

1093 aa 7

HISTOIRE
DE MONSIEUR
CLEVELAND.
TOME CINQUIEME.

THE BRITISH MUSEUM

LIBRARY

CLASSICAL

DEPARTMENT

OF

ANTIQUE



1851

1851

LE PHILOSOPHE
ANGLAIS,
OU
HISTOIRE
DE MONSIEUR
CLEVELAND,
FILS NATUREL
DE CROMWELL;

Ecrîte par lui - même & traduite de l'Anglois.

NOUVELLE EDITION.

Enrichie de Figures.

TOME CINQUIEME.



A LONDRES,
Chez PAUL VAILLANT,

M. DCC. LXXVII.

E. B. THOMPSON

AND

OF

MISTOTRE

DEPARTMENT

OF THE

UNITED STATES

OF THE

OF THE

OF THE



OF THE

OF THE

OF THE

OF THE

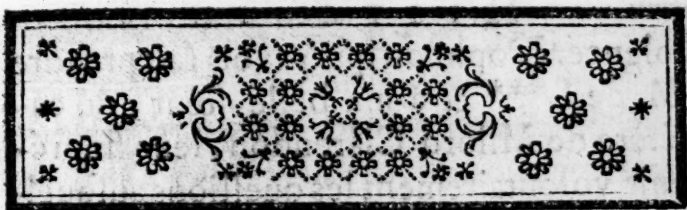
OF THE





Liv. n^e

L
dr
co
po
fir



LE PHILOSOPHE
ANGLOIS,
OU HISTOIRE
DE M^R. CLEVELAND,
FILS NATUREL
DE CROMWEL.

LIVRE ONZIEME.

LA joie ne cherchant qu'à se répandre, il auroit été difficile à tant de cœurs satisfaits de contenir leurs transports ; & quand ils y auroient pû réussir, rien ne les obligeoit à se faire cette

Tome V.

A

violence. L'opinion que j'avois fait prendre à M. de L*** & à ma belle-sœur, du caractère de Milord Clarendon, leur fit prévenir volontairement les questions auxquelles ils devoient s'attendre sur la situation de nos affaires, & sur les motifs de leur voyage. Cet illustre ami reçut leur confiance avec ardeur, & leur fit connoître qu'elle venoit moins de sa curiosité que de son amitié & de son zèle. Il ne leur refusa point ses conseils. Quoiqu'étranger, leur dit-il, les dégoûts que j'ai reçus de la Cour d'Angleterre, & la conduite que j'ai tenue constamment depuis mon séjour en France, me mettent à couvert ici de toutes sortes de soupçons. Je puis vous servir sans appréhender qu'on m'observe & qu'on se défie de mes motifs. Si je me forme une juste idée de votre situation, il ne peut vous rester que deux inquiétudes: l'une, qui regarde la santé de M. Cleveland & sa réconciliation avec son épouse; l'autre, sur votre passage en Angleterre, auquel vos ennemis pourroient mettre encore des obstacles. Le premier de ces deux soins, continua-t-il, en s'adressant à ma sœur, ne sçauroit vous causer désormais autant d'embarras que de plaisir, & je prévois

DE MR. CLEVELAND. 3

que ce qui va rétablir le repos de M. Cleveland, achevera promptement de guérir ses blessures. C'est votre ouvrage, ajouta-t-il, & j'apprendrai de vous-même de quelle maniere vous me croyez capable d'y contribuer; mais voici ce que j'ai à vous proposer contre vos autres craintes. Le Duc de Monmouth est à Rouen. La mort funeste de Madame l'a forcé de s'éloigner de Paris, par des raisons qu'il est inutile d'approfondir. Il m'honore de son amitié, & je fais de lui-même, que ne pouvant plus supporter la France, dans le désespoir où il est d'un malheur auquel il se reproche d'avoir contribué, il n'attend, pour retourner en Angleterre, que l'arrivée d'un Courrier qu'il a dépêché à Londres. Vous pouvez passer la mer avec lui. Je vous ménagerai cette faveur. Il vous fera comprendre dans l'état de sa maison; & son caractère vous met à l'abri de toutes les recherches qui pourroient vous chagriner.

Cette ouverture ne souffroit point d'autre objection que celle de ma santé, dont M. de L***. n'osoit assez répondre pour la croire sitôt à l'épreuve d'un voyage long & pénible. Mais comme il n'étoit pas question de partir au même moment, &

qu'on pouvoit espérer que mes forces augmenteroient de jour en jour, Milord Clarendon le fit convenir aisément que nous devions accepter le parti qu'il nous proposoit dans cette espérance. Ce fut un nouveau motif pour Madame Riding & pour ma sœur, qui étoient toujours résolues de se mettre en chemin le jour suivant pour Paris. Elles communiquèrent tous leurs projets au Comte. Il ne leur y fit changer que le dessein, sur lequel Madame Riding insistoit encore, de se faire accompagner de Cécile. Vous n'avez pas besoin de sa présence, leur dit-il, pour toucher le cœur d'un pere si tendre. Il suffit que vous lui annonciez tous les biens qu'il ignore, & qui ne peuvent plus lui échapper. Fanny parut persuadée comme lui, qu'il n'étoit pas nécessaire de me présenter ma fille, sur-tout lorsqu'on lui imposoit à elle-même la loi de demeurer à Rouen; & dans ce moment, peut-être, elle consulta plus son intérêt que le mien.

Quoiqu'il en soit, c'étoit entre les personnes du monde à qui j'étois le plus cher, que se tenoit ce conseil, & que s'étoient formées toutes ces délibérations. Qui s'imagineroit que la prudence & la tendresse

n'eussent réuni toutes leurs lumieres , que pour s'engager dans le parti le plus contraire à leur attente , & le plus funeste à tous leurs desirs !

Tandis que Madame Riding & ma sœur partoient , pleines d'espérance , & que leur zèle s'animoit dans les bras de Fanny & de ma fille , qui les conduisoient à leur voiture en les mouillant de leurs larmes , & en leur recommandant , comme au Ciel , tout ce qu'elles croyoient avoir à desirer ; le Duc de Monmouth , agité de ses chagrins , se promenoit dans la plaine , sous prétexte d'une partie de Chasse , qui l'occupoit moins que ses rêveries. Il étoit à si peu de distance du Château , lorsque les Dames se faisoient leurs derniers adieux , qu'ayant distingué le Comte de Clarendon qui avoit donné la main à ma belle-sœur , il s'approcha au galop pour le saluer. Son arrivée n'empêcha point les deux Dames de partir au même instant ; mais le Comte qui le voyoit familièrement tous les jours , le pressa de descendre , pour se remettre un moment de la fatigue de son exercice , & lui voyant marquer une admiration extraordinaire à la vûe de mon épouse & de ma fille , il crut cette rencontre favora-

ble pour le dessein qu'il avoit médité. Son premier compliment eut quelque rapport à ses vûes ; il présenta M. de L*** & les Dames au Duc , comme des personnes de distinction , qui méritoient son estime , & qui auroient quelque jour à lui demander une faveur. C'étoit l'engager à pousser plus loin la conversation , & lui procurer un amusement plus conforme à son goût que la chasse. Il ne fallut point de nouvelles instances pour le faire consentir à la proposition du Comte. Ses discours furent une continuelle exagération de son bonheur & des charmes de la mere & de la fille. Il se rendit sans peine à la priere qu'on lui fit de dîner au Château ; & l'air de satisfaction qui ne l'abandonna pas pendant le reste du jour , fit juger au Comte que sa tristesse n'étoit pas difficile à surmonter.

Fanny & sa fille , quoiqu'occupées par d'autres soins , crurent devoir à notre intérêt commun la complaisance qu'elles eurent de soutenir son entretien & ses flatteries. Milord Clarendon le remercia de la disposition qu'il avoit paru prendre à nous servir , & le pria dans la même vûe , de revenir chez lui aussi souvent qu'il

DE MR. CLEVELAND. 7

pourroit espérer d'y passer le jour sans ennui. Cette offre fut acceptée si avidement, que tant d'ardeur devint suspecte à mon épouse. Quelque fond qu'elle pût faire sur la vertu du Comte de Clarendon, & sur le zèle de M. de L***. elle les connoissoit à peine, & la raison fert quelquefois moins que le tems à faire naître la confiance. Tout lui parut redoutable dans une situation si mal assurée; & tremblante pour Cécile, sur laquelle les regards du Duc s'étoient attachés aussi souvent que sur elle-même, elle jugea que le dessein qu'il marquoit de revenir, étoit une nouvelle menace du sort contre notre repos.

Il étoit vrai que le Duc avoit emporté les semences d'une dangereuse passion, & que ne pensant point à la combattre, il étoit parti dans la résolution de chercher tous les moyens de plaire. Mais par un caprice extraordinaire de l'Amour, les vrais sentimens de son cœur n'étoient pas décidés. Il balançoit entre les charmes de la mere & de la fille, & l'expérience d'un jour n'ayant pas suffi pour déterminer son penchant, il avoit remis à se rendre compte de ses propres dispositions, dans les visi-

tes qu'il méditoit. Cette incertitude n'auroit pas supposé beaucoup d'ardeur dans un autre ; mais le Duc de Monmouth ne forma jamais de desirs modérés : jeune , présomptueux , ardent jusqu'à l'impétuosité , comblé d'ailleurs de tous les dons de la Nature & de la Fortune , enfin tel que l'Histoire le représente , il ne se proposoit rien qui ne devînt aussitôt pour son esprit une loi invariable , & dans son cœur une passion violente. Le caractère dont-il étoit revêtu , dans un âge sur lequel on ne se repose pas ordinairement des affaires importantes , & le rôle brillant qu'il venoit de faire à la Cour de France , augmentoient encore son impatience & sa fierté naturelle. Dès le même jour , il chargea ses gens d'approfondir tout ce qui regardoit la situation & les projets des deux Dames. Ayant découvert sans peine une partie de nos embarras , il en devint plus hardi dans ses espérances , & l'utilité même que nous pouvions tirer de sa protection pour rentrer dans notre patrie , lui fit croire que ses bienfaits seroient comptés , & serviroient à faire goûter sa personne.

Cependant il s'aperçut dès le jour suivant qu'on ne lui offroit point toutes les

facilités auxquelles il s'attendoit. Les allarmes de Fanny n'ayant fait qu'augmenter par ses réflexions, elle prit le parti de feindre une indisposition qui l'empêchoit de paroître ; & la bienséance obligeant sa fille de ne pas s'éloigner d'elle , il fut impossible au Duc de se procurer l'occasion de les voir. Elles continuerent de refuser ses visites , sous le même prétexte ; sa présomption ne lui permit pas d'y soupçonner de l'artifice. Il ne cessa point de venir régulièrement chez Milord Clarendon , & faisant mystère de ses sentimens, il se réduisit à faire assurer les Dames qu'elles pouvoient tout attendre de ses services.

Le besoin qu'elles en avoient n'étoit pas la plus vive de leurs inquiétudes. Elles employoient tous les momens à s'entretenir du voyage de ma sœur , & toutes leurs forces à souhaiter son retour. Les difficultés de son entreprise ne leur causoient pas plus de chagrin que sa longueur , & mille fois, dans leur impatience , ces deux cœurs passionnés auroient voulu courir sur ses traces pour hâter leur bonheur & le mien. Ciel ! par quelle rigueur le retardiez-vous encore ! D'indignes obstacles devoient-ils résister un moment à toutes les

faveurs dont vous étiez résolu de nous combler ? Avois-je besoin de ces rigoureuses préparations pour goûter vos bienfaits ; ou vouliez-vous m'avertir encore que si le bonheur touche de si près à la peine, il faut toujours penser que la douleur n'est pas plus éloignée du plaisir ?

Madame Riding s'étant occupée sur la route à se faire raconter, par ma belle-sœur, cette longue partie de mes aventures qui s'étoit passée depuis notre séparation, jugea, sur la connoissance qu'elle reçut de mes dispositions & de l'état de mes forces, qu'il falloit garder des ménagemens pour venir jusqu'à moi. Elle proposa à Madame Bridge d'aller descendre au Château de M. de L***, qui étoit à peu de distance de Saint-Cloud, & dont ses anciennes liaisons lui avoient fait connoître les avenues. Son dessein étoit de se faire précéder par ma sœur, qui seroit venue me préparer à la voir en m'annonçant sa visite ; sans compter que les lumieres qu'elle espéroit de recueillir si proche de ma maison, pourroient rendre à ma sœur même sa commission beaucoup plus aisée. Elles exécuterent ce projet, & ce qu'elles apprirent en arrivant, leur fit remercier le Ciel de le leur avoir inspiré.

Un de leurs gens, que ma sœur dépêcha aussitôt à Drink, leur rapporta, de la part de ce fidèle Anglois, que malgré ma foiblesse, dont je n'étois pas encore assez revenu pour le rassurer, j'avois voulu recevoir Gelin qui s'étoit présenté à ma porte, & que j'étois depuis long-tems à l'écouter & à l'entretenir. Drink ne doutant pas que ma sœur ne fût aussi allarmée que lui du seul nom de Gelin, lui faisoit dire en même tems que s'il n'avoit pû résister à mes ordres, il avoit pris du moins les précautions qu'il avoit cru nécessaires à ma sûreté. Il n'avoit accordé l'entrée de ma chambre à mon ennemi, qu'après lui avoir proposé de lui lier les mains; & quelque humiliante que cette proposition fût pour Gelin, il y avoit consenti. D'ailleurs, mes domestiques faisoient la garde à ma porte, avec la résolution de le punir sur le champ de leurs propres mains, s'il s'échappoit à la moindre insulte. Ils avoient pris effectivement toutes ces mesures avant que de l'introduire, & leur soin principal avoit été de me les cacher. Gelin (car il étoit vrai qu'il étoit renfermé avec moi depuis deux heures) avoit souffert que ses mains fussent liées par Drink, sans autre précaution que

de sauver une partie de sa honte , en les tenant sous les manches de son habit , qui étoient assez longues pour les couvrir. Je ne m'appergus point de la contrainte où il étoit , & cette intéressante entrevûe dont on attend le récit avec un juste empressement , finit sans que j'y eusse fait la moindre attention.

C'est pour entrer dans les sentimens de ma sœur que j'attribue au Ciel le parti qu'elle avoit pris de s'arrêter chez M. de L*** avec Madame Riding ; car elle m'a protesté cent fois qu'elle n'auroit point été maîtresse de sa raison à la vûe de mon assassin & du meurtrier de son mari. Qui fait en effet de quoi ses premiers transports l'auroient rendue capable ? Mais se trouvant rassurée par le témoignage de Drink , elle lui envoya ordre de la faire avertir au moment que je serois libre , ou de lui donner des nouvelles encore plus promptes s'il étoit arrivé quelque chose qui demandât plus de diligence.

Mais je n'avois besoin du secours de personne , & les peines qui me restoiennent à souffrir , venoient moins de mes craintes ou de mes dangers , que de la confusion de mes sentimens & de l'impétuosité de

mes desirs. J'avois reçu la veille, c'est-à-dire, le jour que ma sœur étoit partie de Rouen, la dernière lettre qu'elle m'avoit écrite de Quevilly. Ce n'étoit plus des conjectures ni des doutes. Dans la première ardeur de sa joie, elle avoit si peu mesuré ses expressions, qu'entraîné moi-même par la force de ses termes, autant que par les réflexions que j'ai déjà représentées, je m'étois livré sans ménagement à l'excès d'un transport que je ne pouvois plus modérer.

O Dieu, les heureux momens ! La lettre de ma sœur étoit tombée de mes mains. Mille sensations délicieuses, un renouvellement de vie & de chaleur, des ravissmens de joie, un goût de vertu & d'amour, toutes les douceurs dont la perte avoit fait si long-tems mon désespoir, s'étoient fait sentir à mon cœur dans le même instant. J'étois demeuré comme immobile dans le sentiment de mon bonheur ; & trop foible pour tant de plaisir, j'avois appréhendé long-tems d'y succomber, & qu'un excès de joie ne fît en un moment ce que la douleur n'avoit pû faire dans le cours de tant d'années malheureuses.

Ma sœur n'entroit pas néanmoins dans

un détail qui ne laissât rien à éclaircir. Elle m'assuroit de l'innocence de mon épouse. Elle me la représentoit vertueuse , fidelle , plus tendre & plus aimable que jamais ; transportée du desir de me revoir , & payant de ses larmes chaque moment d'un cruel délai qui la faisoit mourir d'impatience. Elle me promettoit plus que je ne pouvois jamais espérer ; des miracles , disoit-elle , des faveurs du Ciel qu'elle avoit peine elle-même à se persuader, quoiqu'elle possédât déjà ce qu'elle m'annonçoit , & que les trésors qui m'étoient destinés fussent réellement entre ses mains. Elle ne me demandoit qu'un jour pour me rendre le plus heureux de tous les maris & de tous les peres ; enfin , devant arriver chez moi au moment que je m'y attendrois le moins , elle me recommandoit le soin de ma santé , & l'usage de ma philosophie , pour soutenir des excès de biens dont tout ce qu'elle m'écrivoit n'étoit qu'une foible image. Aussi sûr que je l'étois de sa sagesse & de son amitié , je ne pouvois refuser ma confiance à de si hautes promesses ; & sans porter mes vûes plus loin que le retour de Fanny , j'y trouvois de quoi justifier ses plus fortes expressions : mais en me prê-

tant avidement à des apparences si flatteuses , il me restoit des obscurités qui venoient me tourmenter malgré moi , & qui laissoient encore quelques nuages dans mon imagination.

Madame Lallin s'étoit rendue à Chail-
lot : elle ne s'étoit point contentée d'inter-
roger les domestiques ; mais quoiqu'elle se
fût adressée à la Supérieure , qu'elle sup-
posoit mieux informée , elle avoit eu le
chagrin de n'en pouvoir tirer d'autre éclair-
cissement que celui que j'avois reçu de
Drink. Ma sœur avoit jugé avec beaucoup
de prudence qu'elle ne devoit communi-
quer à personne le secret de son voyage ;
& n'ayant parlé que du dessein où elle étoit
avec Fanny , de passer promptement en
Angleterre , elle avoit laissé toutes les Re-
ligieuses dans l'opinion qu'elle avoit pris
directement la route de Londres. Cette
réponse qui fut confirmée à Madame Lal-
lin , sans la moindre explication , auroit
augmenté le trouble que m'avoit causé le
premier rapport de Drink , si je n'eusse
considéré que ma sœur paroissant suivre
toutes les démarches de Fanny , il étoit
également impossible , & qu'elle ignorât
son départ , & que l'ayant appris , elle
continuât de me flatter de plus en plus par

ses Lettres. Chaque jour j'en recevois une nouvelle, avec des explications qui paroissent être l'effet continuel de ses recherches, & qui supposoient toujours qu'elle ne perdoit pas de vûe la conduite de mon épouse. A la vérité, j'avois peine à comprendre d'où lui venoient toutes les lumières qu'elle me communiquoit; mais la plupart de ses Lettres m'étant apportées par un de mes domestiques qui feignoit d'arriver de Rouen, je me figurois qu'elle se servoit de la même occasion pour écrire régulièrement à Chaillot. Comme j'en recevois peu qui ne continssent quelques circonstances de la passion & des artifices de Gelin, je résolus de satisfaire la curiosité que j'avois toujours eue de l'entretenir; & lorsque la dernière Lettre de ma sœur eut écarté tous les restes de mes soupçons, je n'en eus que plus d'ardeur pour en découvrir la malheureuse source.

Je fis appeller Madame Lallin. Voyez cette Lettre, lui dis-je, & félicitez-moi du changement de mon sort; car je sçais la confiance que je dois à ma sœur, & dans quelque lieu que soit Fanny, je n'attens plus que des jours heureux. Oui, repris-je, en voyant qu'elle me regardoit
d'un

d'un air interdit , Fanny est innocente , j'ai soupçonné injustement sa vertu , je lui rends mon estime & ma tendresse. Heureux ! continuai je avec un soupir dont je retenois la moitié , si je puis lui faire oublier des peines dont j'ignore encore les causes. Mais je veux les connoître , & ce n'est pas assez de lui rendre justice aujourd'hui , si je ne sçais à quel démon je dois attribuer ses infortunes & les miennes. On les rejette sur Gelin , ajoutai-je en la regardant d'un œil fixe. Il a prouvé par des marques trop funestes que c'est lui seul que je dois accuser. Cependant je ne ferai point content si je n'en obtiens l'aveu de sa bouche , & ce n'est pas traiter mon assassin avec trop de rigueur , que de mettre sa grace à ce prix. J'allois prier Madame Lallin de chercher avec moi quelles mesures j'avois à prendre pour me procurer la satisfaction que je desirois ; mais après quelques momens d'agitation , que j'attribuai d'abord à l'intérêt qu'elle prenoit à mon bonheur , je la vis tomber sans connoissance.

Je dois protester , pour mon honneur & pour le sien , que je n'avois pas le moindre pressentiment de ce qui causoit son trouble. Si j'avois mis quelque fermeté

dans mon discours, c'étoit peut-être un effet du conseil de ma sœur, qui m'exhortoit dans sa Lettre à rappeler mes principes de Philosophie, pour goûter ma joie sans indécence & sans transports. J'avois fait cette réflexion avant que de faire appeler Madame Lallin, & j'étois entré d'autant plus volontiers dans la pensée de ma sœur, que l'usage de son conseil me paroissoit bien plus aisé dans les faveurs de la fortune que dans ses disgraces. Ainsi je m'étois efforcé de réprimer jusqu'à mes soupirs. Mais l'altération de Madame Lallin venoit d'une cause qu'elle m'avoit cachée, & dont je ne pouvois avoir le moindre soupçon. Ma sœur lui avoit écrit par le même Courrier qui m'avoit apporté sa dernière Lettre, & ne lui déguisant point qu'elle étoit forcée, par des raisons invincibles, de lui attribuer tous les désastres de ma famille, elle l'exhortoit à réparer des fautes dont elle la chargeoit moins que le sort, & à ne rien négliger du moins pour se rendre utile au rétablissement de notre repos. En ouvrant les yeux sur le passé, Madame Lallin n'avoit pas douté que je n'eusse reçu les mêmes impressions de ma sœur. Elle étoit venue en tremblant, lorsque je

J'avois fait appeller , & l'esprit déjà trop troublé pour soutenir long-tems un discours dont sa prévention lui faisoit prendre chaque mot pour un reproche , elle avoit enfin succombé aux agitations de la douleur & de la crainte. Comme je n'avois pas encore les mêmes lumieres , & que la prudence de ma sœur avoit fait tourner tous mes ressentimens contre Gelin , je regardai ce qui venoit d'arriver à mes yeux comme un accident passager , & j'y fis remédier sans en être allarmé.

Mon seul regret fut de voir différer , par ce contre-tems , les mesures que je voulois prendre pour me procurer une explication avec mon ennemi. J'appris que Madame Lallin s'étoit mise au lit , & qu'elle ne se croyoit point en état d'en sortir avant la fin du jour. Mon empressement ne fit qu'augmenter. La visite que je reçus fort à propos de M. Audiger , ce même Chanoine qui avoit ouvert l'entrée de ma maison à Gelin , me fit naître l'envie de l'employer à cette commission. Il prévint mes desirs en m'offrant civilement ses services ; je les acceptai. Celui que j'ai à vous demander , lui dis-je , ne convient pas moins à votre profession , qu'au zèle que

vous marquez pour mes intérêts. Vous connoissez Gelin , l'auteur de tous mes maux. L'incomparable bonté de Madame m'a rendu maître de son sort. Je lui pardonne , & je pense à lui accorder la liberté. Il la recevra à ce moment de vos mains , si vous voulez vous charger de l'exécution de mes volontés. Mais des raisons , auxquelles tout le bonheur de ma vie est attaché , me font souhaiter de l'entretenir sans témoins. Je priai là-dessus M. Audiger de voir les Chefs de la Justice , qui avoient reçu les ordres de Madame , & de convenir avec eux de quelle maniere je pouvois être satisfait. Il se rendit sur le champ à Saint-Cloud. Quelques formalités nécessaires , que toute mon impatience ne put faire abrégée , retarderent jusqu'au lendemain le succès de ses soins. J'en ressentais de l'inquiétude, lorsque Drink vint m'avertir , d'un air troublé , que Gelin demandoit à me parler , & s'obstinoit à demeurer à ma porte.

Je devois être préparé à cette étrange visite , & je la desirois effectivement comme une chose aussi importante à ma vie qu'à mon honneur. Cependant le nom d'un ennemi si cruel , autant peut-être

que l'importance des explications que j'attendois de sa bouche, me causa une émotion dont toute ma résistance ne fut point capable de me défendre. Drink, qui s'en apperçut, me conseilla de faire chasser honteusement un effronté, dont je ne devois attendre que des outrages ou des perfidies. Non, lui dis-je. C'est moi-même qui ai désiré de le voir, & quoique j'aye peine à comprendre pourquoi il se présente seul à ma porte, je veux qu'il soit introduit. Mes gens n'osèrent me contredire; mais le soin de ma sûreté leur fit prendre des précautions dont je confesse que je ne m'appergus par aucune marque.

Mon ennemi entra d'un air ferme, mais plus modeste que je ne m'y attendois. Son visage étoit pâle, ses joues enfoncées; & quoiqu'il affectât de baisser la vûe, je remarquai que ses yeux n'avoient pas leur vivacité ordinaire. Je lui fis offrir un fauteuil. Il le refusa; & comme il paroïsoit attendre que mes gens fussent sortis, je leur fis signe de se retirer. J'étois prêt d'ouvrir la bouche, & sans avoir dessein de l'humilier par des reproches trop amers, je cherchois des expressions

assez fermes pour le contenir dans une juste modération , lorsque s'approchant de mon lit , & mettant un genouil à terre , il me prévint par un discours qui me surprit autant que son action. O Cleveland ! s'écria-t-il d'une voix foible & attendrie , ô ! le meilleur & le plus malheureux de tous les hommes , que demandez-vous de moi qui ne soit au-dessous de mon repentir , & trop doux mille fois pour mon châtiment ? Parlez , expliquez-vous , car la vie que vous m'accordez n'est plus à moi ; & si je vous rends graces de l'avoir sauvée de la honte du supplice , ce n'est pas pour la conserver sans vos ordres , ni pour l'employer à d'autre usage qu'à vous servir. Il s'arrêta en jettant sur moi un regard timide , comme s'il eût cherché dans mes yeux de quelle maniere je recevois cet aveu de ses remords. J'apperçus même quelques larmes qui s'entresuivoient au long de ses joues. Vous devez être sans défiance , reprit-il en baissant la tête d'un air humilié , & lorsque j'ai obtenu de vos amis la liberté de paroître ici seul & sans gardes , vous vous figurez bien qu'ils ont cru pouvoir se reposer sur les témoignages qu'ils ont exigé de mon change-

ment. Oh ! que je trouve de douceur à vous confesser mes crimes ! De quel poids funeste je me viens décharger ! Mais vous ne les connoissez pas tous. Je suis prêt à vous déclarer le plus odieux , si vous voulez l'entendre.

Il s'arrêta encore , pour s'assurer que je consentois à l'écouter. J'étois dans un trouble que je ne représenterai jamais tel que j'ai été capable de l'éprouver. Quelque douceur que le Ciel ait mis dans mon caractère , & quelque penchant même que l'humiliation volontaire de mon ennemi me fit sentir à la pitié, j'étois retenu, comme malgré moi, par l'image de toutes mes peines, que sa présence sembloit réunir devant mes yeux. Plus je commençois à me flatter qu'elles touchoient à leur fin, plus je ressentais d'indignation à la vûe de celui qui les avoit rendu si longues & si insupportables. Quoi ! j'écouterai sans horreur un perfide, qui m'a vû misérable sans pitié ? Mon cœur s'attendrira pour son bourreau ? Je serai sensible à des remords qui naissent après la consommation du crime ? Eh ! suis-je bien sûr, disois-je, que celui qui a trahi mille fois ma confiance pour me plonger le poignard dans

le sein avec plus de facilité & de certitude, ne soit pas encore ici pour me tromper par quelque nouvelle imposture ? Qui m'apprendra tout d'un coup à distinguer le cœur d'un traître . au travers de tant de nuages , sous lesquels il peut s'envelopper ? Cette confusion de pensées , qui croissoit encore par celle de mes sentimens , me communiquoit un air si sombre & si distrait , que Gelin , embarrassé de sa situation , tomba dans le même silence , & l'on n'auroit pas démêlé aisément pour lequel des deux cette contrainte étoit plus fatigante. Enfin , les raisons qui m'avoient fait souhaiter de le voir , eurent la force de surmonter toutes mes répugnances. Je lui répondis , que s'il étoit capable du repentir qu'il témoignoit , c'étoit une forte de vertu qu'il devoit conserver plus constamment que celle qu'il avoit souillée par tant de crimes. Je ne demande point , lui dis-je , à connoître ceux que j'ignore. Qu'ils demeurent à jamais ignorés ; & pour votre propre soulagement , que la mémoire en périclisse jusques dans votre cœur ! Mais s'il entre parmi vos remords quelque ombre de justice & de pitié , apprenez-moi par quel
charme

charme vous avez fait oublier son devoir à la malheureuse Fanny ? Dites-moi quel poison a corrompu son innocence ? Il m'interrompit avec chaleur : de quoi l'accusez-vous , s'écria-t-il , & me ferez-vous compter encore parmi mes crimes celui d'avoir ruiné sa vertu ? Ah ! si le plus noir de ceux que j'ai à me reprocher est d'avoir eu le dessein & l'espérance de la séduire , il a toujours été le plus infructueux , & c'étoit à cette honteuse confession que je me préparois. Ne me chargez point des crimes d'autrui. Quels qu'ils soient , le Ciel connoît que s'ils ont altéré quelque chose au caractère de votre épouse , ils ont été plus heureux que les miens. Mais ne vous laissez-vous pas tromper par des impostures , & me persuaderez-vous jamais qu'une femme si supérieure à toutes les foiblesses de son sexe ait été capable d'oublier son devoir ?

Cette méprise , dans laquelle je n'avois pas eu dessein de le faire tomber , me parut si naturelle & de si bonne foi , qu'elle eut plus de force que ses protestations & ses sermens pour me disposer à croire sa confession sincère. Je ne voulus pas même le laisser dans l'erreur où mes expres-

sions l'avoient jetté. C'est à vous seul, lui dis-je, que je suis en droit de reprocher les fautes de mon épouse, comme c'est de vous que je puis en apprendre toute l'étendue. Je ne lui en impute point d'autre que celles que vous lui avez fait commettre. Vos plus noires offenses sont celles dont vous l'avez rendue complice ; avec cette différence entr'elle & vous, que le repentir d'une femme coupable ne suffit pas pour la satisfaction d'un mari outragé. C'étoit m'expliquer assez clairement pour lui faire comprendre de quoi je le soupçonnois. Il se leva, comme pressé d'un mouvement intérieur qui se déclaroit par les agitations de son visage, & se plaçant dans le fauteuil que j'avois fait approcher pour lui, il me conjura de l'écouter.

Dans l'horrible abîme où je suis, me dit-il, coupable & déshonoré à mes propres yeux, qu'il m'est doux de pouvoir témoigner encore que mon cœur regrette du moins la vertu ! Je ne l'ai pas abandonnée volontairement ; elle m'a toujours fait sentir que j'étois fait pour elle ; & croyez-moi, lorsque je le confesse à ma honte, je ne lui ai pas fait un seul outrage

dont elle n'ait été vengée sur le champ par mes remords. Mais tel est mon malheureux naturel, qu'une passion qui s'allume une fois dans mon sang, agit sur moi avec la même force, & que n'étant point capable de résister à l'une ou à l'autre impression, c'est toujours la plus vive & la plus présente qui me détermine à la suivre.

Il paroissoit se disposer à me faire toute l'histoire de sa passion ; mais dans l'impatience d'entendre les seules circonstances qui pouvoient m'intéresser, je le pressai de se borner au récit de sa fuite avec mon épouse. Après s'être recueilli un moment, il leva les yeux au Ciel. Je vois bien, me dit-il, quel est le motif qui vous presse, & quand je me rappelle en effet notre départ de Saint-Hélène, je conçois que je n'étois pas le seul misérable. Mais vous étiez rempli d'une passion, ajoûta-t-il, qui vous rendoit moins sensible à votre perte ; & moi qui n'avois qu'à gémir du présent, & qui ne voyois dans l'avenir que de faibles sujets d'espérance, en vous ravissant l'objet de tous mes desirs je n'emportoïs que la matière de mes peines, & la cause qui devoit servir perpétuellement à les augmenter. Que dites-vous de ma passion,

interrompis-je, & quel adoucissement vous figurez-vous que j'aie pû trouver à mon malheur ? Cette question l'embarrassa. Mais, répondit-il en baissant les yeux, vous paroissiez aimer Madame Lallin ; & peut-être n'aurois-je jamais eu tant d'indulgence pour mes propres foiblesses, si je n'eusse cru que votre épouse vous étoit devenue fort indifférente.

Arrêtez, interrompis-je, aussi choqué que surpris de ce téméraire reproche ; voilà donc le repentir & la sincérité que vous m'avez promis ? Vous cherchez à couvrir vos trahisons d'un prétexte, & vous m'attribuez des perfidies pour excuser les vôtres ? J'aimois Madame Lallin ! J'avois perdu quelque chose de ma tendresse pour Fanny ! O noire imposture ! Mais je veux savoir si vous eûtes la cruelle adresse de faire prendre ces fausses impressions à Fanny. Hélas ! ajoutai-je, en pénétrant tout d'un coup ce qui ne s'étoit jamais présenté à mon imagination, je commence à découvrir le funeste nœud de mon infortune. Je vois tout ce que ma sœur m'annonce avec tant d'obscurité dans ses Lettres. Vous avez trompé mon épouse. Vous vous êtes fait un jeu barbare

de sa bonté & de son innocence. Vous lui avez persuadé que j'avois cessé de l'aimer. Ah! je connois la délicatesse de son cœur. Elle n'aura pû supporter l'idée d'une rivale. Elle aura souffert mille tourmens mortels, sans avoir la hardiesse de se soulager par un soupir ; & dans l'excès de son désespoir , elle aura pris le parti de venir cacher ses douleurs dans le Couvent de Chaillot.

Je ne raisonnois encore que sur les Lettres de ma sœur , qui ne me parloit point ouvertement de Madame Lallin , & sur la connoissance que j'avois du caractère de Fanny. Mais l'innocence de cette chere épouse étant décidée dans le fond de mon cœur , tout ce qui pouvoit s'y rapporter prenoit pour moi la force d'une preuve , & j'étois déjà au point de souhaiter bien moins des éclaircissemens pour la satisfaction de ma tendresse , que pour l'honneur de ma raison. Achevez, cruel Gelin, repris-je en m'attendrissant jusqu'aux larmes ! Et soit aveuglement , soit malignité qui vous ait fait former de si détestables desseins, apprenez-moi quels funestes fruits vous en avez tirés.

Dans quel redoublement d'horreur me

jetez-vous, reprit-il en me regardant d'un œil consterné, & comment puis-je supporter un moment la vûe du Ciel & la vôtre, si je perds le seul prétexte qui avoit encore la force de soulager mes remords ? Traitez-moi de cruel & de perfide, je reconnois que j'ai mérité ces deux titres : mais je me suis toujours cru à couvert du reproche d'avoir troublé la paix de votre mariage, & je vous confesserai hardiment, qu'en me précipitant aveuglément dans mille sortes de crimes, je calmois quelquefois ma propre épouvante par la pensée que vous m'en aviez ouvert le chemin. J'attesterois le Ciel, si j'osois prononcer son nom. Il commença là-dessus à m'expliquer de quelle manière, & dans quel tems sa passion s'étoit formée. C'étoit à mon retour de Pouhatan, & lorsque mes attentions pour Madame Lallin lui avoient fait croire que j'avois donné à cette Dame la tendresse que je devois à mon épouse. Quand il lui seroit resté quelques doutes, le triste état de Fanny auroit achevé de les dissiper. L'œil d'une femme n'étant guères sujet à se tromper dans une observation si intéressante, il avoit cru mon inconstance avérée par ses plaintes & par ses larmes.

C'étoit l'abattement & la langueur où il l'avoit vûe , qui avoient servi autant que ses charmes à lui amollir le cœur ; & lorsqu'il s'étoit déterminé à lui rendre les soins de l'amour , il n'avoit pû s'imaginer aucune loi qui lui défendît d'aspirer à la possession d'un bien que j'abandonnois. Ne sçavoit-il pas que mon mariage étoit un lien que j'avois la liberté de rompre , aussi long-tems qu'il ne seroit pas scellé par les cérémonies protestantes ? Devoit-il craindre beaucoup de m'offenser , lorsque me supposant une inclination nouvelle qui devoit me faire desirer cette séparation au fond du cœur , il travailloit à m'en faciliter les moyens ? Il m'eût fait , s'il l'eût osé , l'ouverture de son entreprise & de ses desseins. Il m'eût cru capable d'agir avec lui de concert , pour faire naître quelque prétexte honnête , que j'aurois saisi avidement , & qui n'auroit pas mieux établi son bonheur que le mien.

Cependant s'il s'étoit hasardé dans cette supposition à sonder les sentimens de Fanny , il avoit bientôt découvert combien il devoit rabattre de ses espérances. Avec la honte & le dépit de se croire méprisée , il avoit trouvé dans le fond de son

cœur les racines d'une si forte passion ; qu'il avoit tremblé de la grandeur & des difficultés de son entreprise. Comme il ne pouvoit réussir que par la ruine de cet obstacle , il me confessoit que s'étant rempli de cette pensée , il avoit tourné de ce côté-là tous ses efforts. Peut-être s'étoit-il emporté au-delà des bornes. Il se souvenoit d'avoir grossi quelquefois les apparences , & d'avoir même employé quelques artifices qu'il ne prétendoit pas justifier ; mais ils étoient partis tous de la même source ; c'est-à-dire , de l'opinion de mon infidélité presque autant que de la violence de son amour.

Je ne fus pas le maître de l'écouter plus long-tems sans l'interrompre. Dans l'ignorance où j'étois encore de tous les détails qui se trouvent répandus dans ma narration , je lui demandai avec une inquiétude dont toutes les promesses de ma sœur ne pouvoient me défendre , s'il s'étoit apperçu souvent du succès de ses artifices , & jusqu'à quel point sa cruelle adresse en avoit imposé à la crédule Fanny. Il remarqua mon agitation. Ah ! me dit-il , puisque je ne suis ici que pour réparer mes crimes , pourquoi n'ai-je pas commencé par les

tristès fruits que j'en ai recueillis ? Je devois ce soin à votre repos. Hélas ! fiez-vous à l'aveu que la vérité m'arrache : il ne m'est pas échappé un mot depuis tant d'années ; pas un dessein ni une pensée qui n'ait porté avec soi mon supplice & sa punition. Vous abuseriez aujourd'hui trop cruellement de mon humiliation, si vous me forciez ici de vous rappeler tous mes tourmens. Mais figurez-vous quels ils devoient être, avec la funeste passion que j'avois dans le cœur, lorsqu'au lieu de tirer quelque satisfaction de mes soins, j'avois sans cesse le mortel tourment de leur voir produire les deux plus horribles effets que j'eusse à redouter ; le malheur de ce que j'aimois uniquement, & l'augmentation de ces mêmes sentimens que je cherchois à détruire. O, Cleveland ! s'écria-t-il ici avec une impétuosité de cœur qu'il ne put retenir ; ô ! trop heureux objet d'une constance si inébranlable & d'une tendresse si pure, qu'avez-vous fait, si vous avez jamais offensé par vos soupçons la plus aimable & la plus vertueuse de toutes les femmes ? Mais s'il est vrai que vous l'avez toujours aimée, reprit-il dans le même transport, où est-elle donc, & comment n'êtes-vous

pas à ses pieds pour y mourir de joie & d'amour ? Quoi ! vous êtes arrêté par quelque défiance de sa vertu ou de sa tendresse, homme trop favorisé du Ciel ! Hé ! sçavez-vous les douleurs & les larmes que vous lui avez coûté , continuoit-il , en jettant sur moi des regards où l'envie paroïssoit se peindre avec l'étonnement ? Sçavez-vous qu'elle n'a respiré que pour vous ? qu'elle a voulu mourir mille fois pour finir une vie qu'elle ne peut supporter sans vous ? qu'elle n'a le cœur rempli que de votre image , & la bouche que de votre nom ? Vous ne sçavez donc pas que le plus précieux de tous les trésors est à vous , & que tout le pouvoir de la terre & du Ciel s'uniroit en vain pour vous le ravir un moment ? O froideur incroyable ! O lenteur d'un homme qui paroît ne sentir ni connoître le prix du bien inestimable qui est entre ses mains ! Il s'arrêta en revenant de ce transport , & quoiqu'il eût baissé aussi-tôt les yeux , comme s'il eût ressenti quelque honte de s'être laissé emporter par la force de son imagination , ou par celle de ses sentimens , je vis quelques larmes qui couloient au long de ses joues , sans qu'il s'en apperçût.

L'ardeur de ses exclamations n'avoit pu manquer d'échauffer mon sang, & d'enflammer plus que jamais tous mes desirs. Cependant un reste de l'impression que sa présence avoit faite sur moi, & le renouvellement de tant d'anciennes traces qui ne pouvoient s'être effacées dans un espace si court, empêcha mes sentimens de s'élever avec un certain degré de force que je n'aurois peut-être pas été capable de modérer. Je lui fis reprendre son discours, en l'y rappelant par une question qui parut l'embarrasser un moment. Avec l'opinion, lui dis-je, que vous prétendez avoir eue de mon infidélité, comment ne vous est-il point arrivé de vous ouvrir à mon frere, qui vous aimoit assez pour recevoir cette confidence, & qui étoit trop vertueux pour ne pas condamner ma conduite? Il me répondit, après avoir rêvé un moment, qu'il avoit eu cette pensée plusieurs fois; mais qu'avec la crainte de chagriner mon frere, il avoit été retenu par ses propres vûes, sur lesquelles il auroit appréhendé de lui donner quelques lumières.

Cette sincérité m'ayant disposé de nouveau à l'écouter, il reprit son discours

avec les mêmes marques de confusion. Diverses circonstances qu'il joignit au détail qu'on a déjà lû de ses perfidies, n'ajouteront rien à l'idée que le discours de Fanny en a fait prendre; mais elles portent l'explication de quelques événemens qu'on a pû trouver obscurs. Le funeste dessein qu'il s'étoit proposé, de me perdre dans l'estime de mon épouse, fit place à celui de l'engager à la fuite. S'étant aperçu que le prétendu triomphe de sa rivale bleffoit presque autant sa fierté que sa tendresse, il s'étoit attaché à donner toute sa force à ce motif; & ce fut en effet de tous ses artifices celui qui lui réussit le plus heureusement. Fanny, dans ses agitations, ne parloit que de se dérober au commerce des hommes, & de chercher un asyle à son innocence, loin de l'ingratitude & de la perfidie; il la soutint si adroitement dans ces idées, que ses délibérations n'eurent jamais d'autre objet; & lorsqu'elle fut réduite au dernier désespoir par tous les degrés qui eurent la force de l'y conduire, elle ne trouva pour toute ressource dans son imagination, que le parti de la retraite & de la solitude, dont elle s'étoit entretenue perpétuellement. C'étoit bien

une imprudence, & l'effet de cette simplicité de cœur, dans laquelle elle avoit toujours vécu, que de s'arrêter à des idées vagues, dont un peu plus d'expérience du monde lui auroit fait connoître le danger; mais dans une grande tristesse, rien ne se présente à l'esprit sous des traits si spécieux que la douceur d'être livré à soi-même au fond d'un désert ou d'un abîme, & la raison s'arrête peu à former des difficultés contre ce qui flatte si agréablement la douleur. Gelin ne pouvoit rien espérer de plus favorable à son projet. Dans quelques bornes que la vertu de mon épouse l'eût toujours forcé de se contenir, il ne douta point que s'il l'engageoit une fois à se livrer à sa conduite, il ne vît bien-tôt la fin de cette contrainte. Sous prétexte de lui chercher l'asyle qu'elle desiroit, il pensoit à l'écarter de tout ce qui pouvoit éclairer leurs démarches. Leur familiarité qui ne pouvoit manquer de se fortifier de jour en jour par l'habitude continuelle de se voir, sembloit lui promettre, tôt ou tard, une victoire facile; & l'adresse avec laquelle il étoit capable de ménager les occasions, pouvoit faire quelque jour à sa malheureuse esclave une nécessité absolue.

de recevoir sa main , & peut-être de la lui demander comme une grace.

Horrible peinture du précipice où l'honneur & la vertu peuvent être entraînés ! Gelin me confessa que , malgré le fond de respect qu'il n'avoit encore osé violer , & qui alloit jusqu'à le rendre tremblant dans les entretiens les plus familiers qu'il avoit avec mon épouse , il ne l'eut pas plutôt arraché de ma chambre , au moment de leur fuite , qu'il se crut maître absolu de tout ce qu'à peine avoit-il jamais eu la hardiesse d'espérer. Cependant ne lui voyant que des redoublemens de tristesse dans le vaisseau , & se trouvant gêné par la probité du Capitaine François & de sa femme , qui étoient moins propres à favoriser le crime qu'à rendre service à la vertu , il avoit recommencé à se défier de son entreprise. Ce fut alors que rappelant toutes les ressources de son esprit , il s'imagina que la solitude en effet étoit seule capable de lui assurer un empire absolu sur sa proie , & qu'il auroit des risques à courir aussi long-tems qu'elle pourroit recevoir d'autres secours que les siens. Les premiers lieux qui se présentèrent sur la route , le Cap verd , l'Isle de

Madere , toute Isle sauvage ou déserte qui lui parut propre à l'exécution de son dessein , lui fit naître une forte envie de s'y arrêter. Il s'efforça d'en faire goûter la proposition à Fanny , & de lui en persuader la nécessité. Mais la trouvant au contraire dans des idées qui le firent trembler pour toutes ses espérances, il en avoit conçu tant de rage , qu'il eût mis vingt fois le feu au vaisseau , s'il eût vû la moindre apparence de pouvoir se sauver avec elle , en faisant périr le Capitaine & tout l'équipage.

Il me fit une relation qui me fit frémir ; de l'artifice qui lui avoit manqué à Madere. Fanny , en faisant le même récit à ma belle - sœur , ignoroit encore par quels moyens il avoit pû se ménager des intelligences dans un lieu où elle ne le croyoit point arrivé plutôt qu'elle. Mais il m'apprit qu'après une tempête qui avoit exposé leur vaisseau à quelque danger , le Capitaine ayant fait jeter l'ancre dans l'obscurité pour attendre que le jour lui fît reconnoître sa route , & tout le monde s'étant livré d'autant plus volontiers au sommeil , que la violence de la mer ne l'avoit permis à personne pendant deux jours & deux

nuits ; lui seul , à qui le trouble de son esprit ne laissoit pas un moment de repos , étoit demeuré sur le tillac à se promener dans les ténèbres. Les premiers rayons du jour lui firent appercevoir à peu de distance une côte agréable , & cette vûe renouvella toute son ardeur pour abandonner le vaisseau avec Fanny. Cependant ses propositions ayant été rejetées au Cap verd , il conçut qu'elles n'auroient pas plus de succès dans un autre lieu , s'il ne les revêtoit de quelque prétexte plus séduisant. Il profita du tems où tout l'équipage étoit encore endormi , pour se mettre dans la chaloupe avec deux Matelots qu'il gagna par quelque présent , & s'étant rendu au rivage il ne perdit pas un moment pour reconnoître avec sa pénétration ordinaire quel avantage il y avoit à tirer des circonstances. Ce fut le hazard qui lui fit rencontrer au bord de la mer une jeune femme & un homme plus âgé qu'elle , qui étoient à prendre le frais pendant le reste d'une belle nuit , pour se préparer à soutenir la chaleur du jour. Il ne négligea point l'occasion qu'il cherchoit de s'instruire , & trouvant dans la jeune personne , à qui il s'adressa , plus de vivacité & de finesse d'esprit

d'esprit qu'il ne devoit s'y attendre, il crut que la fortune avoit fait un miracle en sa faveur, pour lui ménager un secours dont il sentit tout d'un coup l'utilité. Mais quelles furent ses espérances, lorsque s'étant ouvert à demi, en tâchant de donner un tour honnête à ses desseins, il comprit par la maniere dont son ouverture fut reçue, que celle qui lui offroit ses services étoit la personne du monde qui pouvoit le seconder avec plus d'adresse. Pour faire naître sa confiance, elle ne lui cacha point qu'elle étoit Comédienne Espagnole, & célèbre par des aventures dont elle faisoit gloire. Elle se nommoit, lui dit-elle, Donna Cortona. Sa passion n'avoit jamais été pour les richesses; mais, par un caprice assez ordinaire aux belles femmes, elle avoit réuni tous ses desirs à se distinguer par le nombre & par l'éclat de ses conquêtes, jusqu'à sacrifier souvent toute la douceur de sa vie pour séduire un cœur dont la défaite pouvoit augmenter sa réputation. Elle s'étoit exposée par cette conduite à cent fâcheuses aventures, & celle qui l'avoit conduite à Madere n'étoit pas la moins embarrassante. Elle y étoit venue, comme elle le confessa secrete-

ment à Gelin , avec un Inquisiteur du Saint-Office , qui avoit conçu à Madrid une violente passion pour elle , & à qui elle s'étoit fait un point d'honneur de faire abandonner son emploi & sa profession pour la suivre. Quoique son amant se crût en sûreté dans l'Isle de Madere , parce que la Cour de Portugal n'étoit pas en bonne intelligence avec celle d'Espagne , il avoit pris le parti de se retirer à la campagne , dans une maison assez écartée pour dérober son aventure aux habitans de l'Isle. Elle y vivoit avec lui depuis six mois ; & comme elle y étoit moins retenue par sa tendresse , que par l'idée chimérique de la réputation qu'elle s'étoit faite en Espagne , ce motif n'étoit pas assez puissant pour empêcher qu'elle n'y vécût avec beaucoup d'ennui.

Gelin jugea bien qu'une confiance si libre ne pouvoit venir que de la mauvaise opinion qu'on avoit de lui , & peut-être de la ressemblance qu'on supposoit entre son aventure & celle qu'on lui avoit racontée ; mais étant peu disposé à s'offenser de tout ce qui pouvoit être utile à ses projets , il échauffa le zèle qu'on marquoit à le servir , par quantité de raisons spécieu-

les, auxquelles il joignit l'offre d'une somme considérable. Le rôle que la Comédienne avoit à jouer, fut préparé de concert, & le bon Inquisiteur, qu'on avoit trouvé le moyen d'écarter pendant une partie de cette conversation, fut rappelé au conseil, pour servir à l'exécution d'une entreprise dont il devoit partager les fruits. Il s'y prêta d'autant plus volontiers, qu'il en espéroit de l'agrément dans sa solitude. Enfin, la difficulté n'étant qu'à faire consentir mon épouse à venir prendre quelques rafraîchissemens au rivage, Gelin se hâta de retourner au vaisseau pour l'engager à cette partie sans affectation, & le Ciel, qui vouloit mettre la vertueuse Fanny à l'épreuve, permit qu'il y trouvât encore tout le monde enseveli dans le sommeil.

Si l'on se rappelle toutes les circonstances de cette dangereuse aventure, on sera persuadé, comme moi, que mon épouse eut besoin de toutes les forces de sa vertu pour se défendre. Gelin la connoissoit jusqu'au fond du cœur. Sa cruelle adresse lui avoit fait pénétrer tout ce qui étoit capable d'effrayer ou d'attendrir cette ame constante, mais sensible & timide, & toutes les ruses de la malignité & de l'artifice étoient em-

ployés contre la simplicité & l'innocence! Fanny demeura victorieuse. O! triomphe de la vertu & de l'amour! Je passe sur des victoires plus faciles, & m'attachant moins à relever les crimes de Gelin, qu'à justifier ma chere épouse, je laisse, des aveux de ce perfide, tout ce qui ne peut servir qu'à le couvrir de honte.

Que ne me dit-il pas pour me faire regarder sa passion comme un de ces malheurs du sort, contre lesquels, ni la raison, ni la justice, ni l'honneur, ne fournissent point de secours assez puissans pour défendre la vertu, & qui conduisent d'autant plus nécessairement aux dernieres horreurs du crime, que chaque transport qui blesse le devoir ne peut être excusé que par ses excès? J'écoutois tranquillement le récit de ses fureurs. Mais lorsqu'il y mêloit quelques circonstances où ses artifices avoient fait entrer mon épouse, il s'élevoit dans mon cœur des doutes & des inquiétudes si funestes, que tout mon sang en ressentoit l'effet comme celui d'un poison; à peine avois-je assez de pouvoir sur moi-même pour suspendre mon attention & mon jugement jusqu'à la fin de son récit. Je me sentoís prêt à pousser des

cris, & plus d'une fois j'aurois trouvé de la douceur à percer le sein de mille coups, au cruel ennemi qui me retraçoit si vivement le sujet de mes peines.

Cependant je ne pouvois me tromper aux marques de son repentir ; & cette pensée, que son humiliation me rendoit toujours présente, adoucissoit par intervalles l'amertume & les ressentimens de mon cœur. J'étois encore plus touché du témoignage qu'il rendoit presque à chaque mot, aux sentimens & à la conduite de Fanny. Je ne pouvois le soupçonner de déguisement, lorsqu'il me représentoit son propre embarras & ses propres craintes, & lorsqu'accusant sans cesse la rigueur de son sort, il se plaignoit avec un ruisseau de larmes, d'avoir commis une multitude de crimes dont il n'avoit jamais recueilli le moindre fruit. La force qu'il donnoit à ses termes, pour m'exprimer l'idée qu'il avoit toujours eue du caractère & de la vertu de mon épouse, m'aideroit à comprendre comment il s'étoit toujours contenu dans ce profond respect dont il me répétoit à tous momens qu'il ne s'étoit jamais écarté. Je me consumois en l'adorant, me disoit-il, & mon

propre étonnement est qu'une flamme si parfaite ait pû devenir la source de tant d'égaremens & de crimes.

Enfin , m'ayant protesté , après un long récit , qu'il ne m'avoit rien déguisé , & n'ayant reçu de moi aucune question à laquelle il ne se fût hâté de satisfaire , il me laissa dans un état que je ne pourrois nommer incertain , si le seul témoignage d'un ennemi étoit capable de dissiper des doutes. A la vérité , celui de ma belle-sœur venoit s'y joindre , & quand je les aurois cru trop foibles chacun de leur côté , je devois du moins reconnoître qu'ils seroient à se confirmer mutuellement. Cependant un reste de pesanteur qui m'arrêtoit encore , empêcha mes sentimens de prendre leur cours avec toute l'ardeur qui avoit commencé à les échauffer. La fuite de Fanny , le meurtre de mon frere , mes propres blessures , se trouvoient assez expliquées par les détails que je venois d'entendre , & ma jalousie même ne me fournissoit plus d'objections ; mais étoit-ce assez que mon honneur eût été épargné jusqu'à un certain point , & le devoir d'une femme ne peut-il être blessé que par des crimes ? Où étoit l'estime que j'avois droit

d'attendre de la mienne, lorsqu'elle m'avoit cru capable d'oublier si facilement mes principes, & de violer tous les sermens qui m'attachoient à elle ? Et quand une fatale erreur l'auroit aveuglé jusqu'à me représenter encore plus criminel à son imagination, où étoit la confiance qu'elle devoit à mon frere & à ma belle-sœur, lorsqu'elle avoit choisi pour confident de ses peines, Gelin, un étranger qui n'avoit point d'autre lien avec nous que celui d'une amitié toute récente ? L'imprudence est le fruit ordinaire des grandes passions ; mais va-t-elle jusqu'à faire négliger toutes les bienfécances ? La fureur même, s'il falloit faire cette supposition pour excuser une partie de sa conduite, ne garde-t-elle aucune règle, & se plaît-elle à violer toutes sortes de loix, quand elle n'a pas besoin de tant de fausses démarches pour se satisfaire ?

L'effet de ces réflexions, qui se formèrent en un moment dans mon esprit, ne fut point de faire renaître des soupçons dont les fondemens étoient heureusement dissipés. Mais en considérant que Fanny s'étoit livrée à ses préventions sans avoir pris une seule des voies qu'elle devoit

choisir naturellement pour les éclaircir ; ou même uniquement pour les justifier , je me sentis porté à croire que son cœur s'étant refroidi pour moi , elle avoit peut-être été moins affligée qu'offensée de la trahison qu'elle m'attribuoit , & que croyant sa vertu & son honneur assez sauvés par l'innocence de ses sentimens , elle avoit pris le parti de m'abandonner sans autres regrets que ceux de la honte & du dépit. Une longue absence , continuai-je de me dire à moi-même , n'aura pas manqué d'éteindre jusqu'aux derniers restes de sa tendresse. Je la retrouverai vertueuse , mais insensible à mon affection , & se figurant faire assez , si elle consent à se réconcilier avec moi , & à reprendre la conduite de ma maison. Enfin , j'ai perdu son cœur ; & que me revient-il de tous les soins que je prends pour m'assurer de sa vertu , si ce trésor qu'elle a conservé , n'est point accompagné de ceux qui lui prêtoient tant de charmes !

Je me confirmai tellement dans ces idées , que les souvenirs mêmes qui m'avoient le plus attendri , tels que celui de la visite qu'elle m'avoit rendue avec Madame , & des pleurs que je lui avois vûs
verser

verser en recevant mes reproches, ne se présentèrent plus à mon esprit sous la même forme. En me rappelant sa posture & ses plaintes, j'y trouvois plus d'apparence de fierté, que de tendresse & de douleur. Il s'éleva un nouveau trouble dans mon ame après cette réflexion, & jettant les yeux sur Gelin, que j'avois traité jusqu'alors avec moins de ressentiment que de dédain, je ne pus vaincre le mouvement qui m'agitoit : Son honneur est échappé à vos artifices, lui dis-je d'un ton brusque & amer, mais vous ne m'en avez pas moins ravi son affection. Eh que m'importe que vous ne l'ayez pas obtenue, ajoutai-je en levant encore la voix avec plus de chaleur, s'il n'est pas moins certain que vous me l'avez fait perdre ?

Il reçut ce reproche avec des marques extraordinaires d'étonnement, & me voyant prêt à continuer avec la même agitation, il me conjura, d'un air soumis & empressé, de lui laisser la liberté de me répondre. Hélas ! me dit-il, quel sujet choisissez vous pour vos plaintes ? J'aurois crû que de toutes les circonstances de mon discours, celle qui devoit être la plus flatteuse pour votre cœur, étoit le soin que

j'ai pris de vous répéter cent fois avec quelle constance & quelle ardeur vous êtes aimé. Foible expression ! reprit-il, en baissant la tête jusques sur son sein, pour vous représenter tout le pouvoir que vous avez conservé sur la plus tendre & la plus fidelle de toutes les femmes ! Ne vous ai-je pas dit que mon désespoir, dans un tems d'yvresse & de fureur, a toujours été de n'avoir pû la détourner un moment de votre idée, ni porter la moindre atteinte aux justes sentimens qu'elle avoit pour vous ? Ah ! s'écria-t-il, en jettant sur moi un œil d'envie, que vous êtes heureux si votre bonheur dépend de l'amour ! Il continua de me dire que m'ayant confessé sans déguisement tout ce qu'il avoit crû nécessaire à mon repos autant qu'à la réparation de ses crimes, le sentiment d'une juste confusion l'avoit empêché de s'étendre sur ce qui n'auroit servi qu'à l'humilier, sans m'apporter plus de lumières : mais que me voyant encore dans un doute qu'il se croyoit obligé de détruire, il vouloit se traiter avec la dernière rigueur en achevant sa confession sans ménagement.

Avec beaucoup d'étude & de connois-

sance du cœur humain, il avoit toujours conçu, poursuivit-il, que la Nature a des ressorts infailibles pour faire naître & pour enflammer les passions. C'étoit dans cette idée que s'effrayant peu de l'indifférence que Fanny avoit toujours eüe pour ses soins, il avoit compté qu'elle n'y résisteroit pas lorsqu'il seroit près d'elle avec assez de liberté pour faire usage de tout son savoir. Il esperoit que n'ayant plus d'obstacle à combattre après l'avoir éloignée de moi, il la ménageroit suivant toutes les règles de son art, & qu'il n'y auroit ni raison ni sagesse qui pût la défendre de ses artifices. En effet, me dit-il, je suis persuadé que sur une ame commune, à qui je suppose un corps bien constitué, la victoire d'un homme qui fait attaquer n'est jamais incertaine. Les impressions du plaisir sont toujours dominantes; & qui connoît assez le caractère & le temperament d'une femme pour lui présenter continuellement ce qui est capable de lui plaire, a trouvé le chemin infailible de son cœur. Mais je parle des ames communes, ajouta-t-il, & je ne mettois encore votre Epouse au-dessus d'elles que par les qualités extérieures qui ne chan-

gent rien au fond des sentimens. Avec le feu qui brilloit dans ses yeux , & la douce chaleur qui paroiffoit animer tous ses mouvemens , je la croyois plus difpofée que toute autre à recevoir les impreffions que je lui préparois. Elle ne fut pas plûtôt déterminée à partir de Sainte Helene, que je commençai à mettre toute mon adrefse en ufage. J'observai d'abord à quoi elle étoit fenfible ; & quoiqu'elle ne me permît jamais d'être feul avec elle, la préfen- ce du Capitaine & de fa femme ne m'empêchoit pas de mettre continuellement fes goûts & fes inclinations à l'épreuve. Je ne fus pas rebuté par fa triftelfe & par fes larmes, qui retarderent long-tems mon entreprife. Il y avoit toujours des intervalles que je favois faifir , & s'ils n'étoient point affez longs pour me donner l'efpérance d'avancer beaucoup mon ouvrage, ils fervoient du moins à me faire reconnoître plus tranquillement de quel côté je devois preffer l'attaque. Figurez-vous, ajouta-t-il, que pendant plufieurs mois, qui étoient un efpace beaucoup plus long que je ne l'avois crû néceffaire, je ne recueillis pas le moindre fruit de mes foins & de mes artifices. Elle ne voyoit que

vous. Elle n'étoit possédée que de votre image. Sous quelque forme que vous pussiez vous présenter à son esprit, inconstant, perfide, passionné pour une autre, vous l'occupiez seul, & je ne pouvois démêler dans ses agitations mêmes, si c'étoit de la haine ou de l'amour qu'elle rapportoit de tant de tristes méditations dont vous faisiez le sujet.

Ainsi, cet art sur lequel j'avois fait tant de fond, devint inutile pour mes vûes, & les cruelles circonstances où je me trouvai à la Corogne, me forcèrent d'ailleurs de l'abandonner. Il me resta néanmoins l'esperance que notre séparation pourroit m'être d'une autre utilité. Comme j'étois fort éloigné de craindre qu'elle m'abandonnât tout-à-fait dans l'état où mes blessures m'avoient réduit, je me flattai qu'étant quelques semaines sans me voir, mon absence lui feroit sentir la nécessité de mes services, & que revenant peut-être d'elle-même à souhaiter de me revoir auprès d'elle, ce desir deviendrait la source de quelque sentiment favorable. Mais lorsque j'appris la nouvelle de son départ, & qu'elle avoit même eu la rigueur de ne pas charger de ses adieux le domestique

qui demeura à me servir par ses ordres ; je tombai dans des mouvemens de fureur qui furent long-tems ma disposition habituelle. Trahi si cruellement par l'amour ; je renonçai , si j'ose faire cet aveu , à toutes les douceurs dont il m'avoit flatté , & me condamnant ainsi moi-même à n'en ressentir que les horreurs & les tourmens , je pris la honteuse résolution de n'en suivre aussi désormais que les plus furieux transports. Tel étoit mon projet lorsque je quittai la Corogne après la guérison de mes blessures. Je me remis sur les traces de celle qui avoit marqué tant de mépris pour ma personne , & d'indifférence pour ma vie. Je les découvris enfin , malgré l'obstination du Capitaine à me les cacher. Ce soin de se dérober à moi me parut un nouvel outrage, qui fit croître encore mon ressentiment. Je trouvai l'objet de tant de mortelles agitations dans le Couvent de Chaillot. Je ne manquai point d'inventions pour l'engager malgré elle à recevoir ma visite. Je ne pensois qu'à l'accabler de reproches , & à lui prodiguer des noms qui me sembloient ne pouvoir être assez outrageans pour l'ingratitude & la lâcheté dont je me croyois en droit de

l'accuser. Mais sa présence dissipa toutes ces furieuses résolutions. Je ne me retrouvai capable que de l'aimer, & de verser des larmes au lieu de proferer des injures.

Le tour même de ses réponses me fit naître un nouvel espoir, qui servit quelque tems à rallentir encore plus mes fureurs. Le doute où elle étoit si vous aviez épousé Madame Lallin, & l'ardeur qu'elle me marqua pour en être éclaircie, me fit penser que s'il étoit arrivé en effet que vous eussiez pris ce parti, je n'aurois peut-être plus besoin d'autre secours que son propre ressentiment pour lui faire approuver mes soins. Cette réflexion me porta à lui offrir de m'employer ardemment à la satisfaire. Elle accepta mes offres, avec des marques de reconnoissance que je pris encore pour un augure favorable. Je fis successivement le voyage d'Angleterre & de Bretagne. Quoique je n'eusse rien à conclure du peu de lumière que je reçûs sur votre marche & sur le lieu de votre retraite, je suppléai à tout ce que j'ignorois, par des suppositions dont je me promis le même effet que de la vérité; & si la crainte d'être démenti par votre présence au moment que je m'y attendrois

le moins, m'empêcha d'affurer positivement votre mariage, je m'exprimai avec tant d'adresse, que je réussis à faire naître toutes les idées que je n'osois ouvertement donner. L'effet qu'elles produisirent au premier moment, soutint fort bien mes espérances, & je me crûs quelque tems à la veille d'obtenir du dépit, ce que j'avois désespéré de devoir jamais à l'amour. Mais quelle fut ma surprise, après l'avoir entendu parler de vengeance, de voir qu'elle ne pensoit qu'à la tourner contre elle-même, & qu'elle étoit résolue, me dit-elle, d'ensevelir pour jamais dans un cloître sa honte & son infortune !

Les occasions ne manquent jamais à l'ardeur pour le crime. Comme le trouble où je tombai fit tout paroître légitime à mes transports, & que je ne la quittai qu'avec le dessein formé d'employer la violence pour l'enlever, ma malheureuse étoile me fit rencontrer en sortant du Couvent, deux personnes qui s'entretenoient ensemble sans précautions, & qui s'expliquant avec feu sur le malheur de leur sort, sembloient disposées à tout entreprendre pour se délivrer de la misère qui les pressoit. Les ayant observés un mo-

ment, je les crûs propres à me servir, dans un lieu où je n'avois aucune habitude, Je les abordai, & leur faisant connoître que je pénétrois leur situation, je leur offris de les récompenser liberalement s'ils avoient assez d'esprit & de courage pour se charger d'une entreprise qui demandoit ces deux qualités. L'empressement avec lequel ils reçurent ma proposition, me garantit qu'ils étoient tels que je les desirois. Je me retirai avec eux dans un lieu plus propre à nos délibérations, & les ayant fait expliquer davantage sur leurs qualités, j'appris qu'étant des Officiers réformés, qui manquoient de toute espece de ressource, je pouvois faire fond sur leur fermeté & leur conduite.

Ils me demanderent avidement l'explication du service que j'attendois d'eux. Je leur ouvris mon cœur, & ne leur dissimulant pas que mon entreprise étoit la dernière ressource d'un désespéré, je leur promis dix mille francs, s'ils la faisoient réussir. Les mesures furent prises au même moment. Sans être jamais entré dans le Couvent, je m'étois occupé assez longtemps à en observer la situation pour la connoître parfaitement. Dans les conver-

sations que j'avois eues avec votre Epouse, j'avois sçû d'elle, sans affectation, que son appartement donnoit sur le Jardin, & ma passion insensée m'avoit fait chercher à quelque distance un lieu d'où j'avois pris plaisir mille fois à regarder ses fenêtres. Il n'étoit question que d'escalader pendant la nuit, le mur qui regne au long du grand chemin. Le reste n'exposoit pas à beaucoup de péril trois hommes armés, qui n'avoient pas de résistance à craindre dans un Couvent de Religieuses. L'exécution de notre dessein ne fut remise qu'à la premiere nuit qui seroit assez obscure pour le favoriser. Je fis d'avance quelques libéralités à mes complices, & convenant du lieu où je pourrois les revoir, j'allai m'occuper du soin de préparer une chaise de poste, & tout ce qui étoit nécessaire pour ma fuite.

Il n'étoit point à craindre que des mesures si justes pussent manquer; mais nous étions au tems de la pleine Lune, & la multitude des passans qui font nuit & jour sur le grand chemin, nous forçoit d'attendre que l'obscurité pût nous dérober à la vûe de tout le monde. Je voyois tous les jours les deux Officiers,

& leur trouvant de l'esprit & de la politesse, je me liai assez étroitement avec eux pour les informer de mes vûes, avec moins de réserve que la première fois. L'un d'eux, homme d'un âge assez avancé, & qui n'avoit guères été moins exercé que moi par la fortune, apprenant que j'avois le cœur plein d'une funeste passion pour une ingrate, me promit de me rendre un double service, & non-seulement de l'enlever pour la mettre entre mes bras, mais de m'assurer, si je le souhaitois, la possession de son cœur. Je l'embrassai dans un transport de joie, mais avec moins d'espérance que de plaisir à me représenter l'image d'un bonheur impossible. Cependant il renouvela si sérieusement ses offres, & il répondit si fortement à mes objections, qu'il me disposa du moins à tenter ce qu'il me promettoit avec tant de hardiesse.

C'est ici que ma honte redouble avec mes remords. Ce secret si certain pour forcer la résistance d'un cœur, étoit un sortilège qui demandoit beaucoup d'art & de soins dans sa composition. Il falloit me procurer d'abord quelques cheveux de votre Epouse & quelques gouttes de son

sang. La difficulté de ces deux conditions auroit seule été capable de me rebuter ; mais l'Officier, qui ne paroissoit effraïé de rien, m'apprit lui-même de quelle manière je devois m'y prendre, & me fit voir effectivement de la facilité à réussir, si j'avois encore quelques accès à la grille de Chaillot. Je suivis dès le lendemain ses conseils. Je fis demander à votre Epouse la permission de la voir, sous des prétextes qui lui ôterent la pensée de me la refuser. J'avois composé une Lettre que je feignis d'avoir reçu de Londres, & dans laquelle je lui dis qu'elle alloit trouver quelques éclaircissemens d'importance. Mais tirant mes ciseaux pour en couper quelques lignes, que je la priai de trouver bon que je lui dérobasse, je la lui présentai ensuite respectueusement au travers de la grille. Elle s'avança pour la recevoir ; & dans le moment qu'elle la prenoit, feignant de me souvenir de quelque chose que je souhaitois encore de lui cacher, j'avançai si brusquement les deux mains pour l'empêcher de la prendre, que de la pointe de mes ciseaux, je fis une blessure assez profonde à l'une des siennes. Le sang qui en sortit aussi-tôt mouïlla la par-

tie extérieure de la Lettre, & tandis qu'elle s'occupoit de la douleur que cet accident lui caufoit, je coupai le papier ensanglanté, sous prétexte d'empêcher que les caractères ne fussent altérés.

Quelque précaution que je me fusse efforcé de garder, il m'avoit été impossible de régler assez le mouvement de ma main, pour ne pas trop enfoncer la pointe de mes ciseaux. Mon cœur saignoît autant que sa blessure, & tandis que je m'applaudissois du succès de mon artifice, j'aurois donné ma vie pour lui épargner le mal que je lui avois causé volontairement. Ne pouvant se défier de rien, elle ne se plaignit point, & la bonté avec laquelle elle reçut mes excuses, servit encore à faciliter la seconde partie de mon dessein. Sa douleur me donna la hardiesse de lui dire que j'avois un secret infailible pour ces sortes d'accident, & que quelques cheveux liés autour du doigt le plus voisin de la playe, ne manquoient jamais d'empêcher l'inflammation. Je lui offris là-dessus de couper une boucle de mes propres cheveux. Elle refusa d'y consentir, mais ne doutant point de ma sincérité, elle prit mes ciseaux pour couper

quelques-uns des siens. Je l'engageai à me permettre de les ajuster pour l'usage que je lui conseillois, & j'eus soin, sans qu'elle s'en apperçût, d'en retenir une partie.

Le reste ne demande pas un plus long détail. Je rejoignis l'Officier avec les deux trésors que j'avois enlevés à l'innocence, & je les lui abandonnai pour d'horribles mysteres. Il me fit participer à tous ses crimes. J'aurois peine à me rappeler toutes les profanations & les impiétés dont cette noire cérémonie fut accompagnée. Sans être véritablement persuadé de la force de ses opérations magiques, j'avois peine à refuser une espece de confiance à des promesses qui étoient soutenues par mille sermens, & par une expérience, disoit-il, qui ne l'avoit jamais trompé. Il voulut que dès le lendemain j'allasse me presenter a Chaillot, pour commencer a recueillir le fruit de son ouvrage. J'eus la témérité d'y aller, mais la honte de revenir sans avoir même obtenu la permission de voir celle qu'on me flattoit d'avoir déjà attendrie.

Qui fait à quelles horreurs deux si étranges entreprises auroient abouti, si la main du Ciel n'en eût arrêté le cours? Ne parle-

On pas de Philtres & de Poisons, qui sans avoir la force peut-être d'agir sur le cœur, n'en ont quelquefois eu que trop pour troubler la raison? A quoi mon audacieuse fureur n'exposoit-elle pas votre Epouse? J'en aurois été puni le premier par mon désespoir, mais auroit-il réparé le plus funeste de tous les malheurs? Quoiqu'il en soit, apprenez de quel péril le Ciel l'a délivrée. Malgré le refus qu'elle avoit fait de me voir, l'Officier me pressa de retourner à Chaillot, en m'assurant toujours du succès qu'il m'avoit promis, & me faisant même regarder la difficulté qu'on avoit à me recevoir, comme l'effet du nouvel embarras où le cœur se trouve en changeant de situation, je me présentai plusieurs fois à la grille, sans y trouver plus de facilité à faire goûter ma visite. Je n'en pénétrois que trop la raison. Je n'avois plus de lumières ni de secours à donner sur des intérêts dont on étoit bien plus occupée que des miens. On ne m'avoit souffert jusqu'alors que dans l'espérance de me faire servir à des recherches qui n'avoient pas réussi, & j'étois détesté lorsqu'il n'y avoit plus de secours à tirer de moi.

L'Officier, comme irrité de me voir douter de ses promesses, me confessa bien qu'il falloit que le cœur de votre Epouse fût étrangement préposlé pour résister si long-temps à la force du charme ; mais ne se rendant point encore aux apparences, il entreprit de joindre à ses opérations précédentes quelque chose de si puissant, qu'elle ne balanceroit plus, me dit-il, à se déterminer. Il composa une liqueur qu'il me confia dans une phiole. Votre sort, me dit-il, est désormais entre vos mains. Cherchez le moyen de faire avaler cet elixir à ce que vous aimez. Il se dévoua aux plus affreux tourmens, si elle n'en ressentoit pas bien-tôt la vertu. Mais supposé, ajoûta-t'il, que l'occasion vous manque, vous êtes sûr du moins qu'aussi-tôt que nous l'aurons enlevée, nous ferons les maîtres de la forcer à le prendre, & peu importe que le succès de vos desirs soit reculé de quelque jours, lorsque je vous le garantis certain. Toute la force d'un aveugle transport ne m'empêchoit pas de frémir à cet horrible discours. Mais enfin tourmenté par l'amour, encore plus que par mes remords, j'étouffois toutes les idées qui ne tendoient point à me satisfaire. Le

Le temps de la nuit étant devenu aussi favorable que je le desirois , j'abandonnai toute autre espérance , pour m'attacher à la résolution d'exécuter l'enlèvement. C'étoit le jour suivant que tous les préparatifs devoient être achevés. Je ne pensois plus qu'à réveiller dans mes complices le courage & la fidélité qu'ils m'avoient promis. Nous étions convenus de l'heure & du moment , lorsque le hasard m'ayant conduit à Charenton , pour soulager mon trouble , j'y appris non-seulement que vous étiez dans le voisinage de Paris , mais que vous sollicitiez le Consistoire pour votre divorce , & que vous étiez à la veille de vous engager dans un autre mariage. Une nouvelle si imprévue changea sur le champ toutes mes résolutions. Dans quelques sentimens que votre Epouse fût pour moi , je ne doutai pas que la certitude de votre mariage n'éteignît tout d'un coup ceux qu'elle vous avoit conservés. L'espérance reprit des forces dans mon cœur. Je volai sur le champ à Chail-
lot , & prévoyant les mêmes difficultés à faire recevoir ma visite , je pris le parti d'écrire un billet , que je confiai au Chapelain , pour exciter la curiosité de me

voir par les grandes découvertes que j'annonçois sans les expliquer.

Mais de quelles chimères m'étois-je flatté? si l'on me reçut en effet, ce fut pour se livrer à tous les excès de la douleur, aussi-tôt qu'on eût entendu les nouvelles que j'apportoïis, & pour me traiter avec le dernier mépris, lorsque j'eus la hardiesse de parler de mes desirs. Quel effet des promesses insensées de l'Officier! On m'imposa la loi éternelle de m'éloigner, & de ne paroître jamais devant des yeux qui ne me voyoient qu'avec horreur. L'effet suivit aussi-tôt cette cruelle déclaration. Je fus abandonné seul à mes transports. Ils furent terribles. Le hasard m'ayant amené le Chapelain, qui me confirma dans mon désespoir, par une autre raison tirée des Loix de son Eglise, qui ne permettoient pas même à votre Epouse de disposer de sa main pendant votre vie, je devins capable de toutes les fureurs auxquelles je m'abandonnai, & qu'il est inutile de vous répéter, puisqu'elles sont tombées sur vous.

J'avois entendu cette dernière partie de son discours, avec un renouvellement si terrible d'inquiétude & de crainte, que je

me trouvai couvert d'une sueur froide à la fin de son récit. Cependant la joye de voir Fanny comme sauvée du plus affreux de tous les dangers, me fit tomber aussi-tôt dans un autre transport où je ne pus garder plus de modération. Approchez, dis-je à Gelin, qui parut lui-même étonné de l'air de satisfaction qui se répandit tout d'un coup sur mon visage; écoutez-moi sans crainte. Vous m'avez causé des malheurs & des peines dont il n'y eut jamais d'exemples; mais vous me rendez aujourd'hui si heureux, que je me sens porté à vous pardonner. Je crois votre repentir & vos satisfactions sinceres. Vivez tranquille, si la promesse que je vous fais d'oublier tous vos crimes, peut servir à vous rendre la paix qu'ils vous ont fait perdre.

Je conçois, repris-je plus tranquillement, que les passions violentes peuvent écarter un honnête-homme de son devoir. Si quelque chose m'étonne, en vous supposant du goût pour la vertu, c'est que vous ayez attendu si tard à vous reconnoître, & que vous ayez eu besoin de tomber au fond du précipice pour ouvrir les yeux. Un repentir qui n'auroit pas été forcé par la crainte, me paroîtroit beaucoup

plus sûr ; mais de quelque nature que soit le vôtre, vous devez comprendre qu'il ne vous reste plus rien à prétendre de mon amitié. Cependant je veux que vous emportiez quelques marques de notre reconciliation. Je lui demandai là dessus à quoi il se destinoit, & s'il lui restoit quelque espérance de se mettre à couvert de la misere. Il ne me repondit point. Ses larmes couloient rapidement au long de son visage. L'immobilité avec laquelle il tenoit la vûe baissée, sembloit me faire attendre quelque nouvelle ouverture, que la crainte ou la confusion avoit la force d'arrêter. C'est mon désespoir, me dit-il enfin, que mes crimes soient tels qu'ils ne puissent être expiés par le repentir. En vain vous représenterois-je qu'étant délivré de la funeste passion qui m'avoit troublé l'esprit, je ne sens plus que la honte de m'y être abandonné. Aussi le dessein qui m'a fait souhaiter de vous voir, n'étoit-il pas de me justifier ; & vous n'avez pas reconnu dans les aveux que je vous ai faits, le langage d'un homme qui cherche à paroître innocent. Mais je suis satisfait, ajouta-t-il en se levant, si vous me pardonnez ; & sans m'expliquer davantage aujourd'hui, je

vais vous prouver au peril de ma vie, que je ne suis ni ingrat ni perfide, quand mon cœur est assez maître de lui-même pour suivre ses propres maximes.

Quoique l'obscurité de ce discours, & l'agitation qui paroissoit dans ses mouvement, me fit concevoir qu'il méditoit quelque entreprise extraordinaire, je ne l'arrêtai point pour l'interroger. Il sortit de ma chambre. J'appellai aussi-tôt Drink, à qui je donnai ordre de lui compter mille écus. Ils les reçut, en priant Drink de venir m'assurer qu'il ne les acceptoit que pour me servir.

J'allois m'enfvelir dans les méditations que tant d'idées extraordinaires dont j'étois remplis, devoient naturellement m'inspirer, lorsque Drink, à qui je n'avois pas laissé le tems de me parler en lui donnant mes ordres, rentra dans ma chambre avec un vif empressement. Il m'apprit que ma belle-sœur étoit chez M. de L*** & qu'ayant envoyé un de ses gens pour s'informer de ma santé, elle attendoit impatientement que Gelin m'eût quitté pour se rendre auprès de moi. Sa présence étant ce que je pouvois desirer de plus agréable, je lui envoyai sur le champ mon carosse, &

n'attribuant le parti qu'elle avoit pris de s'arrêter chez M. de L*** qu'à l'envie qu'elle avoit d'éviter la vûe de Gelin ; je lui fis dire , pour la rassurer d'avance , que l'entretien que j'avois eu avec lui m'avoit extrêmement consolé. Drink n'avoit pu cacher dans ma maison que Madame Bridge y devoit arriver le soir ; & quand il l'auroit pu , rien ne l'obligeoit à ce soin. Cette nouvelle , qui fut portée à Madame Lallin , produisit sur elle un effet auquel j'étois fort éloigné de m'attendre.

A peine avois-je été seul un moment depuis le départ de Drink , qui étoit allé chercher ma sœur , qu'on me remit une Lettre cachetée , en m'apprenant qu'elle étoit de Madame Lallin. Comme elle s'étoit retirée dans son appartement après son incommodité , je me figurai que n'étant point encore assez rétablie pour venir dans le mien , elle vouloit me communiquer par écrit quelques réflexions sur les circonstances dont j'étois occupé. Mais celui qui me remit sa Lettre ajoûta , que s'étant fait amener une de ces voitures publiques qui se trouvent à tous momens à Saint Cloud , elle étoit partie sans autre équipage qu'une malle où elle avoit ren-

ferm
les c
étoit
te, c
mén
Lett
nem

E
cou
elle
beso
situa
soit
de
fatis
con
men
ter.
de
eu p
dure
mie
mar
si da
don
vois
ble
qui

fermé ses habits. Je me hâtai de lire les éclaircissemens qu'elle m'envoyoit. Ils étoient tournés d'une manière si touchante, qu'un de mes regrets, en écrivant ces mémoires, est de n'avoir pû conserver une Lettre qui en feroit un des plus beaux ornemens.

Elle commençoit par implorer le secours du Ciel, dont elle sentoit, disoit-elle, qu'elle n'avoit jamais eû tant de besoin que dans la triste & malheureuse situation où sa mauvaise fortune la faisoit tomber. Ensuite, le prenant à témoin de tout ce qu'elle vouloit écrire pour la satisfaction de son propre cœur, elle me conjuroit d'entrer pour elle dans les sentimens de compassion qu'elle croyoit mériter. Elle me rappelloit les premiers tems de notre liaison, & confessant qu'elle avoit eu pour moi une vive tendresse, qui avoit duré avec la même ardeur jusqu'aux premières lumieres qu'elle avoit eûs de mon mariage avec Fanny, elle me demandoit si dans le tems même qu'elle s'étoit abandonnée à cette innocente inclination, j'avois jamais remarqué qu'elle eût été capable de la préférer à son devoir. Elle avoit quitté sa Patrie, à la vérité, pour entrepren-

dre avec moi un voyage qui ne convenoit point à son sexe; mais les malheurs qu'elle avoit effuyés à Rouen, & les dangers auxquels elle étoit continuellement exposée par le ressentiment de son frere, lui en avoient fait une espece de loi. Elle me faisoit souvenir de la maniere dont elle s'en étoit expliquée avant notre départ, & elle me demandoit encore si je m'étois jamais apperçu qu'elle se fût écartée un moment des loix d'honneur & de bienséance qu'elle s'étoit imposées. Elle m'avoit suivi à la Havana, mais c'étoit moi-même qui l'étois allé chercher à Pouathan. Sensible à mon amitié, elle avoit regardé comme le bonheur de sa vie la pensée que j'avois eue de l'attacher à mon épouse, & ne portant par ses vûes plus loin que l'établissement que je lui avois accordé dans ma maison, elle y avoit borné sa fortune & tous ses desirs. L'occasion même qui s'étoit présentée de s'enrichir par un mariage honorable, l'avoit peu tentée Avec le goût que je lui avois inspiré pour les Livres, & l'abondance quelle avoit trouvée dans ma maison, indépendamment même du plaisir de la reconnoissance qui l'attachoit à ma famille, & de celui d'une

d'une des plus douces sociétés du monde qu'elle y trouvoit à toutes les heures du jour, elle avoit cru qu'il ne lui manqueroit rien pour être heureuse. Comment se feroit-elle imaginé qu'une femme aussi jeune & aussi aimable que la mienne, à qui j'avois donné toutes les preuves de fidélité & de tendresse qu'on peut attendre d'un mari, la soupçonât d'avoir fait quelque impression sur mon cœur; elle qui n'avoit ni jeunesse ni beauté, & qui affectoit même dans toute sa conduite, un air de retraite & de sévérité qui convient si peu à l'amour? Elle avouoit qu'avec de tels préservatifs, elle s'étoit livrée peut-être un peu trop librement aux douceurs de l'amitié, & que dans les études que je lui avois permis de faire avec moi, elle avoit souvent pensé combien le Ciel l'auroit rendu heureuse en lui donnant un mari dont les inclinations s'accordoient si parfaitement avec les siennes. C'étoit l'unique atteinte qu'elle eût jamais donnée au bonheur d'autrui. Ni les bontés que j'avois eues pour elle, ni la facilité de me voir, ni l'ennui du célibat où elle vivoit depuis si long-tems, enfin son penchant même, & la douceur qu'elle trouvoit dans notre fa-

miliarité , n'avoient jamais fait entrer dans son cœur le moindre sentiment qui blessât son devoir. Avec une conduite si capable de la justifier , quelle avoit été sa douleur , en apprenant qu'elle se trouvoit chargée de toutes les infortunes de ma famille , & que tant d'affreuses aventures dont l'amitié lui avoit toujours fait partager le désespoir avec moi , étoient regardées comme son ouvrage ? Cette pensée lui avoit percé le cœur. C'étoit un coup mortel , dont l'évanouissement où je l'avois vu tomber , ne pouvoit être que l'effet le moins funeste , & qui la condamnoit à passer le reste de sa vie dans la tristesse & les larmes. Ce qu'elle ajoûtoit sur ses résolutions étoit obscur : mais le sentiment qui lui avoit dicté ses expressions étoit si amer , qu'au milieu même des transports de joie qui cherchoient à naître de tous côtés dans mon cœur , je ne pus refuser ma pitié aux témoignages d'une si vive affliction.

En effet , je ne me rappellois rien qui pût me faire douter de sa bonne foi & de son innocence. En jettant même les yeux sur le passé , j'étois forcé de reconnoître que si les hommes peuvent être accusés des rigueurs du sort , c'étoit sur moi seul

que le reproche de tous nos malheurs devoit tomber. Car si je remontois à l'origine, j'avois attiré Madame Lallin dans ma maison. Elle vivoit tranquille à Powhatan. Je l'étois moi-même dans l'Isle de Cube, avec la tendresse & la confiance de Fanny. Quelle puissance maligne m'avoit fait ouvrir volontairement le précipice où je m'étois abîmé ? Mais devois-je me reprocher aussi des événemens que je n'avois pû prévoir ? N'étois-je pas sûr du fond de mon cœur ? Etoit-ce d'autres vûes que celles de l'honneur & de la reconnoissance qui m'avoient engagés dans ces fatales démarches ? De tant de suites funestes, en pouvoit-on nommer une qu'elles dussent produire naturellement, & dont la prudence m'obligeât de me défier ? Supposé même qu'il ne me fût jamais tombé dans l'esprit d'ouvrir l'entrée de ma maison à Madame Lallin, la passion de Gelin en eût-elle moins pris naissance ; & si ce prétexte lui eût manqué, n'en auroit-il pas trouvé mille autres pour calmer ses remords ?

Non, dis-je au Ciel, en y levant les yeux, je n'ai jamais rien souffert au fond de mon cœur qui ait mérité d'être puni comme un crime ; & si je n'accuse point

ta justice dans les jugemens rigoureux qu'il t'a plu d'exercer sur moi ; je ne connois rien non plus qui ait dû m'attirer tes vengeances. Mais ta sagesse a des profondeurs qu'il ne m'appartient point de pénétrer. Je n'attribue rien à ta colere, puisque je recommence à éprouver tes bontés. Daigne seulement confirmer tes présages ; & si c'est sans exception que tu me prépares tes faveurs, ne refuse pas de les étendre jusqu'à Madame Lallin, dont je crois le cœur aussi droit que le mien.

Cette dernière idée, qui recevoit une force extrême de la disposition des circonstances, servit à soutenir mon esprit dans la situation où elle l'avoit fait entrer, & l'espérance que le Ciel ne m'accorderoit point des faveurs imparfaites, me rassura contre toutes les craintes qui pouvoient encore me troubler. J'attendois l'arrivée de ma sœur comme le dernier moment de leur tyrannie, & quelque tour que ma fortune pût désormais recevoir, je ne voyois plus rien qui fût capable de m'allarmer sérieusement. Les doutes qui viennent de l'attente d'un sort heureux ne mettent point le cœur dans une situation fâcheuse. C'est une suspen-

son de plaisir, qui cause moins de peine que d'ardeur & d'impatience. Cependant l'estime que je devois à Madame Lallin ne me permettant pas d'avoir une certaine indifférence pour son sort, je m'informai, avec un nouveau soin, des circonstances de son départ, & la route qu'elle avoit prise. Sa femme de chambre, qu'elle avoit même refusé de prendre avec elle, me raconta qu'après être revenue de son évanouissement, elle s'étoit abandonnée assez long-tems aux pleurs, sans prononcer un seul mot qui pût faire juger de la cause de ses peines. Elle s'étoit ensuite occupée à composer la Lettre qu'elle avoit laissée pour moi, en s'arrêtant par intervalles, comme si elle eût été pressée de quelque maladie douloureuse. Enfin, ouvrant la bouche avec peine, elle avoit fait diverses questions à cette fille sur le chemin de plusieurs Villes qu'elle avoit nommées, sans faire connoître néanmoins quel étoit celui qu'elle vouloit prendre; & lorsqu'elle étoit montée dans la voiture qu'elle avoit fait venir de Saint Cloud, elle avoit donné ordre au Cocher de la conduire à Paris.

Comme il y avoit à peine une heure

ta justice dans les jugemens rigoureux qu'il t'a plu d'exercer sur moi, je ne connois rien non plus qui ait dû m'attirer tes vengeances. Mais ta sagesse a des profondeurs qu'il ne m'appartient point de pénétrer. Je n'attribue rien à ta colere, puisque je recommence à éprouver tes bontés. Daigne seulement confirmer tes présages; & si c'est sans exception que tu me prépares tes faveurs, ne refuse pas de les étendre jusqu'à Madame Lallin, dont je crois le cœur aussi droit que le mien.

Cette dernière idée, qui recevoit une force extrême de la disposition des circonstances, servit à soutenir mon esprit dans la situation où elle l'avoit fait entrer, & l'espérance que le Ciel ne m'accorderoit point des faveurs imparfaites, me rassura contre toutes les craintes qui pouvoient encore me troubler. J'attendois l'arrivée de ma sœur comme le dernier moment de leur tyrannie, & quelque tour que ma fortune pût désormais recevoir, je ne voyois plus rien qui fût capable de m'allarmer sérieusement. Les doutes qui viennent de l'attente d'un sort heureux ne mettent point le cœur dans une situation fâcheuse. C'est une suspen-

son de plaisir, qui cause moins de peine que d'ardeur & d'impatience. Cependant l'estime que je devois à Madame Lallin ne me permettant pas d'avoir une certaine indifférence pour son sort, je m'informai, avec un nouveau soin, des circonstances de son départ, & la route qu'elle avoit prise. Sa femme de chambre, qu'elle avoit même refusé de prendre avec elle, me raconta qu'après être revenue de son évanouissement, elle s'étoit abandonnée assez long-tems aux pleurs, sans prononcer un seul mot qui pût faire juger de la cause de ses peines. Elle s'étoit ensuite occupée à composer la Lettre qu'elle avoit laissée pour moi, en s'arrêtant par intervalles, comme si elle eût été pressée de quelque maladie douloureuse. Enfin, ouvrant la bouche avec peine, elle avoit fait diverses questions à cette fille sur le chemin de plusieurs Villes qu'elle avoit nommées, sans faire connoître néanmoins quel étoit celui qu'elle vouloit prendre; & lorsqu'elle étoit montée dans la voiture qu'elle avoit fait venir de Saint Cloud, elle avoit donné ordre au Cocher de la conduire à Paris.

Comme il y avoit à peine une heure

qu'elle étoit partie, je ne désespérai pas qu'en la faisant suivre par un de mes gens avec toute la vitesse d'un cheval Anglois fort léger, je ne pusse encore sçavoir dans quel dessein elle quittoit ma maison, & la faire engager peut-être à retourner sur ses pas. Je donnai cet ordre aussi-tôt. Il fut exécuté avec tant de diligence, que le Courrier la joignit au-dessous de Chaillot. Sa confusion fut extrême lorsqu'elle s'entendit appeller par son nom, & que reconnoissant mon domestique, elle apprit qu'il étoit venu de ma part après elle. Elle écouta son discours, qui n'étoit qu'une déclaration de la surprise que son départ m'avoit causée, & de pressantes instances pour la faire consentir à retourner sur le champ avec lui. Mais après l'avoir laissé quelques momens sans autre réponse qu'une abondance de soupirs & de larmes, elle le pria de retourner seul, & de me rapporter fidèlement les dernières paroles que je recevrais jamais de sa bouche. La colere du Ciel, me fit-elle dire, l'avoit poursuivie avec plus de rigueur que moi, puisque je touchois heureusement à la fin de mes infortunes, & que les siennes, qui avoient duré de-

puis sa naissance , reprenoient un cours qui ne pouvoit plus finir. Mais ayant appris, par mon exemple & par mes leçons, à supporter les disgraces du sort, & à n'estimer que la vertu, elle ne regrettoit dans son malheur que la perte de mon amitié. Elle se flattoit néanmoins que je ne donneroie pas de mauvaise interprétation à son départ ; mais dans l'état de ses affaires & des miennes, il ne lui restoit point d'autre parti à choisir qu'une profonde retraite, où elle alloit s'ensevelir jusqu'au dernier moment de sa vie. Elle continua sa route, sans permettre à mon laquais de repliquer. Ma sœur étoit arrivée chez moi, lorsqu'il vint me rendre compte de sa commission, & mille intérêts plus pressans dont j'étois occupé, ne me permirent pas d'être aussi sensible à son récit que j'aurois pû l'être dans d'autres circonstances. Mais je dois cette justice à Madame Lallin, qu'elle ne se paroît pas d'une fausse douleur, ni d'une fausse vertu, & que la droiture de son cœur la rendoit peut-être aussi digne de pitié que ceux dont elle avoit causé les malheurs.

Quelle scène ai-je déjà fait entrevoir ;

& ne devois-je pas y conduire mes Lecteurs par de plus longues préparations ? Ma sœur étoit arrivée. Mais cette tendre & vertueuse sœur , qui n'avoit encore pour garans de l'innocence de Fanny que les témoignages qu'elle en avoit reçus d'elle-même à Chaillot , n'étoit pas venue sans avoir recueilli tout ce qu'elle avoit jugé capable de les confirmer. La nécessité où elle s'étoit crue d'attendre le départ de Gelin , lui avoit donné le tems de prendre quelques informations à Saint Cloud , & son zèle y avoit trouvé de quoi se satisfaire. Au moment qu'elle y étoit allée elle-même , pour ne rien entreprendre avec imprudence. Monsieur Briand , ce même Officier que Madame avoit envoyé à Bayonne , arrivoit au Château avec Monsieur & Madame des Ogeres. Elle reconnut plus aisément le Capitaine qui avoit servi à l'enlèvement de Fanny , que l'Officier de Madame , avec lequel elle n'avoit jamais eu de liaison ; mais n'ignorant pas que cette Princesse avoit dépêché quelqu'un à Bayonne pour l'éclaircissement de mes intérêts , & n'ayant point eu d'autre motif pour aller à Saint Cloud

que l'espérance d'en apprendre quelque nouvelle, elle ne put douter, en voyant Monsieur des Ogeres & sa femme, que le Ciel ne lui fût trouver heureusement ce qu'elle attendoit.

Son impatience lui fit négliger toutes sortes de mesures. Elle se présenta pour les recevoir à la sortie de leur carrosse ; & s'étant fait reconnoître pour ma sœur, elle leur proposa de se rendre avec elle chez Monsieur de L*** où elle avoit laissé Madame Riding, & où il lui paroissoit important de démêler avec elle tout ce qu'elle se flattoit d'entendre bientôt de la bouche du Capitaine. La mort de Madame dispensoit Monsieur Briand de s'arrêter à Saint Cloud ; & se faisant un devoir d'accomplir religieusement ses dernières volontés, il consentit à suivre ma sœur, dont il ne pouvoit douter que le conseil ne fût uniquement pour mon avantage. Ils étoient quatre dans leur voiture. La maison de Monsieur de L*** étoit à si peu de distance, que toutes ces démarches causèrent peu de retardement.

L'avidité de ma sœur à faire commencer ses explications à Monsieur des Ogeres,

ne peut être comparée qu'à la joie qu'elle ressentit de les entendre. Cet honnête homme, qui avoit conçu pour mon épouse tous les sentimens qu'il croyoit devoir à ses charmes & à sa vertu, ne se lassoit point d'admirer une suite d'événemens qu'il n'avoit jamais compris. N'ayant eu de véritables lumieres que celles qu'il avoit reçues de Monsieur Briand, il n'avoit pas voulu se reposer sur un autre de la part qu'il y pouvoit prendre par son témoignage. Sa femme étoit entrée dans les mêmes sentimens; & joignant l'espérance de revoir leur chere amie au desir de contribuer à son bonheur, ils s'étoient hâtés de se rendre à Paris avec l'Officier de Madame. L'inconnu qui les accompagnoit étoit Dom Thadeo, fils du Gouverneur de la Corogne. Ce n'étoit pas au hazard que Monsieur des Ogeres avoit consenti à le recevoir pour compagnon de sa route. Après s'être rétabli de ses blessures, ce jeune Espagnol n'avoit pensé qu'à suivre les traces de mon épouse, & n'ignorant pas que c'étoit à Bayonne qu'il devoit chercher Monsieur des Ogeres, il étoit allé lui demandé des nouvelles de ce qu'il

n'avoit pas cessé d'aimer uniquement. Fanny avoit déjà quitté cette Ville pour se rendre à Paris. Elle étoit en sûreté à Chail-
lot, contre toutes les témérités de l'a-
mour. Cependant, par ménagement pour
sa tranquillité, autant que par estime pour
un jeune homme qui avoit toujours mar-
qué beaucoup de noblesse dans ses sen-
timens, Monsieur des Ogeres avoit pris
le parti de donner à Dom Thadeo quel-
ques éclaircissemens qui avoient enfin ser-
vi à le guérir de sa passion. Il lui avoit dé-
claré que Fanny étoit mariée, & que si
elle avoit paru sous un autre titre à la
Corogne, c'étoit pour déguiser quelques
malheurs dont elle n'étoit point encore
délivrée. Le devoir avoit eu la force d'é-
teindre l'amour dans le cœur du jeune Es-
pagnol ; mais ne démentant en rien l'élé-
vation de ses premiers sentimens, il avoit
changé cette passion en zèle pour le bon-
heur de ce qu'il avoit aimé. Sur les expli-
cations qu'il avoit tirées de Monsieur des
Ogeres, il avoit pris toutes sortes de me-
sures pour découvrir le lieu de ma re-
traite ; & s'étant fixé long-tems à Bayonne
pour s'occuper plus librement de ce soin,

il paroissoit faire dépendre tout son repos de la fin de mes infortunes , & de celles de mon épouse. Il y étoit encore , & toujours brûlant du même desir , lorsque Monsieur Briand y étoit arrivé par l'ordre de Madame. Monsieur des Ogeres ne lui ayant pas caché le secret de cette commission , il avoit marqué autant d'ardeur que lui pour se rendre à Paris ; & son témoignage ne pouvant être que glorieux & utile à Fanny , Monsieur Briand avoit jugé lui-même que ce feroit faire plaisir à Madame , que de multiplier les éclaircissements dans une affaire à laquelle elle paroissoit prendre un intérêt si sensible.

Dom Thadeo n'eut pas plutôt appris qu'il parloit à la belle-sœur de Fanny , que rappelant toute la politesse Espagnole , il lui parla , avec ravissement , de ma famille , & de la part qu'il prenoit à notre bonheur. Le tems qu'ils eurent pour s'expliquer fut très-court ; mais les confirmations que ma sœur attendoit demandoient peu de détail , & Drink , en arrivant , la trouva disposée à partir.

Je la vis entrer d'un air si satisfait , que me livrant sans réserve à toute l'étendue de mes espérances , j'éprouvai , en un mo-

ment, que la joie peut porter autant de trouble dans le sang que la douleur. Elle ne m'ôta pas néanmoins la force de prévenir les félicitations auxquelles je m'aperçus qu'elle se préparoit. Ménagez-moi, lui dis-je en lui tendant la main; & si vous m'apportez tous les biens que votre visage m'annonce, ne m'accablez pas d'un torrent de plaisir qui surpasse mes forces; ou plutôt, repris-je, en baissant affectueusement sa main, que je tenois déjà dans la mienne, ne me faites pas languir un moment; apprenez-moi toutes les faveurs du Ciel à la fois, & ne craignez pas de me causer des transports qui ne peuvent plus me faire mourir que de joie. Une femme moins prudente auroit gardé peu de mesures après cette invitation; mais ma sœur, assez contente de me trouver dans la situation qu'elle n'attribuoit encore qu'à ses Lettres, continua de suivre le plan qu'elle s'étoit formé pour le succès de son entreprise. Vous avez raison, me dit-elle d'un ton tranquille, de regarder mon arrivée comme un heureux présage. J'ai bien moins d'incertitude sur le retour de tout notre bonheur, que d'embarras sur la manière de vous expliquer

mille circonstances qui demandent de vous autant de tranquillité que d'attention. Vous me paroissez déjà trop ému, continua-t-elle, & je voudrois qu'un homme qui a supporté si long-tems la douleur avec constance, fût capable de se modérer aussi dans la joie. Elle garda le silence quelques momens, pour me laisser le tems d'entrer dans ses vûes, & je fus fort surpris, en la regardant, de lui trouver l'air aussi sérieux que si elle n'eût eu que des choses indifférentes à m'annoncer. Vous me jetez, lui dis-je, dans une situation qui me gêne. Suis-je moins heureux que vous m'en avez flatté, repris-je en levant encore les yeux sur elle ? Et ne lui voyant pas plus d'empressement à s'expliquer, je la considérois avec étonnement, pour découvrir dans ses yeux ce qui pouvoit l'arrêter. Elle sourit enfin de mon embarras. Non, me répondit-elle, je n'ai pû vous flatter trop, & vous n'avez rien désiré que le Ciel ne vous accorde avec des profusions de bonté : mais je demande de vous, pour prix de mon zèle & de mes soins, deux complaisances qui tourneront à ma propre utilité ; l'une, de m'apprendre, par votre exemple, quelle

est la méthode des grandes ames, pour modérer leurs transports; l'autre, de m'avertir sincèrement si vous y trouvez quelque difficulté que vous ne puissiez vaincre. Vos leçons, ajouta-t-elle, en affectant un air aisé, m'ont donné du goût pour la Philosophie, & peut-être n'aurai-je jamais une si belle occasion de faire l'expérience que je desire. Je lui promis de ne rien négliger pour la satisfaire.

Elle me connoissoit assez pour s'assurer que je serois fidèle à ma promesse, & son dessein étoit non-seulement de partager mon attention par l'effort auquel elle vouloit m'engager, mais de sçavoir à chaque circonstance de son discours ce qui se passeroit dans mon cœur, pour régler ses ouvertures sur cette connoissance. Je ne balance plus, me dit-elle, à vous déclarer que tout ce que le Ciel peut faire pour le bonheur d'un homme, il l'a fait dans l'espace de peu de jours en votre faveur. Je ne vous propose plus des conjectures ni des espérances. Vous êtes heureux. C'est à ne plus cesser de l'être qu'il faut tourner à présent tous vos soins.

Malgré l'engagement que je venois de prendre, & la violence que je me faisois

pour l'exécuter , je ne pus résister à tous les mouvemens qui s'éleverent en confusion dans mon cœur. Aux premiers mots d'une déclaration si formelle , j'avois cru sentir le cours de mon sang comme suspendu. Je pouffai un profond soupir , pour m'aider moi-même à sortir d'une situation qui me parut dangereuse pour ma vie ; mais passant tout d'un coup à l'extrémité opposée , il me sembla que le mouvement qui avoit manqué un moment dans mes veines , devenoit si rapide & si tumultueux , que je n'en avois jamais ressenti de cette nature. C'étoit en effet un torrent qui portoit le trouble dans son cours , & qui le communiquoit à tous mes sens. Ma langue ébranlée , si j'ose parler ainsi , sans mon ordre , alloit prononcer tout ce qui auroit pû sortir de mon imagination troublée , lorsque ma sœur me rappella mes promesses , en me faisant un reproche de l'agitation où elle me voyoit.

Je confessai que ses plaintes étoient justes. Mais je ne vous ai promis , lui dis-je , que des efforts sincères , & tout ce que vous avez à me reprocher , c'est d'en avoir fait d'inutiles ? Voulez-vous donc que je demeure

demeure insensible au plus heureux de tous les événemens , ou que je m'expose à perdre tout d'un coup la vie à vos yeux , en étouffant tous mes sentimens dans mon cœur ? Je veux , répondit-elle , que vous les modériez , & sans vous défendre d'être homme , je vous demande , pour ma propre instruction , un véritable exemple de Philosophie. Après l'épuisement qui venoit de se faire dans mes esprits , je me flattai qu'ils seroient plus faciles à régler , & je lui renouvelai ma promesse.

Elle reprit son discours ; mais craignant avec raison de ne me pas trouver plus de force , si elle commençoit par m'entretenir de la fidélité & de la tendresse de Fanny , elle donna le change à mes idées , en me demandant ce que je pensois du sort de Madame Riding , cette ancienne amie dont elle sçavoit que la mémoire m'étoit encore si chère. Quel souvenir me rappelez-vous , lui dis-je , & pourquoi m'entretenir de ce qui n'a point de rapport à ma joie ? Vous êtes-vous cru bien certain de sa mort , continua-t-elle sans me répondre , & n'avez-vous jamais eu quelque espérance de la revoir ? Je me tournai avec une vive surprise : seroit-il

possible que le Ciel l'eût conservée, interrompis-je, en me défiant déjà d'une partie de la vérité ? Expliquez-vous donc. O Dieu ! Je reverrois Madame Riding ? Parlez. Ne vous faites pas un plaisir cruel de me tenir en suspens. Seroit-elle avec Fanny ? Ciel ! si tu as fait pour moi ce miracle, j'adore éternellement ta bonté & ta puissance ! Elle est vivante, reprit ma sœur, elle étoit hier avec votre épouse, qui n'a pas été moins sensible que vous, au plaisir de la voir rendue à vos desirs. Vous la verrez aujourd'hui, si vous croyez que sa présence & son amitié puissent contribuer à votre satisfaction. Je veux la voir à ce moment, m'écriai-je en me levant de la moitié du corps ; où est-elle ? Faites-la paroître ? Que j'expire de joie en l'embrassant. Quoique la tendresse de l'amitié me fît ressentir les mouvemens les plus vifs, ma sœur observa fort bien qu'ils étoient moins dangereux pour ma vie que ceux de l'amour, & s'applaudissant d'avoir fait cette diversion à des transports qu'elle craignoit beaucoup davantage, elle prit le parti de suspendre le reste de ses explications, pour me procurer sur le champ le plaisir d'embrasser Madame Riding. Elle

prévit même que le secours de cette fidelle amie serviroit à me faire recevoir toute la connoissance de mon bonheur avec plus de modération. Je ne m'opposai point à la proposition qu'elle me fit de l'aller prendre elle-même chez M. de L***. où elle me confessa qu'elle l'avoit laissée, & je ne lui recommandai que de revenir avec la dernière diligence.

Il y auroit peut-être une affectation ridicule à représenter dans ce détail tous les progrès de mes lumieres & de mon bonheur, si je ne devois cette espèce de contraste à mes Lecteurs, après leur avoir exposé aussi fidèlement tous ceux de mes malheurs & de mes peines. D'ailleurs, en faisant profession d'avoir reçu de la nature un esprit & un cœur extraordinaires, je me suis comme engagé à les justifier par l'exposition de tous mes sentimens, & j'ai droit de revenir par degrés aux traits qui peuvent être honorables à mon caractère, comme je n'ai pas rougi de me faire voir à découvert par ceux qui ont pû faire connoître toutes mes foiblesses. C'en est peut-être une encore que d'avoir versé des larmes de joie, lorsque je me trouvai seul dans l'absence de ma sœur, & d'avoir

adressé au Ciel mille exclamations interrompues , qui marquoient aussi peu de tranquillité dans ma raison , que dans tous mes sens. Ce délire passionné dura quelques momens , sans autre règle que les mouvemens de l'amour & de l'amitié , qui agissoient sur moi dans toute leur force. Cependant la précaution que ma sœur avoit prise de réveiller mes principes de sagesse & de constance , produisit insensiblement l'effet qu'elle avoit prévu. Je me remplis peu à peu de cette idée , & comprenant qu'en effet la raison ne devoit pas moins être en garde contre les excès de la joie , que contre ceux de la douleur , je résolus d'essayer du moins si elle auroit plus de succès dans ce nouvel exercice , que dans les efforts qu'elle avoit faits inutilement contre son premier ennemi.

Ma sœur me surprit au milieu de ces réflexions , & je m'aperçus que la tranquillité qu'elle découvrit sur mon visage ; lui inspira plus de confiance en m'abordant. Elle avoit laissé Madame Riding dans mon antichambre , sous prétexte de lui donner un moment pour ajuster sa coëffure & ses habits ; mais au fond , dans

la vûe d'observer ma situation avant que de me la présenter. Mes instances la firent retourner aussitôt pour la presser de paroître. Cette chere amie se montra effectivement à mes yeux , & quoiqu'aslez changée pour les tenir quelque tems incertains , je la reçus entre mes bras , avec des lumieres bien plus infailibles , que je tirois de la tendresse de mon cœur. Que ne permis-je point à ma langue dans ce premier moment , & par quels termes n'exprimai-je point le ravissement de ma surprise & ma joie ! Elle ne répondoit à mes transports que par ses larmes. Mais ma sœur qui veilloit sans cesse sur tous mes mouvemens , la pria de finir un silence qui n'étoit propre qu'à en augmenter l'ardeur & la confusion. Elle l'arracha même de mes bras , où je continuois de la ferrer encore , & elle nous exhorta tous deux à nous occuper sérieusement de nos affaires communes. Eh ! qu'ai-je à craindre désormais pour les miennes , s'écria ma tendre & fidelle amie ? Les voilà établies par des prodiges que le Ciel ne peut plus démentir sans blesser sa justice. Mais , reprit-elle , en me regardant avec compassion , dans quel état je vous retrouve ! Et comment

la Providence abandonne-t-elle la bonté & l'innocence à la rigueur du sort, ou à la malignité des hommes ? J'aurois peine à réprimer mes murmures, ajouta-t-elle, si je ne regardois tous vos malheurs comme une préparation à des excès de plaisirs que vous n'avez pas encore goûtés. Ecartons tout ce qui est moins pressant que votre bonheur. On m'assure que votre santé, quoique foible encore, est tout-à-fait hors de danger. Les peines passées ne font plus rien pour ceux qui touchent à leur félicité.

Elle s'arrêta pour me laisser la liberté de lui répondre. Toute la curiosité que j'avois d'apprendre par quel miracle le Ciel avoit pris soin de ses jours, ne m'empêcha point de céder le rang au sentiment dominant de mon cœur. Avez-vous vû Fanny, lui dis-je, avec un soupir qui venoit encore de l'impression de tous mes malheurs ? Vous a-t-elle reçue avec la tendresse qu'elle vous doit ? Ah ! si elle avoit marqué de la froideur, en revoyant une mere qu'elle a de si justes raisons d'aimer, que j'augurerois mal du retour qu'on me promet de son affection ! Mais si vous l'avez vûe, continuai-je, pourquoi n'est-elle

pas ici avec vous ? Qui l'arrête , si elle est telle qu'on me flatte de la retrouver ? Vous a-t-elle prié du moins de me parler d'elle ? Vous a-t-elle dit que son cœur soit à moi , qu'elle rende justice au mien , qu'elle sente quelque regret des peines qu'elle m'a causées , hélas ! qu'elle sente le prix de mon amour , & de tout ce qu'il m'a fait souffrir pour elle !

Ma sœur m'interrompt. Nous sommes chargées toutes deux , me dit-elle , de vous rendre compte de l'impatience mortelle qu'elle a de vous rejoindre , & nous craignons de ne pouvoir assez vous la représenter. C'est malgré elle & par la seule déférence qu'elle n'a pû refuser à nos conseils , qu'elle est demeurée à Rouen chez Milord Clarendon. Nous la remettrons plutôt que vous ne pensez entre vos bras : mais pour l'intérêt de son repos , comme pour le vôtre , nous voulons qu'il ne manque rien à la preuve de sa vertu , & nous lui laisserons à elle-même celle de son amour. Ce jour même , à ce moment , si vous le desirez , nous sommes prêtes à vous produire les témoins que Madame a désiré d'entendre. Ils sont arrivés avec nous , & vous ne devez accuser que vous

à présent , si vous manquez de lumière.

Je marquai de l'ardeur pour les voir, & ma sœur qui les avoit prié effectivement de l'accompagner , se chargea elle-même de les introduire. Je vis paroître quatre personnes, parmi lesquelles je ne reconnus que M. Briand. Les autres étoient M. des Ogeres & sa femme , avec Dom Thadeo. Leur présence m'inspirant plus de force , je présentai leurs premiers complimens par de vifs témoignages de la reconnoissance que je devois à leur zèle. M. Briand me répondit civilement , qu'il se croyoit trop heureux que Madame l'eût choisi pour me rendre service , & s'applaudissant du succès de ses soins , il regrettoit seulement , me dit-il , que la mort eût privé cette excellente Princesse du plaisir qu'elle auroit reçu de sa commission. Ensuite me présentant, M. & Madame des Ogeres , il les exhorta tous deux à répéter ce qu'il avoit entendu plusieurs fois de leur bouche.

Si quelque chose a jamais flatté mon cœur , c'est l'ardeur & la joie avec laquelle Madame des Ogeres se mit à raconter toutes les circonstances du tems qu'elle avoit passé avec mon épouse. Elle ne prononçoit son nom qu'avec transport. Ses charmes

Charmes & sa vertu étoient pour elle comme un sujet inépuisable sur lequel elle revenoit sans cesse avec de nouveaux tours, & qu'elle nous présenta sous mille formes. Mais que ne me dit-elle point de sa tristesse, & du désespoir perpétuel auquel elle s'étoit condamnée en quittant Sainte Hélène? Elle m'en fit une peinture si vive, que la compassion prenant le dessus sur tous mes sentimens, je me trouvai le visage mouillé de larmes que je ne sentoie pas couler, & loin d'écouter un récit si tendre comme la justification d'une personne que j'avois accusée, je croyois tenir moi-même la place d'un criminel qui trouve sa sentence dans chaque mot qu'il entend, & qui se reconnoît coupable au fond du cœur, de tous les maux qu'on lui retrace. Enfin lorsque m'ayant représenté Fanny incertaine encore de mon mariage avec Madame Lal-
lin, & cherchant par toutes sortes de voyes à s'en éclaircir, elle ajouta, que sa résolution étoit de ne pas survivre à cette nouvelle, ou de se sacrifier par une autre sorte de mort, en s'ensevelissant pour jamais dans les horreurs de la solitude; je l'arrêtai, comme saisi d'une espee de

fraieur : Je vous demande le tems de respirer, lui dis-je, & je vous tiens quitte d'un détail que je ne me sens plus le courage de soutenir. Vous devez me regarder comme un monstre, ajoutai-je, d'une voix aussi languissante que mes forces, si vous me soupçonnez d'avoir causé volontairement tant de maux. Ah ! m'écriai-je, en ranimant mes esprits abattus, je n'attendrois pas qu'un autre m'en punît ; & mon désespoir auroit déjà prévenu ma main même. Mais il y a toujours eû dans la disposition de mon sort, des obscurités & des caprices que j'ignore à quelle puissance je dois attribuer. Est-ce haine du Ciel, m'écriai-je encore, qui s'obstinoit à poursuivre un malheureux, & qui a pris plaisir à frapper du même coup, tout ce qui est cher à son cœur ?

Cependant, repris-je d'un air plus tranquille, je dois confesser qu'après des tourmens sans exemple, je ne pouvois recevoir de plus douce consolation. Je vois mon repos prêt à se rétablir. Puisse-t-il être aussi durable que je commence à le croire réel & plein de charmes ! Une partie de mon bonheur fera d'en devoir la confirmation à de si honnêtes gens, & je

le sentirai augmenter à chaque occasion que j'aurai de leur en marquer mon immortelle reconnoissance.

Madame des Ogeres, qui étoit d'un caractère tendre & empressé, me répondit impatiemment qu'elle ne se croyoit point à la fin de son ouvrage ; & qu'aussi longtemps qu'elle ne reverroit point Fanny dans mes bras, elle le croiroit imparfait. Elle avoit appris de ma sœur que mon Epouse étoit à Rouen. Votre santé, me dit-elle, ne vous permet point d'entreprendre un voyage. C'est sur mon mari & sur moi que tombe le soin de vous ramener ce que nous vous avons malheureusement enlevé. Nous partirons dès aujourd'hui. Je la pressai en vain de prendre le reste du jour pour se reposer. Dom Thadeo, dont je ne connoissois encore ni le dessein ni le nom, entroit dans mes intérêts avec la même chaleur, & paroissoit se disposer aussi à partir pour Rouen ; mais j'entendis M. des Ogeres qui lui représentoit honnêtement, qu'il pouvoit se dispenser de ce voyage, & que la bienséance lui défendoit même d'y penser. Sans pénétrer le sens de ce discours, j'en pris encore une meilleure opinion de la sagesse & de l'hon-

neur d'un homme capable de cette sorte d'attention, & je ne fis point difficulté de confier à sa femme & à lui, la conduite de mon Epouse.

Il m'étoit facile de remarquer à l'air de ma sœur & de Madame Riding, qu'il restoit entr'elles quelque mystere qu'elles balançoient encore à me découvrir. Elles se regardoient d'un œil riant, avec des signes d'intelligence que d'autres regards, qui s'adrescoient ensuite à moi, me faisoient prendre pour le prélude de quelque nouvelle ouverture sur laquelle elles paroissent mutuellement se consulter. Leur doute étoit en effet si elles devoient prendre ce moment pour me parler de Cecile. A la fin elles s'éloignerent de mon lit, & je leur entendis prononcer plusieurs fois son nom. Une tendre amitié, qui étoit le seul sentiment que je me crusse permis désormais pour cette chere personne, m'y fit prendre encore assez d'intérêt pour souhaiter d'apprendre ce qui avoit quelque rapport à elle. Je priai les deux Dames de se rapprocher de moi. Ma curiosité leur fit naître une occasion qu'elles auroient pû saisir, si les résolutions qu'elles venoient de prendre n'avoient été tout op-

posées. Mais en pesant les circonstances; elles avoient jugé qu'une explication de cette nature, où la singularité des événemens leur faisoit penser que j'essuierois mille agitations & mille doutes avant que de parvenir à la vérité, devoit être remise à des tems plus paisibles; elles se delivrerent de mes questions, en me répondant d'un air fort naturel, que Cécile étoit tranquille à Rouen chez Mylord Clarendon, avec Mr. de L*** & sa mere.

Elles ne se trompoient par sur le lieu de son séjour, qui n'avoit pas changé depuis leur départ; mais Cecile & sa mere n'étoient pas aussi tranquilles à Rouen qu'on auroit dû l'attendre de la sainteté de leur asyle, & de la généreuse amitié de leur Protecteur. Le Duc de Monmouth, incapable de se faire long-tems violence, eut recours à l'adresse pour se procurer la satisfaction qu'on affectoit de lui refuser. Il gagna, par ses libéralités, quelques Domestiques de la maison du Comte, qui l'introduisirent dans l'appartement de Fanny, pendant le jour à la vérité, mais dans un tems où elle étoit fort éloignée de s'attendre à une visite si extraordinaire. Le hazard voulut qu'il ne trouvât que Rem

avec elle. Cecile étoit passée dans un cabinet, & ce fut apparemment cette seule raison qui déterminâ tout d'un coup le penchant du duc pour la mère, après avoir balancé jusqu'alors entr'elle & sa fille. Il s'approcha d'elle assez respectueusement pour ne pas lui causer d'autre épouvante que celle de la surprise, & lui faisant des plaintes fort tendres de l'affectation qu'elle marquoit à le fuir, il s'expliqua si ouvertement sur sa passion, qu'elle auroit feint inutilement de ne pas l'entendre.

La crainte de Fanny n'étoit pas pour elle-même. Une déclaration qui sembloit mettre sa fille à couvert, la délivra de sa plus vive inquiétude. Elle prit moins l'air de la colère & du ressentiment, que celui de l'honneur & de la vertu, & faisant comprendre au Duc, par une réponse simple & modeste, qu'il se livroit à des espérances inutiles, elle le pria d'interrompre un discours qui la mettoit dans la nécessité de l'éviter éternellement, & de refuser même ses services. Cette manière de répondre auroit peut-être fait l'impression qu'elle se promettoit, sur un homme plus vertueux & plus sensé, mais le Duc n'en jugeant que par l'expérience qu'il avoit

du caractère ordinaire des femmes, & par une opinion de soi-même qui le rendoit le plus téméraire de tous les hommes, en tira des présages flatteurs pour sa passion, & se crut sûr d'une conquête qu'on ne lui disputoit pas avec plus de bruit & de chaleur. S'il eut la politesse de se retirer, ce fut avec la confiance d'un présomptueux, qui se croit fort avancé dans ses vûes après les avoir fait connoître, & qui veut laisser à son mérite le tems d'agir sur un cœur, pour en recueillir, à la longue, des fruits plus sensibles à sa vanité.

En réfléchissant néanmoins sur sa conduite, Fanny, toujours prompte à s'alarmer, donna une explication toute différente à la facilité qu'il avoit eûe à la quitter. Elle s'imagina que les sentimens qu'il marquoit pour elle, n'étoient qu'un voile sous lequel il vouloit couvrir sa passion pour Cecile, & que ne l'ayant pas trouvée dans son appartement, il s'étoit servi du premier prétexte pour déguiser ses véritables vues. Cette pensée la jetta dans une si vive défiance, que ne pensant qu'à prévenir des dangers qu'elle croyoit déjà certains, elle s'ouvrit à Madame de L***, en lui demandant son conseil. C'étoit con-

firmer ses craintes que de les communiquer à une Dame aussi timide qu'elle, & aussi inquiète pour la sûreté de Cecile. Elles se persuaderent ensemble qu'elle ne pouvoit prendre des mesures trop promptes pour éloigner le péril qui les menaçoit. Leur inquiétude croissant encore par le silence de ma sœur qui avoit laissé passer quatre jours sans leur écrire, elles prirent la résolution de se rendre secrètement à Quevilly, sous prétexte d'une promenade, & d'y laisser Cecile dans la maison de Madame Riding, jusqu'à l'arrivée des nouvelles qu'elles attendoient de moi ou de ma sœur. La seule objection qui auroit été capable d'arrêter Fanny, étoit la peine qu'elle avoit à se séparer de sa fille; d'autant plus que ne pouvant se faire connoître avec bienséance à Quevilly dequis qu'elle avoit embrassé la Religion Romaine, il falloit même renoncer au plaisir d'y retourner tous les jours pour la voir. Mais Madame de L*** diminua cette difficulté en prenant le parti de demeurer elle-même à Quevilly avec Cecile. Fanny se crut capable de supporter une séparation de quelques jours, lorsque la douleur de l'absence ne seroit accompagnée d'aucune inquiétude.

Après s'être fixées à ce projet, elles ne penserent qu'à le faire goûter à M. de L** & même à Mylord Clarendon, avec qui l'honnêteté & la reconnoissance les obligeoit de garder des ménagemens. Il leur fut aisé de faire entrer dans leurs vûes M. de L*** qui, sans se livrer aux mêmes craintes, eut la complaisance d'approuver tout ce qui pouvoit servir à leur tranquillité. A l'égard de Mylord Clarendon, elles prirent des prétextes plus éloignés; & sans toucher aux raisons qui portoient Madame de L*** & Cecile à s'absenter, elles eurent l'art de lui faire entendre qu'il leur en étoit survenu d'importantes, mais de courte durée.

Ces dernières circonstances se passoient dans le tems que Monsieur & Madame des Ogeres étoient en chemin pour se rendre à Rouen, & qu'ils touchoient même au terme de leur voyage, car ils arriverent dans cette ville le soir du même jour; & s'ils eussent pris le parti d'aller descendre chez le Comte de Clarendon, ils y eussent trouvé mon Epouse à son retour de Quevilly. Mais ayant appréhendé d'être incommodes au Comte, malgré les Lettres de recommandation qu'ils avoient reçues

de ma sœur, ils s'étoient déterminés à passer la nuit dans la Ville, & à remettre leur visite au lendemain. Dom Thadeo les avoit quittés à S. Cloud, & feignant d'aller les attendre à Paris, il étoit convenu avec eux de quelle maniere ils pourroient s'y rejoindre. Cependant l'ardeur de revoir aussitôt qu'eux mon Epouse, lui avoit fait former un autre dessein. Sans penser à se présenter à eux ni à Fanny avant qu'elle fût arrivée chez-moi, ils s'étoit imaginé qu'en faisant secrettement le même voyage, il pourroit se procurer l'occasion de la voir sans être apperçû, & revenir assez tôt pour ne donner aucun soupçon de son entreprise. Il étoit parti en effet deux heures après eux, & suivant long-tems la même route, il ne l'avoit quittée qu'à quelque distance de Rouen, pour prendre celle de la maison du Comte. Son dessein n'étoit pas d'y paroître; mais dans l'espérance où il étoit toujours de trouver le moyen de voir Fanny, il s'étoit proposé de se loger dans le village le moins éloigné de sa demeure, & d'y prendre toutes les lumieres qui pouvoient lui faciliter le plaisir qu'il desiroit.

La maison du Comte ne tenoit à rien

dans la Plaine, & le Bourg le plus voisin étoit Quevilly. Ce fut aussi le lieu où les projets de Dom Thadeo le conduisirent, avec le dessein d'y passer la nuit. Il étoit si tard à son arrivée, que ne pouvant rien entreprendre avant le jour suivant, il ne pensa qu'à s'instruire de la disposition de la maison du Comte, & à prendre les informations dont il devoit faire usage le lendemain. Un lieu peuplé de Protestans étoit un objet fort nouveau pour un Espagnol. Sa curiosité lui fit faire toutes les questions qu'elle pouvoit lui inspirer; & voyant, par le concours du peuple, qu'on s'assembloit au Temple pour la priere du soir, il suivit le mouvement qui lui fit souhaiter d'assister à ce spectacle.

Madame de L***, ancienne & zélée Protestante, n'avoit pas manqué de s'y rendre avec Cecile. Elles étoient regardées toutes deux, depuis long-tems, comme deux personnes précieuses à cette petite société, & les liaisons qu'elles y avoient avec les principaux Habitans du Bourg, les y faisoient vivre avec la familiarité qui régné dans une même famille. Elles avoient une place distinguée à l'Eglise. L'air brillant de Cecile servant encore

mieux à la faire remarquer, Dom Thadée ne jeta point les yeux du côté où elle étoit assise sans être porté aussi-tôt à la considérer de plus près. Il s'approcha d'elle, & comme fixé par le premier de ses regards, il perdit sur le champ toute attention pour les nouveaux objets dont il étoit environné. Le même charme qui avoit agi si puissamment sur son cœur par les yeux de Fanny, parut se renouveler & lui faire sentir toutes les mêmes impressions. Quoique la ressemblance ne fût pas parfaite entre la mere & la fille, il crut démêler dans le visage de cette jeune Inconnue des traits dont il trouvoit le souvenir dans sa mémoire. Il s'efforçoit de se rappeler dans quel tems & dans quel lieu il pouvoit l'avoir vûe. Etoit-ce en France ou en Espagne ? S'il avoit vû quelque part une figure si charmante, comment le tems lui en avoit-il fait perdre l'idée jusqu'à l'en faire douter ? & s'il la voyoit pour la première fois, pourquoi réveilloit-elle dans son cœur des impressions qu'il croyoit avoir déjà senties ?

Sa surprise augmenta bien davantage ; lorsque promenant ses regards sur elle à si peu de distance qu'il pouvoit tout ob-

server, il crut reconnoître le diamant
 qu'elle portoit, & qu'il connoissoit assez
 pour ne pas s'y méprendre. C'étoit en effet
 celui que son pere avoit forcé Fanny d'ac-
 cepter. Elle l'avoit donné à sa fille. Dom
 Thadeo n'ignoroit pas l'usage que son
 pere en avoit fait, & ses yeux s'ouvrirent
 tout d'un coup sur ce qui lui avoit paru
 d'abord obscur. Il s'imagina que c'étoit
 Fanny elle-même qu'il voyoit. Il la trou-
 voit à deux pas de la Maison du Comte
 de Clarendon, où il étoit sûr qu'elle fai-
 soit sa demeure. Il la trouvoit dans un
 Temple, & il avoit scû en Espagne qu'elle
 étoit Protestante. S'il ne se remettoit pas
 clairement tous ses traits, l'absence & la
 maladie qu'il avoit essuyé ne pouvoient-
 elles pas avoir fait quelque changement
 dans ses propres yeux? Il n'étoit plus arrêté
 que par la jeunesse extrême de Cecile. Son
 visage ne portoit qu'environ seize ans, &
 c'étoit même pour ceux qui en jugeoient
 à l'air mûr & composé qui étoit répandu
 sur toute sa personne; car en considerant
 mieux ses graces tendres & naissantes;
 on voyoit aisément qu'elle ne pouvoit
 avoir plus de quatorze ans. Fanny, qui
 avoit été mere à douze ans, en avoit alors

vingt-six. Quoique l'air de fraîcheur & de jeunesse ne manque point à cet âge, il est difficile de ne pas reconnoître qu'il est plus éloigné de l'enfance.

Dom Thadeo avoit une voye courte pour finir son embarras. Il la prit, en demandant à quelques Habitans qui étoient autour de lui, le nom de la jeune personne qu'il admiroit. Comme ils ignoroient encore les changemens qui étoient arrivés dans sa condition, ils répondirent naturellement, suivant leurs anciennes lumieres, qu'elle étoit fille de Madame de L***, avec qui il la voyoit; & s'étendant sur son esprit & ses charmes, ils ajoutèrent plusieurs choses qui pouvoient augmenter son admiration, mais qui détruisoient absolument toutes ses conjectures.

Loin de s'en affliger, il regarda cette explication comme une faveur de la fortune, qui lui offroit l'occasion de se livrer à une tendresse innocente; & ne prenant plus Cecile que pour une jeune Françoisse dont la naissance & la fortune ne surpassoient pas la sienne, il remercia d'autant plus le Ciel de cette heureuse rencontre, qu'étant à la veille de voir Fanny, dont il

redoutoit encore la présence, il regardoit ses nouveaux sentimens comme un préservatif contre ses charmes. Toutes ces idées échauffant sa hardiesse naturelle, il ne pensa plus qu'à trouver les moyens de lier connoissance avec Madame de L***; & saisissant l'occasion qui se présenta à la fin de l'assemblée, il lui offrit la main pour la conduire chez elle.

Cette civilité n'eut rien de suspect pour Madame de L***, dans un lieu où elle étoit sans crainte, & de la part d'un homme de fort bonne mine, qu'elle prit d'abord pour quelque protestant Etranger, que le zèle de la Religion amenoit à Quevilly. Elle reçut sa main. Il l'entretint, avec politesse, de la satisfaction qu'il avoit de lui être utile à quelque chose; & comprenant qu'elle seroit portée à le souffrir plus volontiers s'il lui faisoit entendre qu'il n'étoit pas sans connoissances & sans liaisons dans le voisinage, il lui raconta comment la nuit l'avoit obligé de s'arrêter dans le Bourg, malgré l'espérance qu'il avoit eue d'arriver avant la fin du jour chez Milord Clarendon. Vous le connoissez, lui dit Madame de L*** avec surprise? Il confessa qu'il ne connoissoit

le Comte que de nom, mais il parla de quelques Dames qui étoient actuellement chez lui; & nommant mon Epouse comme une ancienne amie qu'il brûloit de revoir, il ajoûta qu'il avoit scû de moi à Saint Cloud le lieu de sa demeure. L'étonnement de Madame de L*** ne faisant que redoubler, elle lui fit diverses questions, auxquelles il répondit avec tant de vrai-semblance, qu'elle ne fit pas difficulté, en arrivant chez elle, de lui accorder l'entrée de sa maison, & de lui offrir même à souper.

Cette offre le mit au comble de ses vœux. Il l'accepta avec ravissement. Quoique Madame de L*** ni Cecile ne lui eussent pas encore fait connoître ce qu'elles étoient à Fanny, & qu'il ne pût prendre leurs civilités que pour les égards qu'on observe en France avec les Etrangers, il jugea, par leurs questions & par l'interêt qu'elles paroïssent prendre à ses réponses, que mon Epouse étoit connue à Quevilly. Il eut lieu d'en douter encore moins, lorsque sans s'ouvrir davantage, les deux Dames lui demanderent plus particulièrement pendant le souper toutes les circonstances de la liaison qu'il avoit eue avec elle. Com-
me

me cet événement faisoit une partie intéressante de sa propre Histoire, il entra dans un détail qu'elles ignoroient encore, & qui attacha extrêmement l'attention de Cecile. Il ne dissimula point la passion violente qui avoit troublé long-tems son repos, & mis sa vie dans le dernier danger. Le miracle auquel il s'étoit crû redevable de sa guérison, le départ secret de Fanny, le désespoir qu'il en avoit ressenti, & qui avoit renouvelé tous ses maux, les peines qu'il s'étoit données pour la retrouver, l'explication qu'il avoit reçue de Monsieur des Ogeres, & la violence qu'il avoit faite à son cœur pour étouffer une tendresse inutile; enfin, le fond d'estime & de zèle dans lequel il l'avoit changée, & qui lui avoit fait entreprendre le voyage de France pour se rendre utile au bonheur de ce qu'il avoit aimé, composèrent un long récit que la nature du sujet, & l'ardeur naturelle de Dom Thadeo rendirent fort rendre & fort animé. Cecile, émue jusqu'au fond du cœur de tout ce qui lui rappelloit les malheureuses aventures & les douleurs de sa mere, ne cessa point d'avoir les yeux attachés sur lui; & peut-être qu'ignorant les

raisons qu'elle avoit de s'intéresser à son récit, tout autre eût pris, comme lui, ces marques d'attention pour celle d'une inclination naissante, qui avoit moins de rapport à son discours qu'à sa personne.

Dom Thadeo eut assez bonne opinion de lui-même pour les prendre dans ce sens, & la persuasion qu'il en eut fut si forte, qu'il se trahit aux yeux de Madame de L*** par des témoignages de joye dont elle comprit facilement la cause. Ce fut la seule raison qui l'empêcha de s'ouvrir davantage, & qui lui fit recommander secrètement à Cecile de ne pas faire connoître de qui elle étoit fille avant qu'il eût vû sa mere. Elle se reprocha même la facilité qu'elle avoit eüe à le recevoir; & se défaisant civilement de lui après le souper, elle se contenta de lui dire qu'il trouveroit en effet Madame Cleveland chez Milord Clarendon, & que tous les honnêtes gens lui sçauroient bon gré de ce qu'il avoit entrepris pour le service d'une Dame si aimable.

Avec le caractère qu'on a pû connoître à Dom Thadeo, il est aisé de comprendre qu'une passion née tout d'un coup avec cette force, parvint bientôt dans son cœur

au dernier excès. Il ne s'étoit pas proposé de quitter le lendemain Quevilly ; & son dessein n'étant que de se procurer secrètement la vûe de mon Epouse, il avoit compté d'en trouver l'occasion en se promenant aux environs de sa demeure, d'où il lui étoit facile de retourner le soir, & même aux heures du repas, dans le lieu où il avoit passé la nuit. Mais prenant tout d'un coup la résolution d'y demeurer bien plus long-tems, & ne connoissant plus de séjour qui lui fût si cher, il chercha, dès le soir, un prétexte pour s'y arrêter. Celui qu'il annonça fort naturellement à ses Hôtes, fut de prendre des informations sur le sort d'un Prélat Espagnol qui avoit abandonné depuis quelque tems Madrid avec une femme qu'il aimoit, & qu'on croyoit passé effectivement dans la Communion Protestante pour se procurer la liberté de l'épouser. Il eut soin de ne pas marquer d'autre motif que celui de l'amitié, & de supposer quelques autres vûes qui n'étoient point capables de le rendre suspect à des Protestans. Le bruit en fut répandu dès le lendemain dans le Bourg ; sans compter que la curiosité qu'il avoit eue en arrivant d'assister au Prêche, avoit

déjà disposé les habitans à le voir de fort bon œil.

Cependant il ne perdit pas le dessein qui l'avoit amené ; & n'osant encore se promettre d'être reçu chez Madame de L*** à toutes les heures du jour , il employa une partie du suivant à voltiger autour du Château du Comte. Fanny ne se présenta point à sa vûe , mais il fut apperçu lui-même par le Duc de Monmouth , qui venoit dîner chez le Comte à l'heure dont il commençoit à se faire une habitude. L'apparition d'un Cavalier de bonne mine , qui jettoit des regards curieux sur le Château , & qui s'arrêtoit assez long-tems pour faire juger qu'il n'étoit pas là sans dessein , auroit d'abord inspiré quelque défiance au Duc , si la solitude dans laquelle il voyoit vivre Fanny n'eût écarté ses premiers soupçons. Ce qu'il en conserva néanmoins fut assez fort pour lui faire aborder Dom. Thadeo , à qui il demanda fièrement pourquoi il marquoit tant de curiosité. L'Espagnol ne fit pas une réponse moins hautaine , & dès le premier moment ces deux esprits fiers & emportés en feroient venus à quelque violence , si la honte d'insulter avec une suite nombreuse,

un homme qui n'étoit accompagné de personne, n'eût fait prendre au Duc un ton plus modéré.

Dom Thadeo ne s'occupa de sa recherche qu'aussi long-tems qu'il se crut obligé, par la bienséance, de retarder la visite qu'il méditoit chez Madame de L***. Il s'y présenta avec la confiance que devoient lui inspirer l'accueil qu'il y avoit reçu la veille, & les idées flatteuses dans lesquelles il en étoit sorti. On s'étoit trop avancé pour refuser de le voir ; mais Madame de L*** conseilla à Cecile de ne pas paroître, sans lui en expliquer néanmoins les raisons, dont elle étoit persuadée que Cecile ne s'étoit point apperçue ; & lorsqu'après s'être dégagée de Dom Thadeo, elle demeura convaincue, par l'entretien même qu'elle venoit d'avoir avec lui, qu'il étoit passionnément amoureux, elle prit le parti d'écrire à mon Epouse pour lui communiquer ce nouvel incident.

Sa Lettre ne causa qu'une surprise médiocre à Fanny. Elle sçavoit déjà de Monsieur & Madame des Ogeres que Dom Thadeo étoit arrivé en France avec eux, & qu'il s'étoit réduit pour elle à des sentimens qui l'obligeoient à quelque recon-

noissance. Si elle fut étonnée d'apprendre qu'il étoit à Quevilly, elle ne put s'imaginer qu'il y eût été conduit par quelque dessein qui regardât sa fille, puisqu'il n'avoit pû prévoir qu'il dût l'y rencontrer; & n'entrant point dans les allarmes de Madame de L**, elle lui marqua que Dom Thadeo étoit un homme de distinction & d'honneur, à qui elle devoit de la reconnaissance, & pour lequel elle lui demandoit de la considération & de l'amitié. Il est vrai que dans la crainte de troubler son repos, Madame de L** ne l'avoit point informée de la passion de l'Espagnol, & qu'elle avoit parue seulement la consulter sur la conduite qu'elle devoit tenir avec lui.

L'arrivée imprévue de Monsieur & Madame des Ogeres avoit causé trop de satisfaction à la tendre Fanny, pour laisser place dans son cœur à des inquiétudes sans fondement. Elle s'étoit livrée aux embrassemens de ces deux fidèles amis, & sentant même, avant qu'ils se fussent expliqués, de qu'elle utilité leur témoignage pouvoit être pour la preuve de son innocence, elle avoit mêlé aux premières expressions de sa joye, quelques termes

de reconnoissance qui avoient rapport à cette pensée. Monsieur des Ogeres avoit augmenté ses transports, en lui apprenant que ce service même qu'elle croyoit pouvoir attendre de lui; étoit le seul motif de son voyage, & que m'ayant vû à Saint Cloud, d'où il étoit parti avec mon consentement pour la venir prendre & la conduire auprès de moi, il avoit déjà eu le bonheur de tirer tout le fruit qu'il s'étoit promis de son entreprise. Quelles expressions & quelles idées pourront jamais répondre aux sentimens qui s'éleverent dans l'ame de Fanny! Elle avoit donné à ces deux honnêtes gens tous les noms que le cœur employe pour exprimer ses plus vives tendresses; les protecteurs de son honneur & de son innocence, ses guides, ses chers libérateurs, ce qu'elle avoit de plus précieux & de plus respectable après moi. Elle avoit recommencé cent fois à les embrasser, en donnant autant de larmes à sa joye, qu'elle en avoit jamais versées dans ses douleurs.

Elle n'auroit pas retardé son départ d'un moment, si elle avoit eu la liberté de suivre son impatience. Mais l'heureuse nouvelle qu'on lui apportoit, ayant été com-

muniquée aussi-tôt à Milord Clarendon, il y prit part avec tant d'affection & de zèle, qu'il s'offrit lui-même à faire le voyage de Paris, pour la conduire. De si généreuses marques d'amitié ne pouvoient-être reçues avec indifférence. Elle fut obligée de lui accorder deux jours pour régler ses affaires domestiques, & M. des Ogeres se chargea de m'écrire les raisons de ce délai. Le Duc de Montmouth fut le seul à qui elle pria le Comte de cacher la route qu'elle alloit prendre. Elle ne pouvoit plus douter que ce ne fût à elle qu'il prétendoit adresser ses soins. L'absence de Cécile avoit paru le toucher peu, & n'ayant fait que redoubler les marques de sa passion, depuis qu'elle étoit à Quevilly, tout le monde s'étoit apperçu de ses véritables sentimens. Quoiqu'elle se crût désormais fort supérieure à toutes sortes de craintes, elle voulut lui déguiser sa marche, pour se délivrer éternellement de ses importunités.

Mais rien ne l'empêchant de rappeler Cécile auprès d'elle jusqu'au tems d'un départ auquel il falloit se préparer ensemble, elle se donna cette satisfaction le même jour. M. & Madame des Ogeres,

à qui elle brûloit de faire connoître sa fille, l'accompagnèrent à Quevilly. Dom Thadeo se trouva chez Madame de L*** à leur arrivée; & quoiqu'un peu confus de rencontrer M. des Ogeres, dont il ne se croyoit pas si proche, il ne manqua ni d'ardeur, ni d'éloquence pour exprimer la joie qu'il eut de voir Fanny, & l'intérêt qu'il prenoit à son bonheur. Son compliment ayant fait place à quelques explications qui regardoient Cécile, & qui lui semblerent d'abord obscures, parce que c'étoit à M. & à Madame des Ogeres que Fanny les adressoit en lui présentant sa fille, on fut extrêmement surpris de le voir changer de couleur à mesure que cette matiere paroissoit s'éclaircir pour lui. Il regardoit alternativement la mere & la fille, avec une agitation & des marques de trouble, qui causerent de l'inquiétude à tout le monde, & dont Madame de L*** crut pénétrer seule le secret. Enfin la cause de ces mouvemens se dévoila tout d'un coup par un transport encore plus étrange. Dom Thadeo se précipita aux genoux de Fanny & de Cécile qui étoient encore debout, l'un auprès de l'autre, & saisissant le bas

de leurs robes , qu'il baïsa long-tems d'un air passionné , il fit craindre aux spectateurs qu'une émotion si violente ne lui fît perdre sur le champ la connoissance , ou même la vie.

On le força de se lever ; mais ce ne fut pas pour rentrer dans une disposition plus tranquille. Il joignit les mains au Ciel , en lui adressant mille choses touchantes sur l'excès de son bonheur. C'étoient des exclamations entrecoupées , qui sembloient partir d'un cœur prêt à suffoquer , & dont personne ne pénétrait encore le sens. On n'avoit pas de peine à juger que le principal sentiment qui l'agitoit , étoit de la joie ; mais dans la confusion de tant de mots interrompus qu'elle faisoit sortir de sa bouche , on attendoit , avec une espèce de crainte ; que son esprit & sa langue eussent retrouvé la liberté de s'expliquer.

Enfin , s'adressant à Fanny , devant laquelle il fléchit encore les genoux , mais d'un air beaucoup plus calme. O gloire de ton Sexe , lui dit-il , avec la pompe Espagnole ! O Femme dont j'aurois crû les charmes & la vertu incomparables , si

je n'en avois devant les yeux une image si ressemblante ! je t'ai religieusement adorée quand j'ai crû le pouvoir sans crime. Mais si le devoir m'a fait surmonter une passion qui devoit être immortelle par son ardeur, il m'engage lui-même aujourd'hui dans d'autres liens que tout le pouvoir du Ciel & de la Terre ne sauroit rompre. Comme l'air dont il accompagnoit ce discours étoit plein de douceur & de politesse, Fanny qui pénétra aisément ses intentions, & qui n'y trouva rien d'offensant pour sa fille, se contenta de l'interrompre en sôûriant : vous êtes plus libre que nous, lui dit-elle, si rien ne vous empêche de penser à l'amour. Nous avons d'autres soins qui sont aujourd'hui plus importans, & qui demandent d'un autre côté notre attention. Il ne répondit que par une inclination profonde ; mais tout parloit dans ses mouvemens ; & tirant avantage d'une déclaration qui avoit été recue sans colére, il continua de prendre auprès de Cécile l'air d'un amant passionné.

Ce vertueux, mais trop fier & trop tendre Espagnol, étoit destiné à creuser le tombeau d'autrui, par des excès de

hardiesse & d'amour dont on ne peut accuser que son malheur, puisqu'ils causèrent sa propre ruine. Dès la nuit suivante, il se précipita comme volontairement dans un embarras dont sa qualité d'étranger ne l'auroit pas tiré, sans le secours de Milord Clarendon & de Fanny. Etant resté à Quevilly après le retour des Dames, sa passion ne lui permit point d'y passer tranquillement la nuit. Il vint promener ses inquiétudes autour de la maison du Comte, & se croyant obligé à peu de ménagement dans une campagne où il n'étoit pas connu, il négligea le soin de se dérober à la vue des passans, dont il ne s'imaginoit pas d'ailleurs qu'il pût être observé. Quelques gens du Duc de Montmouth, qui l'avoient vû le matin avec leur Maître, & qui avoient souffert impatiemment la fierté avec laquelle il lui avoit répondu, le rencontrèrent à peu de distance de la maison, & prenant cette occasion pour l'humilier, ils lui firent la même question que le Duc; mais d'un ton plus insultant, & qui leur convenoit par conséquent beaucoup moins. Dom Thadeo, qui crut les reconnoître pour des domestiques, les traita avec toute la hau-

teur d'un homme de distinction, qui se croit offensé par des misérables. Ils s'échauffèrent à leur tour, & se disposant à l'arrêter, ils s'approchèrent de lui avec beaucoup d'injures & de menaces. Sa seule ressource fut de s'armer de deux pistolets dont il avoit eu la précaution de se munir, & ses deux coups furent si heureux qu'il se délivra de deux de ses ennemis. Il en restoit un autre pour lequel son épée auroit suffi, mais qui se déroba par une prompte fuite. Tout autre n'auroit pensé qu'à s'éloigner après un accident de cette nature; mais Dom Thadeo soutenu par le témoignage d'un cœur sans reproche, continua de se promener tranquillement dans la plaine, jusqu'au moment où les domestiques qui restoient au Duc, & ceux de Milord Clarendon, avertis par celui qui avoit pris la fuite, se présenterent armés de toutes sortes d'instrumens. La résistance fut inutile contre le nombre: le brave Espagnol fut arrêté fort brusquement, & conduit chez Milord; où toute l'assemblée, qui étoit encore à table, fut extrêmement surprise de le reconnoître.

Il marqua moins d'inquiétude que de

joie, à la vue de tant de personnes qui le regardoient avec étonnement. Mais le Duc qui joignoit au ressentiment de ce qui venoit d'arriver, le souvenir de ce qui s'étoit passé le matin, ne put se remettre son visage sans se laisser emporter à quelques marques d'une vive indignation. La fermeté avec laquelle Dom Thadeo lui répondit, auroit produit une scène encore plus funeste, si Milord Clarendon, informé en peu de mots par M. des Ogeres, de la naissance de l'Espagnol & de ses liaisons avec ma famille, n'eût arrêté la première chaleur de cet emportement. Il pria civilement Dom Thadeo d'expliquer lui-même son aventure, & n'y trouvant en effet que le procédé d'un galant-homme, il conjura le Duc de prendre des sentimens plus modérés. Fanny le seconda par ses instances, & s'allarmant sur-tout de quelques mots de chaînes & de prison, qu'elle avoit entendu prononcer au Duc; elle le pressa de traiter avec moins de rigueur un homme qui méritoit plus de considération. C'étoit le servir mal. La jalousie, plus forte que le chagrin d'avoir perdu deux de ses domestiques, échauffa l'Anglois jusqu'à lui faire tourner son res-

sentiment contre mon épouse. Il lui reprocha publiquement le mépris qu'elle faisoit de ses soins , & l'intérêt qu'elle prenoit au sort d'un meurtrier , pour lequel il ne paroissoit pas qu'elle eût la même indifférence. Milord Clarendon vivement touché du chagrin que ce reproche pouvoit causer à Fanny , déclara sérieusement au Duc , qu'un langage si vif n'étoit point familier dans sa maison , & lui représentant avec force à quoi l'honneur & la politesse l'obligeoient , il lui fit entendre qu'il falloit consentir de bonne grace à ce qu'il n'auroit pas le pouvoir d'empêcher. Fanny d'ailleurs , moins irritée que réjouie des reproches du Duc , lui fit une réponse badine , avec cette supériorité que la vertu donne sur tout ce qui n'est pas capable de la bleffer , & loin de se relâcher dans ses instances , elle les renouvela avec tant d'ardeur , qu'elle lui fit une nécessité de se rendre.

Cet événement dont j'aurois pu me dispenser d'interrompre ma narration s'il ne s'y rapportoit par ses suites , servit d'abord à faire avancer d'un jour le départ de Fanny , & de ceux qui s'étoient engagés à la conduire. Ce fut une autre mar-

que de reconnoissance & d'amitié qu'elle accorda volontairement à Dom Thadeo ; car malgré le consentement que le Duc donnoit à sa liberté , il n'étoit pas certain que son aventure demeurât cachée à la Justice , & son courage ne lui permettant pas de suivre le conseil que tout le monde lui donnoit de s'éloigner , il s'obstinait à demeurer jusqu'au départ des Dames , auxquelles il vouloit servir aussi d'escorte.

Ainsi , ce jour si long-tems attendu , désiré avec tant d'impatience & d'ardeur , hâté peut-être par les soupirs de tant de cœurs innocens , se leva enfin pour éclairer le plus heureux de tous les voyages ; & le plus mémorable de tous les événemens. J'étois toujours retenu au lit , mais beaucoup plus par les allarmes de ma sœur & de Madame Riding , que par la foiblesse de ma santé , ou par le danger de mes blessures. La joie & l'espérance qui étoient les seules passions dont je fusse occupé , avoient mis plus de changement dans mes forces , que tous les remèdes de l'art , & dans certains momens je me croyois capable d'entreprendre le voyage de Rouen , pour prévenir Fanny , ou pour

la rencontrer sur la route. Ma sœur qui s'en rapportoit moins à mon ardeur qu'au témoignage des Chirurgiens, s'opposoit à toutes les propositions qui pouvoient trop m'agiter. Elle m'avoit fait promettre de ne pas quitter mon lit sans son consentement ; & de concert avec Madame Riding, non-seulement elle avoit évité de me parler de Cécile, mais elle avoit suspendu sous divers prétextes, l'éclaircissement que j'avois demandé cent fois à cette Dame sur le sort de ma fille, & sur l'heureux événement qui nous avoit réunis. Je n'étois pas si aveuglé par mes anciennes préventions, que je ne pressentisse quelque mystère sous tant de déguisemens ; mais plus je m'empressois pour le pénétrer, plus ma sœur se livroit à des alarmes qui lui faisoient redoubler ses ménagemens.

La complaisance que je devois à ses soins, me fit prendre enfin le parti de renfermer mes plus ardens transports au fond de mon cœur ; comme ils ne portoient plus le caractère de la tristesse & de la crainte, je n'avois point de violence à me faire pour prendre un visage tranquille, ni pour me prêter à toutes les at-

tentions qu'on marquoit pour ma santé. Cependant si quelque chose eût été capable de renouveler mes agitations, elles auroient pu l'être par les premières circonstances d'une visite que je reçus du P. Recteur des Jésuites. On me l'annonça sous ce nom. Ma sœur & Madame Ridding, qui n'avoient pas de ce corps des idées moins terribles que les miennes, mais à qui notre qualité d'étrangers & de Protestans, faisoit craindre de manquer de respect pour une Société si puissante, avoient été les premières à m'annoncer le P. Recteur; c'est - à - dire, un homme qu'elles me croyoient fort intéressé à ménager. Ce fut aussi par leur conseil que je me déterminai à le recevoir.

Sa physionomie étoit sérieuse, mais douce & prévenante. Il commença par des excuses d'avoir différé trop long-tems à me rendre ce qu'il croyoit me devoir depuis qu'il connoissoit mon nom par les liaisons qu'il avoit eues avec mon épouse, & sur-tout depuis que le Roi avoit fait l'honneur à sa Compagnie de lui confier l'éducation de mes enfans. Mes regards que j'avois tâché d'adoucir en le recevant, changerent à ces deux déclara-

tions. Heureusement que ma sœur ne s'étoit point écartée de ma chambre, & que s'appercevant de ce qui se passoit dans mon esprit, elle prévint assez tôt ma réponse pour diminuer l'indignation que j'allois faire éclater. On vous a caché, me dit-elle, quelques changemens qui ne sont d'aucune importance, & dont je remettois l'explication après votre rétablissement. Vos enfans sont au Collège de Louis le Grand, où nous avons eu soin de nous assurer qu'on a pour eux toutes sortes d'égards, & où votre épouse même ne s'est point affligée que le Roi les ait fait conduire. C'est apparemment pour vous donner les mêmes assurances que ces Peres vous rendent leur visite, & je fais, ajouta-t-elle, qu'ils ont en effet d'excellentes méthodes pour l'éducation de la jeunesse.

Le Recteur la remercia de ce compliment, par un discours fort poli, tandis que le trouble où j'étois encore, me faisoit prêter l'oreille à chaque mot pour en tirer plus de lumieres. Il se tourna de nouveau vers moi : le motif que Madame attribue à ma visite, reprit-il, suffisoit sans doute pour m'en faire un devoir, & je ne puis trop confirmer l'opinion qu'elle a

du zèle de nos peres pour l'instruction des enfans qui sont confiés à leurs soins; mais avec une raison si forte, j'en ai deux qui sont beaucoup plus pressantes. Il me pria là-dessus de lui confesser naturellement si j'avois eu quelque relation avec un particulier de sa Société, qui avoit eu quelque crédit auprès de Madame, & me nommant sans autre détour, le zélé Directeur dont on a connu le caractère dans cette Histoire, il me pressa de lui apprendre ce que je pensois de lui.

La crainte de me trahir par quelque ouverture imprudente, me fit prendre quelques momens pour réfléchir sur cette question. Fâché même de passer si vite sur ce qui concernoit mes enfans, j'aurois laissé volontiers ce nouvel incident sans réponse, pour exiger des explications qui me touchoient beaucoup davantage. Mais ne pouvant douter après diverses réflexions, que tous ces mysteres ne se rapportassent l'un à l'autre par quelque lien commun, & n'ayant rien à craindre en confessant la vérité, j'expliquai ouvertement les justes sujets que ce Directeur m'avoit donnés de le regarder comme un fourbe des plus dangereux. J'ajoutai même,

dans l'amertume de mon cœur, que n'ayant aucune soumission à rendre à la Cour ni à l'Eglise de France, il étoit bien affligeant pour moi, soit que l'ordre vînt de la Cour ou de l'Eglise, de voir mes Enfans à la discretion d'un si méchant homme, ou même au pouvoir d'une Société dont je ne pouvois prendre une opinion bien favorable, puisqu'il y étoit souffert. Votre prévention n'est pas injuste, interrompit le Recteur, si vous n'avez jamais eu d'autre règle pour juger de nous. Je ne demande pas même, ajouta-t-il, que vous changiez d'idées sur mes seules excuses. Je n'avois besoin aujourd'hui que de l'explication que vous venez de m'accorder, & je pars satisfait après l'avoir obtenue. S'étant levé ensuite pour se retirer, il me pria de trouver bon qu'il me revînt dans peu de jours, & d'être jusqu'alors sans inquiétude pour mes enfans.

Je l'aurois pressé de s'expliquer davantage, si l'espérance d'être instruit plus librement par ma sœur, ne m'eût fait souhaiter, au contraire, de le voir promptement hors de ma chambre. Je la regardai avec embarras, aussi-tôt qu'il fut sorti.

Quelle confiance , lui dis-je , m'est-il permis de prendre dans un inconnu , qui est peut-être mon ennemi , lorsque je trouve si peu de sincérité dans ceux qui font profession de m'aimer ? Il m'est donc arrivé quelque nouveau malheur que j'ignore , & je n'ai personne qui s'y soit assez intéressé pour me l'apprendre ? Elle parut moins embarrassée qu'affligée de ce reproche. Vous prenez si vivement , me répondit-elle , tout ce qui se rapporte à vos desirs & à vos craintes , que dans la foiblesse où vous êtes encore , on appréhende à tous momens de nuire à votre santé par quelque altération. Que d'heureuses nouvelles n'aurois-je point à vous communiquer , si je n'étois retenue continuellement par une raison si forte ? Mais à l'égard de vos enfans , ajouta-t-elle , vous devez être aussi tranquille sur ma parole que sur celle du P. Recteur , & si vous aviez besoin d'un motif plus puissant , je vous dirois que votre épouse les a vus plusieurs fois au Collège , & qu'elle est contente elle-même de leur situation. Elle refusa de satisfaire autrement ma curiosité. A toutes les instances que je lui fis pour tirer

d'elle plus de lumieres , elle me répondit en badinant , que si j'avois quelques restes de constance , il falloit les recueillir pour me préparer à l'arrivée de Fanny , qui ne pouvoit être fort éloignée , & qu'elle jugeroit par la modération de mes sentimens , si j'étois capable de soutenir un bonheur dont je ne connoissois encore que le prélude.

J'avalais comme à longs traits de si douces espérances , & quoiqu'en rapprochant toutes mes idées du présent , je ne découvrisse rien qui pût m'aider à pénétrer plus loin , j'avois assez de mes connoissances & des promesses d'une sœur si sage pour abandonner toute l'étendue de mon cœur à la joie. Il nageoit déjà dans un torrent de plaisir , dont il n'y avoit plus ni défiance ni soupçon qui lui fît sentir les bornes ; & ce qu'on lui promettoit encore au-delà lui formoit comme un espace infini , dans lequel il se perdoit délicieusement. Je recommençois à me sentir tant de légèreté & de vigueur , que voulant faire connoître à ceux qui s'alarmoient encore pour ma santé , que ce devoit être désormais leur moindre crainte , j'exigeai absolument qu'on m'aidât à me lever , & je me trouvai effec-

tivement en état de marcher sans être soutenu. Ma pâleur même se dissipoit par degrés. Je ne prenois point d'alimens dont l'effet ne se fît remarquer presqu'à l'instant par le changement de mon visage, & par l'accroissement sensible de mes forces. Ma sœur reçut, dans l'après-midi du même jour, la Lettre de M. de L***, par laquelle il lui marquoit avec quelle joie Fanny avoit vû arriver Monsieur & Madame des Ogeres. Elle se croyoit sûre, avec ce secours, de vaincre, disoit-il, toutes les difficultés qui lui restoient à combattre dans mon cœur. Qu'il le connoissoit mal ! Elle y regnoit déjà avec un empire absolu.

Comme il nous apprenoit en même tems que Mylord Clarendon vouloit être du voyage, & que la complaisance qu'on lui devoit retarderoit le départ de deux jours, je ne désespérai pas de me trouver le lendemain assez fort pour aller au-devant d'eux, & pour faire du moins une partie du chemin. Ce dessein, que je communiquai à Madame Riding & à ma sœur, me fit naître l'envie d'essayer mes forces, en prenant l'air hors de ma maison vers le soir. Le tems étoit si doux, & toutes les apparences

apparences de mon rétablissement si favorables , que les Chirurgiens mêmes y donnerent leur consentement. Je montai avec les deux Dames dans une voiture légère ; & nous nous fîmes conduire à quelque distance de mon parc , vers une allée fort agréable qui se termine au grand chemin. Me trouvant mieux que jamais du commencement de cette promenade , je proposai à mes compagnes de descendre sur le gazon pour y respirer l'air plus librement , & nous nous y assîmes ensemble , avec quelques précautions qui pouvoient empêcher que la fraîcheur de l'herbe ne me fût incommode.

Ma sœur , qui rapportoit toutes ses vûes à la crainte où elle étoit toujours de me voir tomber le lendemain dans les transports dont elle me connoissoit capable en recevant Fanny , s'efforçoit sans cesse de les prévenir par les réflexions qu'elle croyoit propres à les modérer. Qu'il y auroit de gloire pour vous , me dit-elle à la suite d'un entretien fort affectueux , & que je prendrois une haute opinion de cette fermeté de courage dont je vous ai vû donner tant de marques dans l'infortune , si vous pouviez tirer assez de force des mê-

mes principes , pour vous défendre contre les excès de la joie ! Il me semble, ajouta-t-elle , que s'il y a quelque solidité dans les maximes de la Philosophie , elles doivent être d'un double usage ; & la vertu consistant , comme l'on dit , dans le milieu des vices , je ne sçais s'il en faudroit donner le nom à celle qui ne se fauveroit d'une des deux extrémités , que pour se précipiter dans l'autre. Cependant , reprit-elle , en cherchant à découvrir mes dispositions dans mes yeux ; je doute si la force naturelle de l'esprit s'étend jusques-là , & je panche du moins vers l'opinion de ceux qui croient les grandes faveurs de la fortune beaucoup plus difficiles à soutenir que ses plus fâcheuses disgraces. Elle me demanda ensuite , avec d'autant plus d'adresse qu'elle sembloit marquer moins d'affectation , ce que je pensois de ce problème , & quelles lumieres j'avois tirées là-dessus de mon expérience & de mes études.

Je lui répondis , sans me défier de son dessein , que des deux sources qu'elle me nommoit , & d'où elle croyoit que j'avois pû tirer quelques lumieres , l'expérience me paroissoit la seule sur laquelle il y eût

à former quelque jugement raisonnable. Je me fonde, lui dis-je, sur la mienne. Avec l'usage continuel de l'étude, j'ai cru longtemps que mon cœur n'avoit pas besoin d'autre secours pour se défendre contre toutes les passions qui peuvent troubler sa tranquillité; & vous sçavez combien la fortune m'a donné d'occasions d'exercer les principes que j'avois puisés dans mes livres. Ils ne m'ont point mal servi dans mes premières épreuves; c'est-à-dire, aussi longtemps qu'il est resté dans mon ame quelque partie que la douleur n'avoit pas pénétrée, & d'où ils commandoient encore librement sur celles qu'elle avoit asservies. Mais leur force a diminué par degrés, à mesure que le sentiment de mes peines s'est étendu dans la place qu'ils occupoient; & deux puissances ne pouvant regner avec le même empire, il a fallu que la plus foible ait cédé le rang qu'elle n'a pû conserver.

Je ne vous parle que de la douleur; continuai-je, parce que dans le cours de ma vie, j'ai peu connu de joie sans quelque mélange d'affliction. Cependant, si je puis prendre un peu de confiance aujourd'hui à la nouvelle situation de ma for-

tune, j'augure bien de mes forces pour modérer les sentimens qu'elle m'inspire, & je me figure l'usage de la Philosophie beaucoup plus aisé dans le bonheur que dans les disgraces. Qu'aurois-je à combattre ? L'excès du plaisir. Mais ne sçais-je pas qu'il n'est que trop de remèdes contre cette douce intempérance ; & pour un cœur aussi exercé que le mien, la seule crainte de perdre ce qu'il n'a jamais possédé tranquillement, n'est-elle pas un frein capable d'arrêter les transports ?

J'allois joindre d'autres réflexions à ce discours, & malgré la confusion de tous les mouvemens de joie qui s'élevoient dans mon cœur, j'étois persuadé effectivement que le doute de ma sœur ne pouvoit être la matiere d'une question sérieuse, lorsque j'apperçus une berline, traînée par six puissans chevaux qui s'avançoient à grand train vers ma maison ; & reconnoissant la livrée de M. de L***. je ne pus douter que ce ne fût lui-même qui m'amenoit mon épouse. Je tendis la main vers ma sœur. Ma langue, dont je venois de me servir si librement, me refusa son office. A peine eus-je la force de prononcer ces deux mots ;

hélas, c'est Fanny ! Les deux Dames se leverent aussitôt, pour s'assurer de ce qu'elles commençoient à croire aussi. Mais loin de pouvoir les imiter, je me trouvai si foible par l'épuisement soudain de tous mes esprits, que je ne pus faire le moindre mouvement pour quitter ma place. Cependant l'équipage avançoit avec tant de vitesse, qu'il fut dans un instant vis-à-vis de l'allée. Nous fûmes reconnus par ceux qui l'occupoient. Ce n'étoit pas Fanny ; mais ne devine-t-on pas qui ce devoit être, lorsque ce n'étoit pas elle ? Qui pouvoit inspirer cet empressement de me voir, si ce n'est l'amour ou la nature ? C'étoit Cécile qui jeta des cris de joie lorsqu'elle m'eut apperçu. M. de L*** étoit venu avec elle & Monsieur & Madame des Ogeres, tandis que Madame de L*** & Fanny venoient dans le carrosse de Milord Clarendon, avec lui & Dom Thadeo.

Il faut se rappeler que le premier ordre de leur voyage avoit été changé par l'accident de Dom Thadeo, & qu'au lieu de deux jours que Milord Clarendon avoit demandés à mon épouse, elle l'avoit fait consentir à ne prendre que la nuit suivante pour les préparatifs de son départ.

La complaisance qu'il eut de suivre ses volontés avoit été d'autant plus agréable pour elle, qu'en rendant service à Dom Thadeo malgré lui-même, elle se délivroit aussi de l'embarras d'entendre plus long-tems les discours passionnés du Duc de Montmouth. Ce jeune Seigneur avoit fait éclater trop d'emportement dans les circonstances que j'ai racontées, pour ne pas causer quelque frayeur à la timide Fanny. Elle jugeoit, avec raison, que toutes les passions sont à peu près de la même force dans le même caractère, & que celui qui est capable de s'oublier dans la colère, ne doit pas faire attendre plus de modération dans ses transports d'amour. Le Duc avoit même déjà commencé à se prévaloir auprès d'elle du sacrifice qu'il lui avoit fait de son ressentiment, & s'expliquant avec fort peu de ménagement sur ses espérances, il avoit eu la hardiesse de lui déclarer qu'après l'effort qu'il s'étoit fait en sa faveur, il étoit en droit de lui demander un peu plus d'indulgence pour des sentimens qu'il croyoit bien prouvés par une soumission de cette nature. La juste réponse qu'elle avoit faite à cette témérité n'avoit pas empêché qu'en la quit-

tant le soir , il n'eût hafardé des offres qui marquoient encore plus de préfomption. Les lumieres qu'il s'étoit procurées fur ma fituation l'avoient porté à croire qu'un fils naturel de Cromwel , qui avoit paffé une partie de fa vie hors de l'Angleterre , ne pouvoit être fort bien ni avec fa patrie ni avec la fortune ; & n'ignorant pas non plus que Fanny étoit d'une naiffance qui pouvoit lui faire fouhaiter de paroître à Londres avec quelque éclat , il avoit cru que le defir qu'elle marquoit d'y retourner étoit une ouverture favorable pour lui faire goûter des propofitions qui devoient flatter la vanité d'une femme ordinaire. En un mot , il lui avoit offert une fomme immenfe , & l'ufage de la plus belle maifon qu'il eût à Londres , fans autre condition que de fouffrir fes foins , & de ne pas lui ôter l'efpérance de lui plaire.

Il avoit pris des précautions pour lui faire fecrettement cette offre. Sa furprife fut extrême , lorsqu'il entendit Fanny qui levoit la voix , non feulement pour le remercier de fa générofité , mais pour faire connoître à tout le monde la reconnoiffance à laquelle elle fe croyoit obligée.

Cette maniere ironique de se défendre l'avoit plus offensé qu'une marque de colere. Il s'étoit retiré avec un dépit si visible, que dans l'espérance de n'être plus forcée de le revoir, ni exposée par conséquent à le craindre, Fanny avoit pressé Milord Clarendon de partir à la pointe du jour, & de cacher même à ses domestiques la route qu'elle alloit prendre.

Elle avoit été obligée, par civilité pour Madame de L***, de se priver du plaisir d'avoir sa fille avec elle; mais les soins de M. de L*** suffisant pour la rendre tranquille, elle n'en avoit pas fait le voyage avec moins de joie. Les deux carrosses s'étoient suivis sans intervalle pendant tout le jour, lorsqu'en approchant de ma maison, la pensée vint à Cécile de prévenir adroitement sa mere, & de lui dérober mes premieres caresses. Elle communiqua son dessein à M. de L*** qui consentit volontiers à lui procurer cette satisfaction. Il ne s'imagina point que ma sœur, qui étoit chez moi depuis trois jours, eût poussé les ménagemens jusqu'à me cacher ce qu'il lui sembloit qu'elle n'avoit pu trop tôt m'apprendre. En se rendant

dant aux desirs de sa fille (c'est ainsi qu'il la nommoit toujours) il croyoit me procurer à moi - même une satisfaction dont mon cœur tiendrait compte à son amitié. Les prétextes étoient aisés pour faire passer son carrosse avant celui de Milord Clarendon. Il n'eut pas plutôt gagné l'avance , que faisant presser ses chevaux avec la dernière vitesse, il acheva le reste du chemin dans un espace très-court.

Quoique la vûe & les transports de Cécile renouvellassent au fond de mon cœur des sentimens fort tendres , je respirai lorsque je la vis seule avec Madame des Ogeres. Allarmé seulement de ne pas voir paroître Fanny , j'allois demander à ma sœur ce que j'en devois penser ; mais son embarras surpassoit le mien. Elle crut toucher , malgré elle au dénouement ; & loin de revenir de ses craintes , elle ne put voir l'ardeur avec laquelle Cécile se précipitoit hors du carrosse , sans se hâter de me prévenir par une courte exhortation. Rappelez toutes vos forces , me dit-elle , & préparez-vous au plus agréable de tous les événemens. Cécile étoit dans mes bras avant que j'eusse pû répondre à

ce discours. Elle me ferroit avec un mouvement si passionné , en me nommant mille fois son pere , que je ne pus me défendre de quelque confusion. Je recevois néanmoins ses caresses , & je lui faisois connoître que j'y étois sensible ; mais surpris de les voir continuer avec la même ardeur , & comme gêné par la présence de Monsieur de L*** , je me dégageai de ses embrassemens , pour lui dire que j'acceptois avec joie le titre qu'elle m'accordoit , & que je le conserverois chèrement toute ma vie. Elle recommença à me caresser sans aucun ménagement. Dans la posture où j'étois encore assis , elle avoit été obligée de se mettre à genoux pour m'embrasser. Elle ne quittoit point cette situation. Elle ferroit mes mains , elle les baisoit mille fois , & je les sentoies toutes mouillées de ses larmes.

Monsieur de L*** l'aïda à se lever. Laissez-nous le tems , lui dit-il , d'exprimer à Monsieur Cleveland combien nous sommes sensibles à son bonheur. Je m'imaginai qu'il commençoit à trouver de l'excès dans les caresses que je recevois de sa fille , & je le regardai en rougissant. Vous ne vous plaindrez plus de la rigueur

du Ciel, reprit-il en s'adressant à moi; & si vous n'êtes pas le plus heureux de tous les hommes, ce n'est pas sur la terre que vous devez espérer ce qui vous manque. On vous ramene une épouse qui réunit toutes les vertus à tous les charmes, & je vous présente une fille digne de sa mere & de vous. Je suis trop heureux moi-même, ajouta-t-il, en m'embrassant, de vous avoir conservé un dépôt si précieux, & je ne vous demande, pour prix de mes soins, que la permission de partager avec vous le titre de pere.

Ce langage paroîtra clair à ceux qui ont ici les lumieres que je n'avois pas encore. Mais s'ils se placent dans l'ignorance profonde où j'étois du sort de ma fille, prévenu par une si longue habitude que Monsieur de L*** étoit son pere, & n'ayant jamais eu de raisons pour former là-dessus le moindre doute, ils sentiront que mon aveuglement étoit nécessaire, & que loin d'être éclairé par les mouvemens de la nature, je devois me défier du penchant que je trouvois encore dans mon cœur pour une fille charmante qui m'avoit fait sentir long-tems tous les transports de l'amour. Ma sœur comprit aisément.

ment l'erreur de Monsieur de L*** & la mienne. Il agissoit dans la persuasion que j'étois informé du bonheur dont il s'empressoit de me féliciter ; & moi , qui ne voyois dans ses discours & dans les tendresses de Cécile que le témoignage du sensible intérêt qu'ils prenoient au retour de mon épouse , je me figurois tout au plus , en leur entendant mettre le nom de pere à tant d'usages , que par complaisance pour Fanny qui n'avoit point de fille , Monsieur de L*** lui avoit remis ses droits sur la sienne , & qu'il m'admettoit par la même raison au partage du titre qu'il devoit à la nature. Ma réponse fut conforme à cette pensée : Vous m'accordez , lui dis-je , beaucoup plus que je n'aurois osé souhaiter. Le bonheur d'être assez riche pour faire un présent inestimable est encore surpassé par celui de le recevoir. J'accepte vos offres ; & vous sçavez , ajoutai-je , que s'il y a quelque chose à changer dans mon cœur pour lui faire prendre des sentimens de pere , ce n'est pas la tendresse ni le zèle.

Cécile s'affit près de moi , & comme charmée de mes moindres attentions , elle me rendoit avec usure tout ce que je

lui disois de tendre & d'obligeant. Je remarquois de l'embarras sur le visage de ma sœur ; elle dit à Madame Riding quelques mots que je ne pus entendre. C'étoit une prière qu'elle lui faisoit encore d'abandonner l'explication du mystère au hasard ou à la nature , persuadée que ce qui se développeroit ainsi , comme insensiblement , m'exposeroit à beaucoup moins d'agitation. Mais j'étois si éloigné du péril qu'elle appréhendoit pour moi , que cédant à l'impatience mortelle que j'avois de voir arriver Fanny, j'interrompis Cécile elle-même, pour sçavoir d'elle où elle l'avoit laissée. Monsieur de L*** m'affura qu'elle ne pouvoit tarder un quart d'heure. O Dieu ! m'écriai-je ; & faisant les derniers efforts pour retenir mille exclamations qui alloient m'échapper avec la même impétuosité , je demeurai quelques momens comme sourd & insensible à ce qui se disoit autour de moi , par la violence des sentimens que j'empêchois d'éclater. Je commençai dès ce moment à reconnoître moi-même que je n'aurois pas tout l'empire que je m'étois promis sur mes sens. Je le confessai à ma sœur , que les mouvemens qu'elle venoit de voir avoient allarmée.

Il est vrai, lui dis-je, que je ne me sens pas autant de force que je m'en étois flatté; & si vous me demandez ce que je pense de moi-même à ce moment, je crains de ne pouvoir l'embrasser sans mourir. C'est pour elle-même, ajoutai-je, que je veux me conserver; car je connois son cœur: si elle est telle que vous me l'avez persuadé, si tous ses malheurs & les miens ne l'ont pas changée, elle ne vivroit pas non plus après moi. Cette tendre idée se fortifiant par le souvenir des plus heureuses années de notre amour, j'aimai mieux m'exposer encore au tourment de quelques jours de privation, qu'au danger de perdre la vie par l'excès présent de ma joie. C'est ici que je crains de donner une étrange idée du caractère de mon cœur, à ceux du moins qui n'ont point assez de force ni d'étendue de sentiment pour se représenter ce qui devoit s'y passer pendant ces réflexions.

Mais je comptois aussi trop peu sur moi-même, & je ne songeois pas que cette même activité de cœur, qui me faisoit croire le danger si pressant, étoit capable de résister à des attaques plus violentes. D'ailleurs Monsieur de L***, sans péné-

trer mes craintes, & sans autre vûe que de m'apprendre ce qu'il croyoit capable de m'intéresser, fit une diversion imprévue à mes sentimens par le récit des persécutions que Fanny avoit essuyées du Duc de Monmouth. Un accident si peu attendu dans les circonstances où j'étois, suspendit tout d'un coup mes agitations. Quoique je ne connusse point le Duc, & que j'eusse même évité l'occasion de le voir chez Madame, où il étoit continuellement, j'avois entendu parler mille fois de son caractère, & louer ses excellentes qualités, qui l'auroient rendu un des plus grands hommes de son siècle, si la présomption & la témérité n'en eussent terni l'éclat. Tout étoit à craindre d'un homme tel que je me le figurois, & je ne pus entendre qu'il avoit conçu des sentimens particuliers pour mon épouse, sans ressentir presque autant d'alarmes que de curiosité.

Ma défiance augmenta beaucoup, lorsqu'après m'avoir raconté combien son amour l'avoit rendu importun à Fanny, Monsieur de L*** me répéta ce que Milord Clarendon lui avoit appris de ses premières aventures, & de la situation où il étoit à la Cour d'Angleterre. Le Duc de

Monmouth avoit à peine seize ans ; que cédant déjà aux premiers mouvemens d'un naturel ambitieux & ennemi de la dépendance , il avoit mieux aimé renoncer au séjour de Londres , & aux faveurs qu'il y devoit attendre du Roi son pere , que d'y vivre dans la nécessité de paroître à la Cour avec la qualité de sujet. Ses Terres étoient assez considérables pour lui rendre facile le projet qu'il forma. Ce fut de s'y retirer , sous prétexte d'amour pour la solitude , & d'y exiger de ses vassaux une obéissance & des marques de respect si extraordinaires , qu'elles différoient peu de la soumission des esclaves. Son ambition se nourrit long-tems de cette vaine ombre de puissance & de grandeur. Il s'étoit composé une maison fort nombreuse , dont les principaux Officiers portoient les mêmes titres que ceux de la Couronne. Il avoit des Gardes , un Tribunal Souverain de Justice , qu'il eut la hardiesse de former sans la participation de la Cour , & dont il fit exécuter plusieurs fois les décisions dans des causes fort importantes. Enfin , si l'on excepte le sceptre , il ne se refusa aucune marque de la Royauté.

Le Roi ne manqua point d'être informé de cette conduite ; mais il la regarda d'abord comme un caprice de jeunesse, pour lequel il eut tant d'indulgence, qu'il se fit quelquefois un plaisir de le flatter, en traitant le Duc de Prince Souverain. Il lui accorda même ce nom dans quelques Lettres, en y mêlant, avec un badinage agréable, les termes d'Etat, de Cour, de Parlement, & tout ce qui pouvoit donner de la satisfaction au jeune ambitieux, en réalisant jusqu'à un certain point sa chimère. Cependant la durée de cette Comédie la fit regarder à la fin d'un œil plus sérieux. L'âge du Duc commençoit à demander d'autres occupations que des jeux d'enfance. Il reçut ordre de se rendre à la Cour, & le dessein du Roi étoit de l'employer dans la guerre qu'il étoit prêt de déclarer à la Hollande. Une maladie lui servit de prétexte pour se dispenser d'obéir. En vain son Conseil, qui étoient heureusement composé de gens sages, quoiqu'ils eussent eu la complaisance de se prêter à toutes ses imaginations, lui représenta-t-il qu'en refusant les justes égards qu'il devoit à une puissance supérieure à la sienne, il alloit attirer quel-

que orage sur ses Etats. Il crut s'être abaissé beaucoup en feignant une maladie, parce que c'étoit avouer sa foiblesse que d'avoir recours à la dissimulation ; & dans le chagrin qu'il en ressentit , il examina long-tems si en réunissant toutes ses forces il ne pouvoit pas se mettre en état de rendre au Roi son voisin menaces pour menaces, ou de prévenir les siennes en lui déclarant la guerre.

Ces extravagances demeurèrent secrètes , & l'opinion de sa maladie fit perdre au Roi la pensée de l'appeller près de lui. Mais ses idées d'indépendance n'ayant fait que s'étendre & se confirmer par cette facilité de la Cour , il se précipita bientôt dans une si folle entreprise , qu'il causa lui-même la ruine de tous ses projets. L'amour devint son guide ; c'étoit en choisir un plus téméraire encore & plus imprudent que l'ambition. Il avoit dans ses Etats un Gentilhomme fort riche , qui , pour vivre tranquillement avec lui , n'avoit pas refusé d'entrer dans ses caprices ; sur-tout depuis que le Roi son pere avoit paru s'en faire un divertissement. Peut-être rien n'avoit-il tant servi à soutenir les imaginations du Duc , que le nom & les

rich
Il l
de l
rité
jets
sou
vall
pla
foit
que
rich
sec
pui
nus
en
Ce
qu
l'an
fit
en
po
me
réu
ce
ten
ce
ve
au

richesses d'un sujet de cette considération. Il lui avoit confié un des premiers postes de sa Cour ; & le traitant avec une familiarité qu'il n'avoit pas pour le reste de ses sujets , il sembloit qu'il n'y eût que la dignité souveraine qui mît entr'eux quelque intervalle. Ce n'étoit pas sans dessein qu'il se plaisoit ainsi à l'agrandir. Il lui connoissoit une fille aimable , qui devoit être quelque jour , par son héritage , un des plus riches partis de la Province. Il se proposoit secrettement de l'épouser , pour affermir sa puissance par l'augmentation de ses revenus , & pour se rendre plus cher à ses sujets en prenant une alliance au milieu d'eux. Ce projet ne causa aucun trouble , tant qu'il ne fut inspiré que par l'ambition ; mais l'amour est moins tranquille. Le hasard fit voir au Duc celle qu'il ne connoissoit encore que de nom ; il prit une vive passion pour elle ; & regardant cet événement comme une admirable disposition du Ciel , qui réunissoit les intérêts de sa grandeur avec ceux de son amour , il la demanda ouvertement à son pere. Une proposition de cette nature, faite du ton d'un Souverain qui veut être obéi , changea tellement la scène aux yeux de tout le monde , que la crainte

refroidit non-seulement le pere, mais tous les Conseillers & les Courtisans du Duc. Il falloit s'attendre à l'indignation de la Cour qui n'auroit pas manqué de punir cette témérité. Le pere prit le parti de la fuite avec sa fille; & l'Etat dont il vouloit sortir n'ayant pas beaucoup d'étendue, il s'étoit rendu, en peu de momens, sur la frontière, lorsqu'il se vit arrêté par le Duc lui-même, qui l'avoit poursuivi avec autant de colere que de vitesse. Un sujet fugitif, qui lui enlevoit ce qu'il avoit de plus cher, lui parut digne de toutes sortes de supplices. Dans l'ardeur du premier transport, il l'eût puni sur le champ de sa propre main, s'il ne se fût laissé attendrir par les larmes de sa maîtresse. Mais profitant de la consternation où il la voyoit, il mit la grace de son pere à un prix qui lui coûta l'honneur. Elle se rendit aux instances qu'il lui fit de recevoir sa main, & ce mariage téméraire fut célébré dans le même lieu, avec autant d'irrégularité dans les cérémonies, que dans les autres circonstances.

Tout ce qu'il y avoit de personnes sentées auprès du Duc, tremblèrent de son audace; & sous un Roi moins indulgent,

la punition en seroit peut-être retombée sur eux. Le Duc, charmé de sa victoire, abandonna pendant quelques tems toutes ses idées d'ambition pour se livrer aux plaisirs de l'amour, tandis que le pere de sa maîtresse, craignant qu'avec le chagrin de voir sa fille déshonorée il n'eût le malheur de s'être attiré le ressentiment du Roi, prit le chemin de Londres pour justifier sa conduite à la Cour. Ses plaintes furent écoutées. La violence du Duc fut regardée d'un autre œil que les jeux puériles de son ambition. Le Roi lui fit porter, par deux Officiers de ses Gardes, l'ordre de se rendre sur le champ à Londres.

La nécessité d'obéir étoit d'autant plus inévitable, que les maladies mêmes n'étoient point exceptées; & pour lever toutes sortes de prétextes, les Officiers étoient accompagnés de quelques Gardes, & d'un carrosse du Roi. Cet appareil irrita la fierté du Duc jusqu'à le faire penser à la résistance; mais n'ayant point trouvé dans ses gens l'ardeur qu'il fouhaitoit à le servir, il prit le parti de céder à la force. Sa maîtresse, qui n'avoit plus d'autre choix à faire que celui de le suivre, consentit à faire le voyage avec lui. Il fut re-

cu du Roi avec plus de bonté qu'on ne s'y étoit attendu. Ce Prince rit beaucoup de ses essais de Gouvernement, sans le soupçonner d'avoir eu d'autres vûes que celles de s'amuser dans la solitude. Il le ménagea moins sur la violence qu'il avoit faite à une fille de condition, dont le cœur méritoit du moins d'être attaqué par des voies plus douces. Mais apprenant qu'elle n'avoit point de regret d'être à lui, & qu'elle se faisoit même un bonheur d'en être aimée, ses reproches ne furent pas trop durs, & le seul châtiment qu'il lui imposa fut de demeurer à la Cour.

Cependant il lui parut si insupportable, que dans la répugnance qu'il avoit à se voir confondu dans la foule des Courtisans, il prétexta diverses infirmités pour se procurer le droit de ne pas quitter sa maison. Il y menoit une vie délicieuse; car il n'étoit pas moins sensible au plaisir qu'à l'ambition; mais son idole étant néanmoins la grandeur & l'indépendance, il trouva le moyen, par le généreux usage qu'il faisoit de ses richesses, d'attirer chez lui une partie de la Cour, & de se faire une multitude de nouveaux esclaves qui dépendoient de ses moindres volontés. Sa

naissance & ses bienfaits paroissant justifier leur attachement, ils faisoient gloire de leur assiduité & de leur soumission, quoiqu'il prît quelquefois plaisir à mettre leur zèle aux plus rudes épreuves. Le respect & l'obéissance qu'il exigeoit d'eux pour sa maîtresse, étoit une autre sorte d'esclavage, auquel ils auroient eu plus de peine à se soumettre, si elle n'avoit su le déguiser elle-même par des manieres plus douces & plus caressantes. Elle étoit naturellement voluptueuse; & comptant pour rien la grandeur, si elle n'étoit accompagnée du plaisir, elle eut l'adresse d'inspirer d'assez tendres sentimens à ceux qui lui rendoient leurs hommages, pour s'y porter autant par inclination pour elle, que par complaisance & par soumission pour le Duc. C'étoit satisfaire tout à la fois sa passion dominante, & celle de son amant. Mais il en coûtoit quelque chose à sa fidélité, & ce qui lui avoit réussi d'abord heureusement devint la cause de son malheur.

Le Duc, quoique trop fier pour être capable des soupçons ordinaires de la jalousie, ne put se déguiser à lui-même, quelques libertés que le hasard lui fit re-

marquer. Elles étoient légères , & peut-être pardonnables aux yeux d'un amant moins impétueux ; mais ne mettant point de différence entre les crimes qui bleffoient sa fierté , il punit sur le champ sa maîtresse d'un coup d'épée qui lui ôta la vie. Ce tragique emportement passa dans l'esprit du Roi pour un excès de jalousie , qu'il crut devoir pardonner à la jeunesse & à l'amour. Il espéra même qu'étant dégagé des liens auxquels on avoit attribué son goût pour la retraite , il se rendroit de lui-même aux devoirs de sa naissance qui l'appelloient naturellement à la Cour. Mais si son humeur changea , ce fut pour devenir plus mélancolique & plus farouche. La fureur qui lui avoit fait tremper ses mains dans le sang d'une personne qu'il adoroit , se convertit dans une tristesse profonde. Il perdit long-tems le sommeil & l'appétit. Il renonça même à tout ce qui avoit flatté jusqu'alors son ambition ; & passant plus d'une année à déplorer son malheur , il éloigna jusqu'aux plus chers confidens de ses inclinations & de ses projets. Le Comte de Clarendon gouvernoit alors l'Angleterre avec la confiance & l'estime du Roi son maître. Son expérience

rience & l'attention continuelle qu'il apportoit aux intérêts de l'Etat, lui avoient fait découvrir, depuis long-tems, dans le caractère autant que dans la conduite du Duc, les semences de tous les projets qui ont éclaté dans la suite de sa vie. Il conseilla au Roi de l'occuper, & ce fut à sa persuasion qu'il fut nommé à l'Ambassade de France pour serrer les nœuds qui venoient de se former entre les deux Couronnes. Sa vanité le rendit sensible à ce choix. Outre l'importance d'une commission dont on lui fit prévoir les suites, il se trouvoit délivré, par son absence, de la nécessité de s'humilier à la Cour, & comme élevé à l'indépendance dans un pays étranger par les prérogatives d'une dignité qui ne l'assujettissoit à personne. Il parut à Versailles & à Paris avec un éclat dont l'Angleterre a donné peu d'exemples; & sa figure soutenant son nom & sa dépense, il ne s'y fit pas moins de réputation par ses galanteries.

Il est rare qu'un ambitieux soit touché deux fois des traits de l'amour. S'il cède une fois à cette passion, il sent bientôt qu'elle est contraire à ses vûes dominantes, & tout ce qu'il donne ensuite aux

foibleſſes de la nature , mérite moins le nom de tendreſſe de cœur , que celui d'amuſement. Mais le caractère du Duc de Monmouth le rendoit capable tout à la fois de pluſieurs grandes paſſions ; & par un caprice qui lui étoit encore plus propre , il cherchoit volontairement l'occafion de donner un exercice continuel à tous les penchans de ſon cœur. Madame étoit alors ce qu'il y avoit de plus grand & de plus aimable à la Cour de France. Il fut ébloui par ſes charmes , & l'ambition ſervit encore à échauffer ſa tendreſſe. Le lien du ſang étoit un prétexte qui fit naître bientôt la familiarité. D'ailleurs , la bonté de cette Princeſſe rendoit l'accès ſi facile auprès d'elle , que l'eſpérance pouvoit naître aiſément dans le cœur d'un préſomptueux.

Milord Clarendon n'étoit pas mieux informé que le Public , de l'intrigue & des progrès du Duc ; mais il avoit ſçu de quelques Anglois , qui étoient attachés à Saint-Cloud , que ſes viſites fréquentes l'avoient rendu ſuſpect à Monſieur , & que les querelles qui avoient éclaté pluſieurs fois n'avoient point eu d'autre origine. Il eſt certain que le Duc avoit été long - tems obſervé par ce Prince , & que paſſant ſou-

vent la nuit dans le Parc, il y avoit été exposé à quelques insultes qui n'avoient pas refroidi sa passion. Ce fut un malheur pour Madame, de n'avoir personne auprès d'elle qui eût la hardiesse de l'informer de ces circonstances. Elle étoit d'autant plus à plaindre, qu'essuyant tous les jours les reproches, & quelquefois même les outrages de la jalousie, elle ne pouvoit se délivrer d'un mal dont elle ignoroit la cause. Sa consolation, au contraire, étoit de s'entretenir de ses peines avec le Duc & quelques autres Anglois, à qui elle avoit raison de croire que le lien de la patrie & de l'amitié devoit y faire prendre plus d'intérêt, & ce qu'elle regardoit ainsi comme l'adoucissement de son infortune en devenoit la source perpétuelle par les nouveaux soupçons auxquels elle donnoit lieu sans y penser. Enfin le Duc y mit le comble par une imprudence qui ne peut être pardonnée même à l'amour. Désespéré un jour d'apprendre que Madame avoit passé toute la nuit en pleurs, après une longue visite qu'elle avoit reçue de Monsieur, il se crut autorisé par sa qualité d'Ambassadeur à demander une audience particuliere à ce Prince, dans la-

quelle il lui fit des plaintes ameres au nom du Roi son maître , de la conduite qu'il tenoit avec une Princesse qui méritoit les adorations de l'Univers. Monsieur reconnut dans ce langage un cœur excité par l'ardeur de sa passion. Il sçut se modérer, mais si les bruits funestes que la malignité prit plaisir à répandre après la mort de Madame, eurent jamais quelque fondement , c'est à cette malheureuse démarche qu'il faut attribuer tous les excès auxquels on a prétendu que la jalousie de Monsieur s'étoit emportée.

Quelque ardeur qu'il y eût dans les sentimens du Duc , ils n'avoient point eu le tems de se fortifier par une assez longue durée , pour lui coûter beaucoup à surmonter. L'ambition d'ailleurs y ayant eu presque autant de part que l'amour , il ne vit pas plutôt Madame au tombeau , qu'il perdit le souvenir de ses charmes , & s'étant retiré à Rouen , par les raisons que j'ai rapportées , il y trouva dans ceux de Fanny de quoi guérir une plaie qui s'étoit déjà fermée d'elle-même. Milord Clarendon en faisant ce récit à M. de L*** ne lui avoit pas caché que c'étoit l'intérêt qu'il prenoit à mon repos qui le faisoit entrer

dans ce détail ; il prévoyoit que la nouvelle passion du Duc pourroit me devenir importune , & son amitié le portoit à me faire connoître de quel ennemi j'avois à me défier. Ce n'étoit pas même fans raison qu'il lui donnoit déjà ce titre. Il déclara à M. de L*** que je ne devois pas regarder d'un autre œil un homme qui s'étoit expliqué avec peu de ménagement sur ma naissance , & qui pour justifier apparemment les injures qu'il me préparoit , ne lui avoit parlé de moi qu'avec la dernière hauteur. Mais j'aurois pû me dispenser de cette explication , ajoûta Monsieur de L** en finissant , puisqu'en la recevant de Milord , elle ne supposoit pas qu'il dût faire le voyage avec nous. Il ne m'a parlé avec cette confiance que pour me mettre en état de vous instruire , & c'est un soin qu'il prendra désormais lui-même.

Quoique je ne visse dans ce discours que des sujets de crainte éloignés , & rien qui fût capable de troubler la douceur de ma situation présente , je ne pus entendre qu'un bonheur dont je n'avois pas encore commencé à jouir , étoit déjà menacé de quelque nuage , sans retomber dans quel-

ques plaintes de la rigueur du Ciel & de la bisarrerie de mon sort. Si cette pensée ne mit point trop d'amertume dans mes sentimens, elle me fit naître mille réflexions, qui refroidirent beaucoup les transports qui allarmoient ma sœur, & qui m'avoient paru redoutables à moi-même. Je méditois sur tout ce que je venois d'entendre, & quoique mon intention ne fût fixée sur aucune circonstance particulière de mes craintes, je les parcourois toutes d'une vûe vague, avec un air de distraction & de rêverie profonde. Ma sœur me dit quelques paroles auxquelles je ne fis point de réponse. Cécile m'accabloit de caresses, & j'y étois comme insensible.

Cependant le bruit d'un carrosse qui s'avançoit à grand train, nous fit croire que ce devoit être celui de Milord. Nos yeux le reconnurent bientôt plus certainement. Je fis un effort pour me lever; il m'auroit réussi, & mes forces suffisoient pour me soutenir sans secours; mais les Dames & M. de L*** me forcerent absolument de demeurer assis. Le carrosse arriva pendant cette contestation. Je me sentoïis plus de fermeté que je ne m'en

étois promis , & soit que les réflexions mélancoliques d'où je sortois eussent calmé le tumulte de mes esprits, soit que le Ciel voulût m'épargner des agitations inutiles , je vis ouvrir la portiere du carrosse sans cet excès d'émotion auquel je m'étois moi-même attendu. M. de L*** & Cécile s'étoient empressés pour donner la main à Fanny. Quelle fut ma surprise de les voir demeurer comme immobiles à la portiere, & de n'appercevoir que Milord Clarendon qui descendoit en s'appuyant sur le bras de M. de L** ? L'air de son visage n'avoit rien qui m'annonçât de l'infortune, mais j'y crus remarquer quelque chose d'inquiet, lorsqu'il m'eut reconnu. Au lieu de répondre aux questions de Cécile , qui lui demandoit tristement ce qu'étoit devenue sa mere , il se contenta de la saluer avec un sourire , & se précipitant vers moi , il daigna se baisser jusqu'à terre , pour m'embrasser dans la situation où j'étois , sans vouloir me permettre de la quitter.

L'impatience que j'avois de l'entendre ne m'empêcha point de sentir vivement ces témoignages de bonté & d'amitié. Je lui rendis du fond du cœur , & en le ser-

rant de toute ma force , ceux de ma reconnaissance & de mon attachement. Mais, lui dis-je aussitôt, comment êtes-vous seul? Et où avez-vous laissé ce qu'on m'avoit fait espérer de revoir avec vous? Il conçut, par l'air dont j'accompagnois cette question, qu'il ne pouvoit trop se hâter d'y satisfaire. Rassurez-vous, me dit-il, & commencez par vous persuader sur ma parole, que vous n'avez plus à redouter d'obstacle que de vous-même, à la perfection de votre bonheur. Votre épouse est en sûreté au Château de Saint-Germain. Elle seroit ici, si j'avois voulu donner quelque chose au hasard, & si elle n'avoit consenti elle-même à différer son arrivée de quelques heures. Ses raisons & les miennes ne sont pas les mêmes, & je ne veux point tarder à vous les apprendre.

C'est un coup du Ciel, continua-t-il; après s'être assis près de moi, que le jour où tous vos desirs vont être satisfaits, soit en même tems celui qui vous venge de vos ennemis. Mon carrosse avoit passé Saint-Germain, lorsque M. de L*** a pris le parti de presser la marche du sien, avec une vitesse qui l'a dérobé tout d'un coup

à ma vûe. Je me suis figuré qu'il vouloit se faire un mérite de vous présenter votre chere Cécile. La même pensée est venue à votre épouse, & nous avons loué cette galanterie. Mes chevaux continuoient d'avancer, lorsqu'au milieu du grand chemin & dans un lieu où je ne pouvois me défier de la moindre surprise, quatre hommes à cheval, auxquels j'avois fait peu d'attention quoiqu'ils nous suivissent depuis S. Germain, ont prié mon cocher d'arrêter. J'avois assez de monde à ma suite pour être sans crainte, & le ton d'auteurs dont j'entendois faire cette priere n'étoit pas propre à m'alarmer. J'ai mis la tête à ma portiere, & voyant tous mes gens à cheval autour de moi, j'ai donné ordre moi-même à mon cocher d'arrêter un moment. L'un des quatre inconnus a mis pied à terre, & s'approchant de moi, il m'a dit à l'oreille, en affectant de se cacher le visage, que l'interêt d'une des deux Dames que j'avois dans mon carrosse, lui caufoit une vive inquiétude; qu'il n'en avoit pas moins pour celle qui nous précédoit sous la conduite de M. de L** & que ne pouvant se partager pour servir d'escorte aux deux équipages, il me

conseilloit, pour la sûreté de deux personnes qui m'étoient chères, de retourner à S. Germain, tandis qu'il alloit suivre Cécile avec une diligence & un zèle qui devoient me laisser sans crainte pour elle. Il m'a quitté brusquement après ce discours, & remontant à cheval sans répondre à mes questions, il a pressé ses compagnons de le suivre avec toute la vitesse de leurs chevaux.

Si je n'avois eu que ma personne à défendre, reprit le Comte, mes résolutions n'auroient pas été incertaines; mais dans les alarmes où je me suis trouvé pour votre épouse, j'ai balancé quelques momens sur le parti que je devois prendre. Enfin quelque foiblesse qu'il y eût peut-être à m'en rapporter aux avis d'un inconnu, j'ai pris son conseil pour le parti le plus sûr; & faisant retourner mes chevaux sur leurs pas, j'ai détaché seulement trois de mes gens, dont le courage & la fidélité me sont connues, avec ordre de suivre à toute bride le carrosse de M. de L **. Le gentilhomme Espagnol qui est venu avec nous, n'a pû s'appercevoir de ce mouvement sans me presser de lui en apprendre la cause. Je ne lui en ai pas fait

myſtere, mais le voyant diſpoſé à prendre le cheval du ſeul homme qui me reſtoit, pour ſe joindre à ceux que j'avois détachés, je lui ai représenté qu'ayant peut-être quelque riſque à courir pour notre propre voiture, la prudence ne nous permettoit pas de laiſſer votre épouſe ſans défenſe.

Avec quelques précautions que j'aye évité de m'expliquer ouvertement devant elle, il m'a été impoſſible de parler ſi bas à Dom Thadeo, qu'elle n'ait compris une partie de mon embarras. Ses alarmes en ont été un autre, dont je n'ai pû me délivrer, qu'en feignant une aventure qui n'avoit point de rapport à nous, & dont je l'ai aſſuré que je connoiſſois depuis long-tems les premières circonſtances. Le ſoin que l'inconnu avoit eu de lui cacher ſon viſage, à beaucoup aidé à lui perſuader que j'étois ſincere. Elle a conſenti à retourner à Saint Germain, où je l'ai laiſſée avec Madame de L**, chez une Dame de mes amies qui occupe un appartement au château. Elle s'eſt rendue d'autant plus facilement à mes inſtances, qu'ignorant encore ſi vous approuvez ſon retour, elle en reſſentoit de l'inquiétude à

mesure que nous approchions de Saint Cloud; & l'espérance de recevoir là-dessus quelque certitude avant son arrivée, lui a fait souffrir moins impatiemment que je l'aye quittée avec Dom Thadeo, qui s'est obstiné à vouloir m'accompagner.

Le Comte me regardant à cet endroit de son récit, me demanda si je connoissois un jeune homme qui se donnoit le nom de Gelin? Oui, lui répondis-je avec un mouvement de frayeur. Hélas! penseroit-il encore à me causer de nouveaux tourmens? Il n'en est pas capable, interrompit le comte, & vous avez au contraire peu d'amis plus fidelles. Reprenant son discours, il me raconta qu'étant partie de Saint Germain avec Dom Thadeo, tous deux remplis de l'idée d'une si étrange aventure, & dans une vive inquiétude pour Cécile, ils s'étoient mis en marche avec toute la diligence de six puissans chevaux. Comme c'étoit à l'entrée de la forêt de Charoux qu'ils avoient reçu l'avis qui les avoit effrayés, ils ne l'avoient pas traversée sans y prendre des informations de tous les passans. Ils avoient seulement appris qu'on y avoit vû plusieurs

Cavaliers dans un désordre extraordinaire, & qu'on étoit persuadé à Chatoux qu'il s'étoit fait entr'eux un combat sanglant dans la forêt. Les vainqueurs avoient passé au travers de ce village avec ceux qu'ils avoient défarmés. On croyoit avoit remarqué qu'il y en avoit quelques-uns de mortellement blessés; mais personne n'ayant eu la hardiesse de s'opposer à leur passage, on ignoroit le sujet de cette querelle, & le chemin que les combattans avoient pris. L'embarras du Comte auroit redoublé, s'il n'eût apperçu ses gens qui revenoient à toute bride vers Saint Germain, & qui marquerent beaucoup de joye de le rencontrer. Les éclaircissemens furent prompts. Vous êtes heureux, dit l'un d'eux à son maître, d'avoir suivi le conseil qu'on vous a donné. Votre vie & celle de Madame Cleveland étoient en danger. Il raconta qu'ayant joint avec ses deux compagnons les quatre inconnus qui avoient conseillé au Comte de retourner à Saint Germain, ils en avoient été accueillis avec beaucoup de joye, & que sans avoir eû le tems d'entrer avec eux dans la moindre explication, ils avoient apperçu cinq autres cavaliers qui se te-

noient derrière les arbres dont le chemin est bordé, & qui paroissent observer les passans. Les quatre inconnus s'étoient échauffés à cette vûe, & déclarant aux domestiques du Comte qu'il étoit question des intérêts de leur maître, ils s'étoient avancés fierement vers les autres, qu'ils avoient sommés de se retirer, en leur faisant quelque reproche de leur dessein. Ce compliment avoit été reçu avec la même fierté. La querelle s'étoit échauffée par quelques injures, & l'on en étoit venu si brusquement aux mains, que les premiers coups avoient été funestes à quelques-uns des combattans. L'un des domestiques du Comte se trouvoit légèrement blessé; mais le parti opposé ayant été le plus malheureux, il en étoit tombé deux presque sans vie, & les trois autres avoient pris la fuite. Les inconnus qui nous servoient si ardemment, parloient d'abandonner ces deux misérables à leur sort, & de les laisser mourir dans le lieu où ils s'étoient attirés un si juste châtiment, lorsque l'un des deux avoit levé la voix pour les conjurer de ne pas les traiter avec cette inhumanité; il avoit ajoûté que se sentant près de sa dernière heure, & desirant de se recon-

cilier avec ceux qu'il avoit mortellement offensés, il demandoit au nom du ciel qu'on prît la peine de le transporter à S Cloud, trop content si pour l'intérêt de mon repos & celui de son salut éternel, il pouvoit me communiquer quelques secrets d'importance avant que d'expirer. Cette déclaration avoit reveillé le zèle des inconnus. Malgré l'embarras & le danger même auquel ils pouvoient s'exposer, en se chargeant de conduire pendant plus d'une lieue deux personnes qui perissoient par leurs mains, ils avoient entrepris de leur donner une satisfaction qui pouvoit tourner à mon avantage. Heureusement l'un des deux blessés mourut, avant qu'ils eussent commencé à se mettre en état de faire le chemin. L'autre étoit d'une foiblesse qui faisoit appréhender pour lui le même sort; cependant après avoir bandé sa playe ils vinrent à bout de le mettre en croupe derriere un de leurs compagnons, & de lui faire traverser Chatoux dans cet état. Ils gagnerent assez heureusement Ruel, mais le mouvement ayant achevé de l'affoiblir, il confessa lui-même qu'il ne se sentoît point la force d'aller plus loin. On le mit entre les mains d'un chirurgien.

gien, qui en porta le même jugement ; & qui désespéra de sa vie s'il tardoit un moment à se faire panser. Comme la situation de Ruel est détournée, les inconnus se flatterent que si le bruit de leur combat venoit à se répandre, ce ne seroit point dans un lieu si peu fréquenté que la justice commenceroit ses recherches. Leus chef fit réflexion aussi que le blessé ne pouvant être transporté jusqu'à Saint Cloud, & ma propre situation ne me permettant point de venir recevoir moi-même les ouvertures qu'il avoit à me faire, il l'engageroit peut-être à s'ouvrir à Mylord Clarendon. Ce fut dans cette pensée qu'après avoir prié d'abord les trois domestiques du Comte de ne pas s'éloigner, il changea de sentiment pour les renvoyer à leur maître, en lui faisant dire par leur bouche qu'il pouvoit partir désormais sans danger, & qu'il le conjuroit même de se rendre promptement à Ruel, où sa présence étoit nécessaire à mes intérêts.

En vain le Comte auroit demandé à ses gens plus d'explication. Il n'étoit rien échappé aux quatre inconnus qui pût servir à faire juger de leur dessein, ni à découvrir leur nom. Le blessé avoit gardé

de même un profond silence sur son entreprise, & les premiers reproches qui avoient engagé la querelle avoient été si vagues, qu'ils n'en avoient pû recueillir qu'un projet d'outrage & d'enlèvement. Mylord ne balança pas néanmoins à continuer sa marche vers Ruel. C'étoit naturellement le chemin de Saint Cloud. Il fut conduit par ses gens dans le lieu où les inconnus étoient à l'attendre. Le premier qui s'offrit à lui, fut le même qu'il se souvint d'avoir vû à sa portiere, deux heures auparavant. Il le traita avec bonté, & le faisant monter dans son carrosse, il le pressa de lui expliquer des événemens qui étoient pour lui autant de mysteres. La réponse de l'inconnu fut qu'il n'avoit pas moins d'impatience de les lui apprendre.

Il est difficile, lui dit-il, qu'ayant une liaison si étroite avec M. Cleveland & sa famille, vous ne connoissiez pas le nom de Gelin. Le comte n'avoit jamais eû une connoissance assez détaillée de mon histoire, pour reconnoître à ce nom l'auteur de toutes mes infortunes. En confessant naturellement qu'il l'entendoit pour la premiere fois, il s'apperçut, que cet

aveu dissipoit un certain embarras qu'il avoit remarqué d'abord sur le visage de celui qui lui parloit. C'étoit en effet Gelin, & ce qu'il va raconter paroîtroit incroyable, si je n'ajoutois que la suite est capable de le justifier.

Si vous ne connoissez pas mon nom, reprit-il avec plus d'assurance, je dois vous apprendre que j'ai d'anciennes obligations à M. Cleveland, qui me font une loi de lui marquer beaucoup de reconnaissance. Le malheur de mon sort, ou, si vous voulez, la force d'une passion déréglée, m'a fait oublier long-tems un devoir si juste; mais c'est de mes fautes mêmes & de la bonté qu'il a eu de me les pardonner, que mon zèle tire aujourd'hui sa principale force; & quand mon ami, ajouta-t-il sans craindre de profaner ce nom, aura besoin de mon sang pour le soutien de ses intérêts, je ne croirai pas mes dettes bien payées s'il m'en reste une goutte qui ne soit pas répandue pour lui. Etant prisonnier, continua-t-il, par une suite de disgraces dont il ne me fera jamais agréable de rappeler le souvenir, je reçûs dans ma prison la visite d'un homme d'église, qui ne se fit connoître à

moi que par le nom de l'Ordre auquel il appartenoit. Son maintien étoit grave, & ses discours infinuans. Il plaignit mon malheur. Cette fausse compassion lui attira ma confiance. Dans la consternation où j'étois, je n'aurois refusé à personne l'ouverture de mes peines. Mais je m'aperçûs bien-tôt, par les voyes qu'il prit pour me consoler, qu'il étoit moins occupé de mon infortune que de ses propres ressentimens, & qu'il n'affectoit de marquer de l'inclination pour moi, que dans la vûe de me faire servir à quelque projet de vengeance. J'avoue à l'honneur du ciel, qui commençoit à me faire sentir son assistance, que le malheureux succès de mes desirs & l'humiliation dans laquelle j'étois tombée, joint aux remords qui avoient accompagné toutes mes erreurs, me dispoient déjà à reprendre la pratique & le goût de la vertu. Le nouvel exemple de malignité que je crus appercevoir dans un autre, m'ouvrit encore mieux les yeux sur le malheur de ma situation, & loin de suivre le nouveau chemin qu'on m'ouvroit vers l'abîme du vice, je louai le ciel de l'occasion qu'il me donnoit de faire un généreux effort pour en sortir. Cependant

ayant reconnu que j'avois à faire à l'homme du monde le plus vindicatif & le plus artificieux, il me parut nécessaire d'employer quelque adresse, pour tirer de lui l'aveu de tous ses desseins. Je réussis à le faire du moins expliquer nettement sur la haine qu'il portoit à M. Cleveland. Il me confessa qu'il n'avoit jamais senti de passion plus forte, & me supposant dans les mêmes sentimens, il me proposa de nous réunir pour la ruine d'un homme qu'il n'avoit pas honte de nommer notre ennemi commun. Il remit l'explication de ses projets après ma liberté. La seule peine qui me resta de cet entretien, fut de m'être livré d'abord avec quelque imprudence dans le récit sincere que j'avois fait des circonstances de mon malheur à un homme dont j'aurois dû reconnoître tout d'un coup la malignité. Je sentis avant son départ que s'il différoit à s'expliquer, c'est qu'il vouloit mettre à profit les lumieres qu'il venoit de recevoir. Je lui avois parlé de Madame Cleveland, qui étoit alors au couvent de Chaillot. Il sçavoit d'ailleurs d'autres événemens que j'ignorois, & que ceux qu'il apprenoit de moi, lui firent regarder sous un nouveau jour. Sans avoir

pû pénétrer le fond de ses pensées, je remarquai à quelques mots qui lui échappèrent, qu'il fondoit déjà sur toutes ces connoissances un plan qu'il vouloit méditer plus à loisir.

Il me rendit plusieurs visites avant ma liberté, mais sans s'ouvrir davantage, & tous ses soins tendoient à s'assurer de la disposition que j'avois à le servir. Enfin, la générosité du meilleur de tous les hommes me fit ouvrir les portes de ma prison. Le repentir de mes fautes augmentant avec ma reconnoissance, je me hâtai de courir chez mon libérateur, & de m'acquitter du premier de mes devoirs. Je sortis de chez lui avec la résolution de remplir fidèlement tous les autres; & sans avoir cherché à me faire un mérite de mon zèle en lui parlant de son ennemi, je pensai à l'en délivrer par des démarches secrètes dont je ne demandois que le ciel pour témoin.

La première fut de rendre une visite au Supérieur du C. . . & de l'informer de toutes les horreurs que j'avois pû recueillir des entretiens de ma prison. Il frémit à mon récit, & lorsque m'ayant interrogé sur quelques mots qui m'étoient échap-

pés, il apprit de moi-même que j'étois Protestant, il parut humilié du droit qu'il s'imaginoit que j'allois prendre d'insulter à son ordre, & même à sa religion. Mais je le guéris de cette crainte, en lui faisant connoître que j'étois du nombre de ces juges sensés, qui ne chargent point un corps des fautes d'un particulier, & qui ne se préviennent pas même sur la différence des Religions, parce que de toutes celles qui sont connues, il n'y en a point d'assez dépravées pour autoriser la violation des principes naturels de la Morale. Je connois peu votre ordre, lui dis-je, mais en général je suis persuadé que ceux qui gouvernent l'état ne vous accorderoient ni leur protection ni leur estime, s'ils vous connoissoient tels que vos ennemis vous représentent; & quand vous auriez assez d'adresse pour être méchans & pour le déguiser, je suis persuadé encore que le seul intérêt de votre réputation ne vous permettroit jamais de souffrir dans un de vos membres ce qui tourneroit infailliblement à l'opprobre du corps. Un discours si modéré disposa le Supérieur à m'accorder sa confiance. Il me confessa qu'il avoit depuis quelque tems des soup-

cons qu'ils n'avoit pû éclaircir, & que mille circonstances qui lui revenoient à l'esprit le portoient à juger mal de celui que j'accusois. Comme je n'avois pû éviter, dans mon récit, de nommer M. & Madame Cleveland, il parut satisfait d'une ouverture qui le mettoit en état de prendre des informations. Il me parla de l'un & de l'autre avec mille témoignages d'estime; & leur intérêt fut un nouveau motif auquel il me parut presque aussi sensible qu'à l'honneur de son ordre. Enfin, me dit-il, je reçois vos avis comme le service d'un honnête homme, & je ne vous demande pas un espace bien long pour l'usage que j'en veux faire.

J'ignore, continua Gelin, celui qu'il en fit effectivement; mais l'ennemi de M. Cleveland m'ayant fait pressentir quelque entreprise téméraire pour laquelle il attendoit impatiemment ma liberté, je brûlois d'envie de le rencontrer, dans l'espérance que me voyant libre, il ne feroit plus mystère de rien avec moi. Je le demandai en vain dans la même maison où j'avois entretenu son Supérieur. Il étoit parti dès le matin, & j'attendis inutilement son retour jusqu'à l'entrée de la nuit.

Cependant comme j'avois raison de craindre, sur le souvenir que je conservois de ses derniers discours, qu'il ne se portât à quelque excès sans ma participation, je me hâtai le lendemain de me rendre à la porte de sa maison, & je m'y trouvai si matin, que si la bienséance ne me permettoit point de demander si-tôt à le voir, je me crus sûr du moins qu'ils ne sortiroit pas sans que je l'apperçusse. La porte s'ouvrit, & le premier visage que je découvris fut le sien. Il sortoit seul, mais dans un déguisement qui m'auroit empêché de le reconnoître si je n'y eusse apporté toute mon attention. Au lieu de l'habit ordinaire de son ordre, il portoit l'habit court des Ecclesiastiques séculiers, avec la perruque & toute la parure de cette espece de gens d'Eglise qui se font nommer Abbés. Ses yeux étoient étincelans, son pas brusque, & toute sa figure portoit les marques d'une violente agitation.

Il me reconnut néanmoins aussi-tôt que je me fus présenté à lui. Sa joye fut vive. Il la fit éclater en m'embrassant d'un air passionné. Qui s'attendoit, me dit-il, à vous retrouver si heureusement ? Mais éloignons-nous. On me fait un outrage,
continua

continua-t-il en me pressant de le suivre sans regarder derriere lui, dont on ne sera pas long-tems à se repentir. Mes Supérieurs me chassent indignement. Ils en porteront quelque jour la peine. Mais ce n'est qu'à l'injure que je suis sensible; car j'étois résolu de les quitter, & rien ne pouvoit être plus favorable à mes desfeins. Il continua de me demander, sans me laisser le tems de lui répondre, si je connoissois quelque lieu sûr où nous pussions nous entretenir sans témoins. Je lui offris de le mener dans l'appartement que j'avois loué en arrivant à Paris. Il y consentit. Notre entretien ne roula en chemin que sur la joye qu'il avoit de me trouver en liberté.

Il ne se vit pas plutôt dans ma chambre, que prenant un air plus composé, il me demanda jusqu'à quel point l'on pouvoit compter sur mon courage & sur ma discretion. N'en exceptez rien, lui répondis-je, & croyez qu'après toutes les épreuves où j'ai passé, il y a peu d'entreprises où je puisse être arrêté par la crainte. Il n'est pas question seulement, reprit-il, d'humilier notre ennemi. J'ai des idées plus étendues; & si j'ai bien jugé de

vos sentimens par les aveux que vous m'avez faits, je puis vous offrir tout ce qui manque à votre bonheur. L'attention avec laquelle j'affectois de l'écouter excitant de plus en plus sa confiance, il me dit que malgré le dessein où il avoit toujours été de m'associer à son entreprise, il avoit eu quelque peine à s'ouvrir entièrement tandis que j'étois prisonnier, parce que je ne pouvois contribuer de rien à mes propres intérêts, que touchant néanmoins à l'exécution de ses projets, il avoit regretté que je ne pusse lui prêter ma main, & qu'il n'en avoit pas moins pensé à m'en faire partager les fruits; que ses desirs auroient peut-être été mal remplis si ma captivité eût duré plus long-tems; mais qu'étant libre j'allois entendre son plan, & confesser qu'il dépendoit de moi de le faire réussir dans toutes ses parties.

Je suis informé d'hier au soir, continua-t-il, par l'arrivée d'un homme de confiance qui a suivi Madame Cleveland en Normandie, & qui a observé toutes ses démarches, qu'elle doit revenir incessamment à Saint Cloud. Si j'en juge par son impatience, depuis qu'elle se croit reconciliée avec son mari, & qu'elle a re-

connu pour sa fille une jeune personne qui passoit pour celle d'un autre, son voyage ne sera pas remis plus loin qu'aujourd'hui ou demain. Il nous est facile de les enlever toutes deux sur la route. Et pour vous découvrir toutes mes vûes, avant que de raisonner sur l'exécution, je suis résolu de passer avec notre proie dans quelque païs Protestant, où la nécessité forcera Cécile de recevoir ma main, tandis que vous aurez la liberté de satisfaire votre inclination pour sa mere.

Je ne pense point à vous faire valoir ici ma vertu. J'avoue au contraire qu'après ces excès où je me suis laissé emporter par une folle passion, j'eus besoin, dans cette conjoncture, d'un secours que je ne pouvois attendre de mes propres forces. La reconnoissance & l'honneur, dont j'avois promis au ciel de suivre les loix toute ma vie, auroient peut-être combattu foiblement contre les restes de ma fatale tendresse, si l'horreur dont je ne pus me défendre à cette affreuse proposition, ne m'eût soutenu contre la foiblesse même de mon cœur. Heureusement que la chaleur avec laquelle ce scelerat me parloit l'empêcha de s'apperce-

voir de mon trouble. Il continua de me représenter les douceurs que nous devions attendre de la vengeance & de l'amour. Venant ensuite aux moyens, il me confessa que la nouvelle qu'il avoit reçue du départ des deux Dames étant plus prompte qu'il n'avoit pû le prévoir, il se trouvoit fort pressé par le tems. C'est dans le fond un avantage pour moi, dit-il, qu'il soit arrivé aujourd'hui du changement dans ma condition. J'en appréhende moins l'éclat. Mais n'ayant pas voulu s'ouvrir légèrement, ajoûta-t-il, il n'avoit encore que quatre hommes dont les services lui fussent assurés; & comme il avoit appris que les Dames devoient être accompagnées de Milord Clarendon, & de deux autres gentilshommes, qui auroient sans doute plusieurs domestiques à leur suite, il jugeoit que la victoire seroit douteuse, si nous ne prenions soin de nous rendre les plus forts par le nombre.

Je l'interrompis, pour prévenir toutes les propositions qui lui auroient pû paroître plus plausibles que la pensée qui me vint à l'esprit. Ne vous troublez pas d'un soin inutile, lui dis-je, & comptez

que je vous trouverai tout d'un coup le nombre qui vous manque. Vous êtes cinq. J'ai trois braves, qui le disputeront aux vôtres pour le courage & la fidélité. Ainsi, nous serons neuf, & capables, j'ose le dire, d'une entreprise plus difficile. J'étois sûr en effet de rejoindre aisément trois officiers dont j'avois déjà reçu quelques services, & que j'avois récompensée assez libéralement pour en attendre d'autres. Mon dessein étoit de les faire servir, non à favoriser un lâche attentat, mais à le ruiner pour jamais, & à couvrir de honte un scélerat dont le ciel sembloit me réserver la punition. L'inégalité de quatre contre cinq me causoit peu d'embarras, parce qu'outre le fond que je faisois sur les trois officiers, je m'imaginois bien que Milord Clarendon auroit assez de gens à sa suite pour nous soutenir. Je me fis d'avance un plaisir inexprimable de la pensée que Madame Cleveland me verroit prendre, au péril de ma vie, la défense de sa fille & la sienne, & que Monsieur Cleveland seroit bientôt informé de ce que j'avois entrepris pour l'honneur de sa famille. Cette idée me fit rejeter absolument celle qui m'étoit venue d'abord.

d'employer les gardes de la Marechaussee. C'eût été la voye la plus courte; mais elle eût moins flatté le desir que j'avois de signaler mon repentir & mon zèle.

Mes offres furent acceptées si avidement, que je crus mon projet infaillible. J'aidai encore à l'erreur, en faisant connoître à mon complice que j'avois une somme considérable à sacrifier à ses desseins. Il m'en fit voir une qui surpassoit la mienne. Notre entreprise étant appuyée sur de si bons fondemens, il me proposa de voir ses associés, pour prendre nos mesures de concert. Je trouvai quatre hommes dont la figure & le caractère n'étoient pas propres à me refroidir. Ils furent ravis de nous entendre parler d'une augmentation de nombre qui diminuoit beaucoup le danger. Celui qui étoit revenu de Rouen la veille, répondit aux questions que je lui fis sur son voyage, que l'ayant entrepris pour obliger notre chef, il s'étoit insinué parmi les domestiques de Milord Clarendon, sous prétexte de chercher à se placer, & qu'il avoit découvert adroitement tout ce qui se passoit dans la maison. Il n'étoit pas sûr du jour que les Dames avoient

choisi pour leur départ, mais il jugeoit; par leur impatience, qu'elles étoient déjà peut-être en chemin, & il sçavoit que leur équipage ne devoit consister que dans deux carrosses, avec quelques domestiques à cheval.

Nos mesures furent simples. On régla; dans l'incertitude, que nous nous rendrions, dès le même jour, dans la forêt de Chatoux, qui paroissoit le lieu le plus favorable, & celui où les arrangemens qui nous restoit à prendre ne nous empêcheroient pas de nous assembler dans l'après-midi. Avec quelque diligence qu'on eût pressé la marche des deux carrosses, il n'étoit pas vrai-semblable qu'ils pussent passer avant quatre heures. Ce fut celle que je marquai pour le rendez-vous. Je demandai la liberté de me retirer, pour me disposer de mon côté à l'exécution de mes promesses; & dans la vûe de prévenir toutes sortes de défiances, je distribuai quelques Louis d'or aux associés; avec des exhortations capables d'animer leur courage.

Il ne m'a pas été plus difficile que je ne l'avois prévu de joindre les trois officiers dont je me croyois le secours assuré. Je

Je savois leur demeure ; & quoique forcés par leur mauvaise fortune de se prêter à des actions indignes de leur caractère, j'étois persuadé que j'avois plus de fond à faire sur leur fermeté que sur celle de quatre misérables, qui connoissoient à peine le nom de l'honneur. J'en ai jugé mieux encore par l'ardeur avec laquelle ils sont entrés dans mes vûes, lorsqu'ils ont compris qu'il étoit question d'une entreprise vertueuse, & que le motif de l'intérêt étoit soutenu ici par celui de la générosité & de la justice. J'avois assez d'argent pour nous procurer sur le champ des armes & des chevaux. Nos préparatifs ont été si prompts, que nous sommes arrivés dans la forêt avant midi. C'est là qu'en méditant avec mes compagnons sur le service le plus utile que nous pouvions vous rendre, j'ai pris le parti d'aller au-devant de vous jusqu'à Saint Germain, pour vous servir d'escorte contre toutes sortes de dangers. Quoique je vous y aye rencontré heureusement, il m'a paru d'autant moins nécessaire de vous avertir de mon dessein, que l'après midi étant peu avancée, & vos deux carrosses marchant avec beaucoup de vitesse, je me flattois encore

encore que vous pourriez passer la forêt avant que vos ennemis fussent arrivés au rendez-vous. Je me suis contenté de vous suivre à quelque distance, & si vous aviez passé effectivement sans les rencontrer, je me proposois de vous quitter au-dessus de Ruel, & de retourner à eux pour entrer dans des explications fort éloignées de leurs espérances. Mais ayant vû l'un de vos deux carrosses qui s'éloignoit rapidement, & qui ne paroissoit pas prêt à s'arrêter, j'ai commencé à craindre que ma troupe ne pouvant suivre l'un sans abandonner l'autre, le danger ne devînt inévitable, ou pour le vôtre, ou pour celui qui vous précédoit. C'est ce qui m'a déterminé à rompre le silence, & à vous presser de retourner sur vos pas. Les gens à qui vous avez donné ordre de me suivre, m'ont joint presque à l'instant. J'avançois dans la triste attente de trouver le crime commencé, & faisant déjà préparer leurs armes à mes compagnons pour le punir ; mais la tranquillité où j'ai trouvé les cinq ravisseurs, m'a fait juger que le courage leur avoit manqué, ou que le premier carrosse leur étoit échappé. Cependant mon ardeur

nat

HISTOIRE

no
urelle, excitée par la course, &, si j'ose
mmer une autre cause, par la vûe d'un
objet trop cher encore, que j'avois apper-
çu dans votre carrosse, m'a fait aborder
vos ennemis avec autant de fierté & d'em-
portement que s'ils eussent déjà consommé
leur entreprise. Mes reproches & la sur-
prise de me voir arriver du côté de Saint-
Germain, leur a fait deviner une partie de
la vérité. J'ai cru entendre sortir de la bou-
che de leur chef, les termes de lâche & de
perfide qui ont achevé de m'irriter. Il y a
cette différence entre ta perfidie & la mien-
ne, lui ai-je répondu d'un air furieux, que
je puis faire gloire de m'être joué d'un traî-
tre, & que tu mériterois de recevoir ici de
ma main le châtiment qui ne peut te man-
quer par celles de la Justice. Qu'on l'arrê-
te, me suis-je écrié avec la même chaleur!
Ses associés, craignant que cette menace ne
les regardât comme lui, & s'imaginant
mon ordre plus sérieux qu'il n'étoit, ont
présenté le pistolet pour se défendre. Leur
insolence m'a fait perdre toutes mesures.
Nous ferons bravés par des infâmes, ai-je
dit à ma troupe! Et poussant vers eux sans
précaution, j'ai essuyé le feu de leurs ar-
mes, dont un de vos gens a eu le malheur

d'être légèrement blessé. Mais le perfide a été renversé d'un coup plus sûr. Un autre est tombé près de lui, & n'a survécu qu'un moment à sa chute. Le reste a pris la fuite, & je me suis peu troublé de les voir échapper.

Gelin ajouta de quel ton mon ennemi s'étoit adressé au Ciel, pour implorer sa miséricorde en mourant, & dans quels termes il avoit demandé d'être conduit à Saint Cloud. Lorsque vous me connoîtrez mieux, dit-il ensuite au Comte, peut-être penserez-vous que les noms de méchant & de perfide qui m'ont irrité dans sa bouche, me conviennent autant qu'à lui; mais j'ai sur lui cet avantage, que ce n'est pas la nécessité qui m'a forcé au repentir. Si M. Cleveland, ajouta-t-il, daigne entendre mon nom, & le récit de ce que j'ai fait heureusement pour son service, je me flatte qu'il y reconnoitra le zèle & l'attachement que je lui ai promis.

Il proposa à Milord Clarendon de descendre, pour recevoir, de la bouche de mon ennemi des ouvertures importantes, que la foiblesse où il étoit ne lui permettoit pas de me porter lui-même à Saint-

Cloud. Milord ne se fit pas presser. Il le trouva en effet dans un état qui ne différoit guères de celui d'un homme expirant ; ce qui ne l'avoit pas empêché , dans la difficulté de trouver tout d'un coup un Confesseur , de demander une plume , pour m'écrire ce qu'il ne vouloit pas communiquer à Gelin. Un nom aussi respectable que celui du Comte , & l'offre que ce Seigneur lui fit de se charger de ses dernières volontés , parurent lui inspirer plus de confiance. Il souhaita de demeurer seul avec lui. Je suis trop heureux , lui dit-il avec la langueur de la mort , que l'occasion se présente de déposer dans le sein d'un homme d'honneur , ce que j'entreprendois peut-être inutilement d'écrire. Dites à Monsieur Cleveland , que s'il a le cœur disposé à pardonner , jamais ce noble sentiment , dans lequel je le conjure d'entrer en ma faveur , ne pourra trouver plus de matière à s'exercer. Vous voyez le plus méchant des hommes à son dernier soupir , & celui qui se promettoit le plus de satisfaction à causer le malheur d'autrui. L'ardeur d'une noire vengeance m'a fait souhaiter de précipiter mon ennemi dans un abîme de maux. Ceux

Dont la justice du Ciel l'a sauvé aujourd'hui, n'en étoient que le prélude; & de peur qu'il ne me reste point assez de force pour vous apprendre ce qui demande incessamment d'être prévenu, je commence par vous confesser que si l'on ne se hâte d'y mettre obstacle, les deux petits Cleveland qu'on élève au Collège, y doivent être empoisonnés par mon ordre. J'y ai laissé après moi dans ce dessein un scélérat qui m'est dévoué, & que le desir du gain rend capable de toutes sortes de témérités. Je lui ai promis cent pistoles à la première nouvelle qu'il m'apportera de leur mort.

Mylord Clarendon n'ignoroit pas que mes enfans étoient au Collège. Il fut effrayé d'un péril si pressant, & comptant pour rien tout ce qui l'étoit moins, il se saisit sur le champ du papier qui étoit proche de lui, pour marquer en deux mots au Supérieur de cette Maison, à quelles horreurs il étoit exposé dans ses murs. Il remit ce billet au plus fidèle de ses gens, avec ordre de le porter sur le champ à son adresse, & de demeurer près de mes deux fils, sans les perdre un moment de vûe, jusqu'à ce qu'il nous fût permis de

prendre d'autres mesures. Il comptoit, avec raison, qu'un nom tel que le sien produiroit l'effet qu'il se promettoit de ce soin, & que donnant du moins de la vraisemblance à un avis de cette nature, il mettroit mes fils à couvert d'un danger qui ne pouvoit être fort redoutable, lorsqu'il seroit une fois découvert. L'air d'empressement avec lequel il écrivit sa lettre, parut jeter le criminel dans quelque embarras. Les approches de la mort ne le délieroient pas de la crainte d'être livré à la Justice, & quelques mots qu'il laissa échapper découvrirent ses alarmes. Mais le Comte ne voyant aucun intérêt à faire trembler un misérable qui touchoit à sa dernière heure, & que la seule force de ses remords rendoit sincère malgré lui, le rassura contre cette idée, en lui protestant qu'il recevoit ses confidences sous le sceau du secret. Il ne l'avoit pas même nommé dans sa lettre, & il ne crut pas qu'il fût plus nécessaire de lui demander le nom de son complice.

Cette promesse l'ayant rendu plus tranquille, il continua de faire la confession de ses crimes, dont le plus odieux, après celui qu'il venoit de révéler, étoit le des-

sein qu'il avoit formé de m'enlever mon épouse & ma fille. Il n'en vouloit point à ma vie, parce que la mort éteint les sentimens, & que me connoissant sensible, il ne pensoit à se venger qu'en multipliant mes peines.

Le Comte, surpris d'une haine si animée, & ne trouvant rien dans sa mémoire qui pût servir à l'expliquer, lui marqua quelque envie d'en connoître la source. Dans le moment fatal où je suis, reprit-il, je n'ai rien à vous déguiser. La vanité & la mollesse ont causé tous mes désordres. J'ai été élevé dans un corps dont la vertu est le fondement, & ceux qui le composent seroient trop supérieurs aux autres hommes, s'ils exécutoient constamment ce que la sagesse & la piété de leur instituteur a réuni de perfection dans ses maximes. Mais après les plus heureux commencemens, il arrive à quelques-uns que le commerce du monde, dont ils se proposent la réformation, sert à corrompre leur propre cœur, & qu'étant forcés par la bienséance de leur état à garder les dehors, ils deviennent d'autant plus méchans, que l'habitude qu'ils ont de régler leur extérieur est un moyen

presque fûr de tromper les supérieurs qui les observent. Vous ne les verrez jamais livrés aux vices scandaleux ; mais en perdant la vertu qui anime le corps, ils s'en forment de favoris, auxquels ils trouvent mille moyens de s'abandonner en secret dans la route qui convient à leurs talens. Celle qu'on m'a fait prendre est une des plus dangereuses. On m'a mis dans la direction. Le goût que j'y ai pris m'a porté plus loin que les vûes de mes supérieurs. Des états communs de la vie où leurs ordres m'avoient borné, l'envie de me distinguer m'a fait étendre mes progrès dans les conditions brillantes. C'est la vanité qui m'en avoit inspiré le desir ; elle s'est fortifiée à mesure que le succès l'a nourrie ; & ce qui ne faisoit d'abord que la flatter s'est tourné en habitude, qui m'en a fait une passion comme invincible.

Je suis parvenu ainsi par degrés à m'ouvrir l'entrée des plus illustres Maisons du Royaume, & à m'y attirer une confiance sans réserve. Les attentions dont elle étoit accompagnée m'ont bientôt précipité dans un autre dérèglement que celui de la vanité. A force de voir mes desirs prévenus & mes goûts satisfaits, je me suis accou-

tumé à une vie molle, & à la recherche de tout ce qui étoit capable de flatter mes sens. Les moindres incommodités qui pouvoient les blesser me sont devenus insupportables. J'ai trouvé de quoi nourrir délicieusement cette nouvelle passion dans les complaisances & le zèle d'une infinité de Dames, à qui ma santé étoit aussi précieuse qu'à moi-même ; & pour m'assurer une ressource contre toutes les incertitudes de l'avenir, j'ai eu l'adresse de me procurer, sous divers prétextes de piété, des sommes considérables que j'accumulois avec toute l'ardeur de l'avarice. Ainsi rien ne manquoit à mon bonheur ; car je le mettois uniquement dans les deux biens dont je jouissois, & que chaque jour ne faisoit qu'augmenter. Telle étoit ma situation lorsque j'ai commencé à connoître Monsieur Cleveland. Madame me faisoit depuis peu l'honneur de m'admettre à Saint-Cloud, & si je n'avois pas encore autant de part que je me promettois d'en obtenir à son estime, je voyois par le goût qu'elle prenoit insensiblement pour moi, qu'elle ne résisteroit pas long-tems à l'ascendant que j'avois sur son sexe. Je me proposois cette conquête comme le sommet de ma for-

tune. Elle me chargea de voir Monsieur Cleveland, & de le délivrer des chagrins dont elle me dit qu'il étoit accablé. L'intérêt qu'elle sembloit y prendre me fit regarder cette commission comme l'occasion la plus heureuse que la fortune pût m'offrir pour faire valoir mes talens. Je les employai avec toute l'habileté que l'expérience & l'ardeur de réussir pouvoient m'inspirer ; mais je manquai de prudence en jugeant trop de Mr. Cleveland sur mes règles ordinaires. Qui m'auroit fait le portrait d'un caractère tel que le sien, m'auroit paru décrire une chimère. Cependant il existoit pour ma ruine. Mon art, mes soins, mes précautions n'ont pû me faire trouver d'accès dans cet esprit singulier. Toutes les ressources que mon imagination m'a fournies pour m'insinuer dans sa confiance, n'ont servi qu'à le dégoûter de mes conseils ; & ce qui a précipité ma perte, c'est qu'en cherchant avec trop d'ardeur à découvrir ses endroits foibles, je lui ai découvert imprudemment tous les miens.

Ma vanité mortellement blessée de cette résistance, auroit suffi seule pour me le rendre odieux. Mais il attisa le feu lui-même, en raillant ma méthode & mes

soins. Il en fit des contes agréables à Saint Cloud, & le jugement d'un homme pour qui Madame avoit pris de l'estime. devenant bien-tôt la règle de tous ceux qui étoient assidus à cette Cour, si je ne vis pas baisser tout d'un coup ma faveur, je m'appergus du moins que je ne la devois plus qu'au ridicule de mon caractère ; c'est-à-dire, à quelque chose de plus piquant pour moi que le mépris. Que n'aurois-je pas fait dès ce moment pour ruiner un ennemi si dangereux ! Ma haine s'irritoit encore de son indifférence. J'étois furieux de le voir travailler à ma perte, sans qu'il parût s'occuper du mal qu'il me cau-
soit, ni m'estimer assez pour faire attention si j'étois offensé de ses railleries. Avec la protection de Madame qui se déclaroit pour lui dans toutes sortes d'occasions, il m'étoit difficile de l'attaquer ouvertement ; mais j'entrepris de lui causer, par des voies secretes, toutes les mortifications auxquelles j'avois reconnu qu'il pouvoit être sensible, en me réservant le plaisir de lui faire connoître, tôt ou tard, que c'étoit de ma main qu'il avoit reçu le coup. Vous le confesserai-je ? J'eus la cruelle humiliation de

voir tourner toutes mes entreprises à ma honte. Je ne fis pas une démarche dont le succès pût me flatter un moment. Il sembloit, que par des ouvertures imprévues, la fortune lui préparât toujours quelque moyen de rompre mes desseins; & pour comble de disgrâce, je remarquai trop sensiblement que dans les difficultés que je trouvois à réussir, il entroit toujours quelque chose de ces fatales raisons qui avoient allumé ma haine: l'opinion qu'on avoit eue de moi étoit changée, & dans les occasions même où je me couvrois du prétexte de la Religion, il m'étoit aisé de voir que ceux à qui j'en avois imposé long-tems sous ce voile, me soupçonnoient d'agir par d'autres motifs.

Enfin, la mort de Madame me fit sentir si vivement ma chute, par le refroidissement absolu de ceux qu'un reste de faveur dont j'avois sçu conserver l'apparence auprès d'elle, soutenoit encore jusqu'à un certain point dans mes intérêts, que je perdis l'espérance de me rétablir jamais dans la considération d'où j'étois tombé. Je m'aperçus en même tems que le mal avoit gagné jusqu'à mes supérieurs, & quelques

avis généraux que je reçus d'eux sur ma conduite, me firent comprendre que j'étois mal dans leur esprit. L'inquiétude où me jetta cette découverte, joint à mes desirs de vengeance, qu'elle servit encore à redoubler, me conduisit à une résolution si affreuse, que je ne puis vous l'apprendre sans confusion. Elle se forma par degrés. Je pensai d'abord à percer le cœur de mon ennemi par l'endroit le plus sensible, en lui enlevant une jeune personne qu'il se croyoit à la veille d'épouser, & à passer dans quelque pays libre avec ma proie. J'avois toujours eu pour cette aimable fille des sentimens que la bienfaisance de mon état m'avoit forcé de vaincre: ainsi je satisfaisois tout à la fois ma haine & mon inclination. Mais de nouvelles lumieres, auxquelles je me fiaï trop imprudemment, me firent ajouter horreur sur horreur. J'appris que Mr. Cleveland étoit engagé depuis long-tems dans un autre mariage, & qu'après avoir été séparé de sa femme, il étoit prêt à se réconcilier avec elle. C'étoit assez qu'il s'en fît un bonheur, pour me rendre ardent à le traverser. Je résolus de lui enlever cette épouse même, que je ne connoissois pas, & de la livrer à l'homme du monde qu'il

avoit le plus de raisons de haïr. Le Ciel a permis que celui à qui je la destinois fût mon ennemi beaucoup plus que le sien , puisque c'est par sa trahison que je perds la vie , avec le fruit de tous mes desseins. Mais possédé de ce furieux projet , je pris des mesures qui devoient le rendre infailible , jusqu'à dépêcher un homme à Rouen pour m'assurer de toutes les circonstances. Hier , à la même heure où nous sommes , je croyois mon triomphe certain , par la disposition favorable des événemens ; lorsqu'étant retourné au Collège , mes Supérieurs me déclarerent avec mille reproches humilians , qu'ils me chassoient de l'Ordre , & que si je me rendois justice au fond du cœur , je devois trouver cette punition trop douce. Je tremblai pour mes plus importans secrets que je crus découverts. Cependant quelques mots d'explication m'ayant fait connoître qu'ils n'avoient pas été pénétrés , je me consolai de ma honte par l'utilité même dont elle pouvoit être pour ma vengeance. On ne me déguisa point à qui j'étois sacrifié. Ma rage redoubla , jusqu'à me faire souhaiter de pouvoir étrangler de mes propres mains les deux enfans de mon ennemi pour lui rendre funeste le petit avan-

tage qu'il obtenoit sur moi ; mais ce transport cédant au soin de ma sûreté , je pris l'horrible parti que je vous ai déclaré , & je suis sorti ce matin avec la cruelle satisfaction d'en espérer le succès.

Son discours fut interrompu par l'arrivée du Prêtre qu'on avoit appelé pour le confesser ; & sentant lui-même qu'il n'avoit plus un moment à perdre : dispensez-moi , ajouta-t-il en se baissant vers l'oreille du Comte , de vous raconter ce qui est inutile à la réparation de mes fautes , & ce que vous pouvez apprendre de celui dont le Ciel s'est servi pour les punir ; ce qui me reste à faire , est de me jeter de cœur aux pieds de M. Cleveland , & de tous ceux que j'ai offensés. Malheureux crime , dont l'unique fruit est un si terrible & si prompt châtiment ! Les remords qui commençoient à le presser l'auroient rendu plus éloquent sur son repentir , si Milord Clarendon ne lui eût conseillé de réserver toutes ces exclamations pour son Confesseur. Le sort d'un si méchant homme lui inspirant peu de compassion , il ne daigna point lui faire d'autre réponse. Mais ayant trouvé Gelin qui l'attendoit à la porte , il crut , sans le connoître autrement que par ce récit ,

qu'un service aussi important que celui qu'il m'avoit rendu , méritoit les remerciemens qu'il lui fit en mon nom. Il lui proposa même de les venir recevoir de ma propre bouche , & surpris de l'air de confusion avec lequel il s'en défendoit , il auroit été curieux d'apprendre d'où lui pouvoit venir cette crainte de me voir , après m'avoir servi avec tant de zèle , s'il n'eût été beaucoup plus pressé par l'envie de m'apporter des nouvelles si intéressantes.

Le soin qu'il avoit pris , en commençant sa relation , de me déclarer que les incidens qu'il avoit à m'apprendre s'étoient heureusement terminés , me la fit entendre avec moins d'inquiétude que de surprise & d'admiration. D'ailleurs , sa prudence lui avoit fait supprimer ce qui concernoit mes enfans , & se reposant sur le zèle & la conduite du domestique qu'il avoit envoyé au Collège , il avoit remis à faire le lendemain lui-même le voyage de Paris , pour s'informer , par ses propres yeux , s'il ne restoit rien à craindre pour eux : de sorte qu'après avoir remercié le Ciel de la protection qu'il m'avoit accordée , il ne me resta point d'autre trouble que celui que je pouvois ressentir encore du retardement de Fanny.

HISTOIRE





J. B. de Mairan del.

LIV. 12^e.

J. B. de Mairan del.

HISTOIRE

DE MR.

CLEVELAND.

LIVRE DOUZIEME.

LA nuit commençoit à devenir obscure ; & de quelque effort que j'eusse besoin pour modérer jusqu'au lendemain mes empressements , on me fit aisément comprendre que mon épouse ne devoit point être exposée dans les ténèbres aux suites d'une aventure qui n'étoit pas encore bien éclaircie. Trois de nos ennemis s'étoient sauvés. Leur chef même étoit encore à redouter ; & ma sœur , qui avoit peine à se persuader ce qu'on lui racontoit du repentir & de la générosité de Gelin , étoit portée du moins à craindre qu'une conversion si récente ne fût capable de se démentir.

Tome V.

S

Fanny étoit dans un asyle inviolable ; où la recommandation du Comte , & la compagnie de Madame de L*** lui faisoient une autre sorte de sûreté. Je convins que jusqu'au jour suivant il lui suffisoit de lui dépêcher un de mes gens, pour la délivrer de l'inquiétude qui devoit lui rester du départ de Milord , & pour dissiper toutes les défiances qu'elle avoit encore du renouvellement de mon estime & de ma tendresse. Cependant je déclarai à mon tour, que mes forces ayant recommencé si heureusement à me servir , le premier usage que j'en voulois faire étoit pour aller au devant d'elle , & que j'étois résolu de me mettre dans le carrosse qui l'iroit prendre à Saint - Germain. On consentit à cette proposition. Elle servit même à ranimer la joie dans notre assemblée , & tout le monde s'offrit ardemment à m'accompagner.

Il étoit si tard , que la fraîcheur de la nuit pouvant m'être incommode , on me pressa de quitter un lieu où j'étois à découvert. En y consentant , je proposai au Comte de Clarendon de me recevoir dans son carrosse , & de laisser marcher la compagnie devant nous dans les autres

voitures. Je brulois d'envie de répandre les sentimens de mon cœur dans le sein de ce vertueux ami. En vain Cécile , renouvelant ses caresses & me ferrant les mains avec transport , souhaita de ne pas prendre d'autre voiture que la mienne. J'admirois qu'elle continuât de paroître si passionnée , & j'attribuois cette liberté de sentimens à une espèce d'affectation , qui pouvoit venir de l'effort même qu'elle se faisoit pour les vaincre. Mais quoique je me sentisse toujours un tendre penchant pour elle , la difficulté de démêler tout d'un coup , s'il pouvoit s'accorder avec une autre passion qui avoit repris son ancien ascendant , & dont ma volonté même me faisoit une loi aussi forte que le devoir , me rendit moins complaisant que je ne l'eusse été peu de jours auparavant dans la même occasion. Je la priai de consentir que je demeurasse seule avec le Comte , à qui j'avois plus d'une affaire à communiquer. Il entra lui-même dans mes vûes , & me recevant dans son carrosse , il donna ordre à son Cocher de nous conduire lentement.

Que j'avois en effet de choses importan-

tes à lui confier ! Cher Comte , lui dis-je aussitôt avec un mouvement de tendresse qui ne pouvoit être égalé que par mon respect , votre généreuse bonté ne me laisse plus rien de libre à vous offrir , & lorsque je fais profession de vous être attaché pour toute ma vie , je sens que ce n'est pas vous rendre tout ce que je vous dois. Mais je pense moins à compter les devoirs de ma reconnoissance qu'à les augmenter. J'ai besoin , non-seulement de votre secours au-dehors , dans un pays où la mort de Madame me laisse sans protection , mais encore de tous les conseils de votre prudence , & de tous les soins de votre amitié ; pour rétablir l'ordre & la paix dans les mouvemens de mon cœur. J'attends de vous cette double faveur , & des deux côtés ma confiance est égale. Ensuite , sans lui laisser le tems de me répondre , je commençai par lui exposer en peu de mots les inquiétudes qui me restotent de tant d'événemens extraordinaires dont il m'avoit raconté lui-même une partie , & le peu de sûreté que je voyois pour ma famille au milieu de ces nouvelles alarmes.

Mais je n'avois fait mon prélude de cet

Article que pour passer rapidement sur l'objet qui m'occupoit le moins. Je conçois bien, ajoutai-je en prévenant encore sa réponse, que si la justice du Ciel m'a délivré du plus dangereux de mes ennemis, je dois peu redouter ceux qui n'emploieront point l'artifice & la trahison pour me perdre. Mais en supposant que je n'aye à me défendre que des périls communs, où trouverai-je assez de liberté d'esprit pour les prévoir & pour les éviter? Car je confesse que dans le tumulte de toutes les affections de mon cœur, il me reste peu de fond à faire sur ma prudence. Et prenant occasion de cet aveu pour entrer dans la description de tous les mouvemens qui m'agitoient, je commençai une peinture qui fixa l'attention du Comte par sa nouveauté. Je n'ai jamais goûté, lui dis-je, de bonheur assez pur pour avoir eu le cœur éprouvé par la joie. Ainsi je me trouve comme à l'entrée d'un pays inconnu, & j'ai peine à choisir mes termes pour vous exprimer ce que je n'ai jamais senti. Ajoutez que la situation d'où je sors augmente ma surprise & mon trouble, par l'extrême opposition de l'état où je

fuis, à celui dont le Ciel m'a délivré, mais dont le souvenir m'est encore présent. Figurez-vous donc un homme, qui dans le même instant qu'il se trouve foulagé d'une affreuse oppression, passe tout d'un coup dans un état si libre, que ne sentant plus rien qui lui résiste, il appréhende, au contraire, que, faute d'être ferré ou appuyé, chaque pas qu'il va faire dans le vuide ne l'expose à quelque chute dangereuse. Il marche avec une légèreté qui le fait trembler, & le mouvement qui l'entraîne est si rapide, qu'il reconnoît à peine ce qui se présente autour de lui. Ou si je puis me faire entendre par une image encore plus sensible, représentez-vous quelqu'un, qui tombant tout d'un coup au fond d'un fleuve, tâcheroit de s'y fixer malgré la force de l'eau qui le souleve de tous côtés, & qui perdant terre à tous momens, craindrait que tous ses efforts ne pussent le défendre contre le courant qui est prêt à l'emporter. Il résiste de tout son pouvoir; mais s'il cède enfin, c'est pour rouler à l'aventure dans un torrent où il se perd, à mesure que sa raison se trouble, & que ses forces s'épuisent.

Réunissez tous les traits de ces deux peintures. C'est ce que j'éprouve , depuis que des preuves & des lumieres auxquelles je n'ai pû résister , m'ont fait changer de disposition à l'égard de mon épouse. Tous mes mouvemens sont des transports. Ils m'entraînent avec une violence & une confusion inexprimables. Je passe si rapidement de l'un à l'autre , qu'ils paroissent présens tous ensemble à mon ame , quoiqu'elle n'y distingue rien dans l'ivresse qu'ils lui communiquent. A peine suis-je capable de quelque attention pour ce qui se passe à mes yeux. Enfin , je dois être épouvanté de ma situation , si ce que j'éprouve n'est pas la marque d'un bonheur si nouveau pour moi , qu'il en est au-dessus de mes expressions & de mes idées.

Mais quelle apparence aussi , continuai-je , que ce qui ne devoit servir qu'à me procurer une douce tranquillité , après les longues épreuves où le Ciel a mis ma constance , soit encore accompagné de tant de trouble & d'agitation ? Apprenez-moi , Milord , ce que je dois penser de moi-même , & de l'état où je suis. Et

ce n'est point assez de m'éclairer sur ma situation, si vous ne me faites voir en même tems quelque jour pour me conduire, ou plutôt si vous ne prenez la peine de me guider vous-même, avec la bonté que je vous connois, & les lumières d'une Philosophie plus heureuse que la mienne.

Je m'arrêtai pour lui laisser la liberté de me répondre. Il me regardoit, autant qu'il pouvoit s'aider de quelques foibles rayons qui nous venoient de la Lune, & le ton agité de ma voix servant encore plus que les mouvemens de mes yeux & de mon visage à lui faire comprendre ce que j'avois tâché de lui expliquer, il parut d'autant plus surpris d'une si étrange confidence, qu'il ne connoissoit encore qu'imparfaitement mon caractère. Cependant après m'avoir confessé que de la manière dont la fortune avoit conduit les événemens de sa vie, il avoit eu peu d'occasions de connoître la joie par ses excès, il ajoûta que sur la seule idée qu'il s'en formoit, il concevoit sans peine une partie de ce qu'il venoit d'entendre. Cette dissipation, que je nommois légèreté,

&c

& que j'aurois pû, me dit-il, nommer aussi-bien égarement d'esprit & oubli de foi-même, lui paroïssoit convenir assez à la nature de cette passion. Car de même que la douleur cause à l'ame une espece de resserrement, & la porte à se recueillir en elle même par la crainte de ce qui la blesse; la joye, au contraire, qui suppose exemption de peine & de danger, la porte à s'étendre avec une certaine confiance; & lui fait même trouver d'autant plus de douceur à s'écarter ainsi de son centre, que chaque mouvement qu'elle fait au-dehors est comme un nouveau témoignage de sa sûreté. Mais quand il seroit vrai qu'en se répandant avec si peu de précaution, elle n'eût rien à risquer pour le bonheur dont elle jouit; elle y perd du moins de ses forces, qui consistent dans le pouvoir de se connoître & de se modérer sans cesse: & c'est de-là sans doute, ajoûta le Comte, que vient cette legereté, ou plutôt cette foiblesse, que vos deux comparaisons n'ont pas mal expliquée.

Vous trouvez, reprit-il, que votre situation vous cause de l'embarras, & vous me demandez des remedes contre un

mal qui vous paroît pressant. Ah! cher Cleveland, j'en ai découvert un qui vous feroit bien-tôt aussi salutaire qu'à moi, si l'application en étoit aussi prompte que la vertu en est infallible. Ce qui m'a guéri de l'ambition vous guériroit de mille autres maladies de l'ame qui ne peuvent être plus violentes. Mais ce n'est pas l'ouvrage d'un moment. Mon exemple vous apprendra quelque jour que pour ceux qui desirent sincèrement la paix de l'esprit & du cœur, en quoi je fais consister la santé de l'ame, il y a des ressources dans nous-mêmes dont le succès n'est jamais incertain.

Quoi! interrompis-je avec étonnement, vous connoissez à la Philosophie, des armes plus fortes que celles dont j'ai fait jusqu'aujourd'hui un si malheureux usage? Eh! dans quelles ténèbres les tient-elles cachées, pour me les avoir dérobées si cruellement? Qui vous empêche du moins de me les découvrir aujourd'hui? Croyez-vous qu'après un si long exercice de ses maximes, je puisse manquer de pénétration pour les entendre, ou de facilité pour en commencer l'usage? Non, me répondit-il d'un air rêveur; mais si je me

rappelle bien ce que vous devez vous souvenir de m'avoir confié à Orléans, vos principes n'ont rien qui ressemble à ceux que je veux quelque jour vous proposer ? & ne pouvant en espérer si-tôt le moindre fruit, je pensois à vous trouver aujourd'hui quelque secours présent contre le mal dont vous vous plaignez. Il me semble, continua-t-il, que vos emportemens de joye & cette confusion d'idées & de sentimens qui en est l'effet, peuvent recevoir un remede qui n'est pas fort éloigné de vous. Si vous êtes plus sensible qu'un autre au bonheur, songez que vous ne l'avez pas été moins à l'infortune. Le souvenir de l'état dont vous êtes à peine sorti, me paroît une balance plus qu'égale pour toutes les douceurs que le présent vous assure, & que l'avenir peut vous promettre. Est-il possible qu'on s'abandonne si librement aux transports de la joye, quand ils viennent de si près à la suite de la douleur ? Mais que dis-je ! Etes-vous certain, ajouta-t-il, qu'un pas que vous avez fait vers la félicité, vous en assure absolument la possession ? Eh ! jugez-en par les nouveaux dangers dont le ciel vous préserve aujourd'hui. Un inf-

tant pouvoit vous replonger dans tous les maux dont vous vous êtes crû délivré.

Je ne veux pas le diffimuler. Cette espèce de menace qui n'avoit que trop de vraisemblance après le péril que j'avois couru le même jour, & lorsque l'absence de Fanny m'exposoit encore à mille fortes d'alarmes qui se présenterent tout d'un coup à mon imagination; cette prédiction obscure de la perte d'un bien, dont la grandeur même étoit comme la mesure du désespoir que je devois craindre de sa privation, mêla plus d'amertume à mes sentimens, qu'il n'en falloit pour rabattre les excès de ma joye. J'allois remercier Mylord Clarendon d'un secours qui surpassoit peut-être ses espérances; mais profitant de mon silence pour continuer son discours: vous ne me répondez pas, reprit-il, & si c'est votre sécurité qui vous rend inaccessible à toutes fortes de craintes, je confesse que vous en devez remercier le ciel comme d'un surcroît de bienfaits. Vous jouissez d'ailleurs d'une partie de vos desirs; j'en conviens, ajoûta-t-il, & l'heureux hazard qui vous rend une fille aussi aimable que Cécile, est comme un gage de la for-

tune, qui ne lui permet plus de se démentir en votre faveur. Mais je suppose votre bonheur au comble, par tout ce qui peut flatter le cœur d'un pere & d'un mari: Croyez-vous donc qu'il ne vous reste pas d'autres maux à craindre que ceux que vous avez éprouvés? Les infirmités de la nature, dont votre épouse & votre fille ont été jusqu'à présent garanties, la mort même qui doit tôt ou tard vous séparer d'elles, font-ce là des malheurs contre lesquels vous pussiez parfaitement vous rassurer? Sans être aussi ardent que vous dans mes transports, & partagé par une passion qui avoit pris sur moi beaucoup plus d'ascendant que la tendresse, j'ai ressenti ce qu'il en coûte à perdre une épouse & à trembler pour une fille qu'on a de justes raisons d'aimer.

Ce langage étoit trop clair, sur-tout dans la bouche d'un homme qui avoit autant de facilité & de justesse d'expression que le Comte, pour ne me pas causer une juste surprise. Tout éloigné que j'étois encore d'en pénétrer le véritable sens, je me sentis d'autant plus porté à lui en demander l'explication, qu'après le dessein que j'avois eu d'épouser Cécile, il me paroif-

soit important d'approfondir quelle sorte de sentimens l'on me croyoit encore pour elle. Le Comte s'aperçut sans peine, à la forme de ma question, qu'on m'avoit déguisé qu'elle étoit ma fille; & quoiqu'embarrassé à deviner la cause de cette réserve, la crainte de s'être engagé avec quelque imprudence lui fit donner un tour si équivoque à sa réponse, que je la pris du côté conforme à mes préjugés. Ainsi, les soupçons obscurs, qui avoient peut-être commencé à naître dans mon esprit, s'évanouirent sans y laisser aucune trace. Mylord fit retomber habilement mes réflexions sur le premier sujet qui nous avoit occupé; & s'il ne parvint point par la sagesse de ce conseil, à m'inspirer toute la force dont j'avois besoin, il me fit du moins une espece de rempart de la bienséance, qui ne me permettoit plus, après tant de raisonnemens & d'exhortations, de laisser paroître à ses yeux toute ma foiblesse.

Ce secours, tout foible qu'il étoit lui-même, fut le seul à qui je dûs, non-seulement des apparences de modération dont je ne me croyois plus capable, mais assez de liberté dans les fonctions de mes or-

ganes pour régler au dehors ce que je devois à l'amour & à la nature, sans paroître trop froid par une vaine affectation de constance, ni trop impétueux dans l'expression de mes transports. Je répare par cette confession l'imposture de mes sens, qui firent alors un faux honneur à ma raison; car à quelle trouble n'étoit-elle pas livrée tandis qu'elle paroissoit les gouverner avec cet empire; La scène à laquelle je touche, n'a pas été prévue. J'aurois fait perdre quelque partie de ses charmes à mes lecteurs, si je ne leur avois ménagé le plaisir d'une surprise qui servira peut-être mieux que tous mes termes à leur donner quelque idée de la mienne.

J'arrive, avec le Comte, à la porte de ma maison, & je remarque que les appartemens sont illuminés par un nombre extraordinaire de flambeaux. Le grand nombre d'étrangers que j'avois chez moi étoit une raison qui m'auroit empêché de porter mes conjectures plus loin, si Monsieur de L** qui s'étoit dérobé de la compagnie pour m'attendre dans la cour, ne se fût présenté brusquement à la portiere du carrosse. Il me saisit la main. Descendez, me dit-il,

& venez satisfaire promptement l'impatience d'une tendre & fidelle épouse. Madame Cleveland compte tous les momens qui la séparent de vous. Elle est ici depuis une heure avec ma femme ; & profitant du silence où me jettoit mon étonnement, il me raconta que Fanny s'étoit lassée vers la fin du jour d'attendre Mylord Clarendon à Saint Germain. L'ardeur de se revoir dans ma maison, joint à son inquiétude pour sa fille, lui avoit fait emprunter une chaise de Poste, dans laquelle elle s'étoit mise avec Madame de L** ; & comme elles soupçonnoient que le retardement du Comte n'étoit pas sans quelque sorte de raison, au lieu de suivre le grand chemin, qui pouvoit les exposer à quelque fâcheuse rencontre, elles avoient pris par les hauteurs de Marly. Madame de L** connoissoit toutes les routes qui étoient dans le voisinage de sa maison. Enfin elles étoient arrivées heureusement à la mienne, presque au même moment que la compagnie qui m'avoit précédé.

Une rencontre si agréable avoit tellement disposé tous les esprits à la joye, que pour donner un air de fête au reste de cet heureux jour, ma sœur avoit cher-

ché dans son imagination tout ce qu'elle avoit crû propre à réjouir l'assemblée. Elle avoit donné ordre que toute la maison fût éclairée avant mon retour ; & faisant entrer Fanny & Cécile dans ses vûes, elle les avoit engagées à relever leurs charmes naturels par tous les ornemens que le tems & le lieu avoient pû leur fournir. Avec le dessein de célébrer notre bonheur commun par cette pompe, elle avoit l'espérance qu'un peu de tumulte & de dissipation serviroient à moderer mes premiers transports. Fanny elle-même, quoique supérieure à toutes les affectations de parure dont se nourrit la vanité des femmes, s'étoit laissée persuader aisément que je lui tiendrois compte du redoublement de ses soins pour me plaire ; & la tendre passion qu'elle avoit pour sa fille lui faisant souhaiter de la voir paroître aux yeux de l'assemblée dans tout son éclat, elle avoit employé avec complaisance ses propres mains à la parer, tandis que les autres Dames lui avoient rendu le même service.

Dom Thadeo, témoin de ces préparatifs, s'étoit efforcé de seconder les intentions de ma sœur, par diverses galante-

ries qui étoient peut-être copiées de quelque Roman de la Nation ; il s'étoit couvert du plus magnifique de ses habits ; qu'il avoit relevé de plusieurs ajustemens extraordinaires ; & s'étant coëffé encore plus galamment, il prétendoit représenter le Dieu de l'hymen, qui s'étoit fait accompagner de sa cour, pour briller chez moi dans toute sa gloire. La fille de ma sœur avoit été changée en amour ; il la tenoit liée de plusieurs rubans, avec un air d'autorité aimable, qui marquoit, autant que des chaînes si douces, à quelle sorte d'empire il avoit été assujetti. Tous mes domestiques avoient reçu de lui chacun leur rôle, & s'étoient vêtus d'habillemens bizarres dont il avoit été l'inventeur. L'un représentoit la fidélité, l'autre la constance ; enfin, tous les attributs de la vertu & de la félicité. Fanny avoit été placée au milieu de cette cour avec sa fille, & le Dieu avoit sa place au-dessous d'elle, pour marquer qu'il étoit soumis lui-même à celle dont le bonheur étoit son ouvrage.

Il ne manquoit que de la Musique à la Fête ; mais par une précaution qui seroit peu vrai-semblable dans tout autre voya-

geur qu'un gentilhomme Espagnol, Dom Thadeo avoit un luth dans sa malle, & le touchoit avec assez d'agrément. On profita du tems que Monsieur de L** employoit à me faire une partie de ce récit, pour le prendre derriere le carrosse du Comte, & Monsieur de L** qui n'avoit point été prévenu sur cette circonstance, parut aussi surpris que moi d'en entendre les premiers accords avant que d'avoir achevé son discours. Voilà, me dit-il en souriant, de nouveaux effets du zèle de vos amis. On pensoit d'abord à vous surprendre par la vûe de tout ce spectacle; auquel vous étiez sans doute fort éloigné de vous attendre. Mais en y faisant réflexion, ajoûta-t-il, j'ai crû que ce seroit vous obliger, que de m'échapper secrete-ment pour vous en avertir.

L'ouverture de ce discours m'avoit frappé jusqu'à suspendre tout d'un coup l'usage de mes sens, & peut-être touchois-je de bien près dans ce moment à toutes les extrémités que j'appréhendois pour ma santé & pour ma raison. Cependant soit que mon attention vînt ensuite à se partager, comme ma sœur l'avoit prévu, par la variété & l'agrément des images qui

m'étoient présentées; soit qu'à l'égard des sentimens comme des idées, l'ame soit quelque fois capable de renfermer son action dans elle-même sans aucune communication avec les organes du corps, il est certain que loin de me trouver affoibli par l'excès de ma joye, je me sentis une vivacité & une ardeur qui marquoient de l'augmentation dans mes forces. Le trouble qui me restoit dans cet état n'avoit rien qui sentît la contrainte. Allons Mylord, dis-je au Comte en le pressant de descendre, vous serez témoin de mon bonheur, & les plaisirs que l'amitié vous fera partager avec moi m'en deviendront encore plus chers. Je remarquai sa surprise en me voyant cet air libre qui étoit différent de tout ce que je lui avois fait appréhender, & j'admirois moi-même que le Ciel eût dissipé si heureusement toutes mes craintes.

A me voir traverser légèrement la cour, qui m'auroit pris pour ce même homme qui se croyoit quatre jours auparavant à la dernière heure de sa vie, & qui n'attendoit plus rien de la nature non plus que de la fortune & de l'amour! Prodige de la joye, qui surpasse tous ceux que j'ai racontés

de la douleur ! Est-ce ici que je commencerai à remercier le Ciel, & que j'abandonnerai mon cœur à tous les mouvemens de sa reconnoissance ? Mais je ne connoissois encore qu'une partie de ses bienfaits ; & que me resteroit-il pour exprimer mes transports, si j'employois toute la force de mes sentimens avant que d'avoir expliqué toute l'étendue de mon bonheur ?

J'arrivai à la porte de cette heureuse chambre, où les délices de mon cœur étoient renfermées. Mylord Clarendon, qui m'avoit offert inutilement le bras pour entrer dans la maison, me pressa encore de l'accepter en approchant de la compagnie qui s'étoit levée pour nous recevoir. Non, cher Comte, lui dis-je d'un ton passionné, je me suis trop défié de l'amour, & je n'ai pas assez connu mes forces. Ah ! si le cœur de Fanny est à moi, ajoutai-je en continuant de m'avancer vers elle, & d'une voix assez haute pour en être entendu, il me reste aussi peu d'alarmes pour ma santé que pour mon bonheur. Elle voulut faire quelques pas vers moi, & quoique j'affectasse de mesurer les miens, le premier mouve-

ment qu'elle se donna alloit me faire oublier toute bienfiance pour me précipiter dans ses bras ; lorsque s'étant arrêtée d'un air languissant , elle se remit sur sa chaise. Ma sœur , qui lui supposa quelque foiblesse , me coupa aussi - tôt le passage pour voler à son secours , en me priant de modérer un moment mon impatience. Je demurai au milieu de la chambre ; c'est-à-dire , à quatre pas d'elle , les yeux fixés sur son visage où je voyois couler ses pleurs qui s'entresuivoient rapidement , & n'osant presque respirer dans l'incertitude où j'étois si elle n'avoit pas perdu la connoissance.

Elle revint sur le champ à elle même ; mais après avoir poussé quelques soupirs , qui parurent un peu la soulager , elle tourna la tête vers sa fille , qui étoit à côté d'elle , & elle se mit à l'embrasser en l'arrosant de ses larmes. Ma sœur l'exhortoit à s'occuper plutôt de sa joye ; tandis que Mylord Clarendon , qui n'étoit pas beaucoup plus sûr de ma constance , me pressoit de m'asseoir avec lui. Je me rendis à son conseil , mais par un motif fort différent du sien. Ces pleurs que je voyois verser à Fanny , & cette affectation

d'embrasser Cécile me parurent un langage secret dont je crus entendre le sens ; je le pris pour un reproche de l'espece d'infidélité que je lui avois faite en faveur de cette aimable fille, & pour un reste de crainte, du côté d'une Rivale dont elle connoissoit les charmes. J'aurois dû penser au contraire que ce n'est point par des caresses si tendres qu'on marque ses inquiétudes à une Rivale redoutée ; mais mon cœur, porté de lui-même à s'accuser, & trop convaincu par de fatales expériences de la délicatesse de mon épouse, ne me fournit rien qui fût capable de me rassûrer contre cette idée.

Cependant Dom Thadeo prit ce moment pour s'approcher de moi ; & m'environnant avec ses acteurs, il joignit à la fête un ornement auquel personne ne s'attendoit. Avec beaucoup de facilité naturelle à s'exprimer, il avoit composé, presque sur le champ, un discours fort ingénieux, où par une allusion agréable à son rôle il rappelloit toutes mes aventures, en les faisant passer pour autant d'épreuves auxquelles il avoit voulu mettre ma fidélité & ma tendresse. Je l'écoutai d'abord avec peu d'attention ; & plein

de l'idée qui m'étoit venue à l'esprit, je tenois les yeux continuellement tournés vers mon épouse pour observer les suites du sentiment que je lui attribuois encore. Elle me regardoit elle-même, avec une tendre langueur; & surprise du parti que j'avois pris de m'asseoir avant que de m'être avancé jusqu'à elle, son visage portoit quelques marques de crainte & d'embaras. Elle tenoit la main de sa fille dans les siennes. Elle la ferroit de tems en tems; & se tournant vers elle, elle lui disoit quelques mots, que Cécile paroissoit recevoir avec étonnement. Le préjugé qui m'occupoit toujours ne m'empêchoit pas de contempler avidement tous ses traits. Sa beauté avoit un éclat qui ne peut-être comparé à rien, & relevée comme elle étoit par une parure brillante & par la lumière d'une infinité de flambeaux, elle auroit fait confesser à tout l'univers qu'on n'a jamais peint les Divinités avec plus de perfections & de graces. Le voisinage même de Cécile ne lui faisoit rien perdre; s'il y avoit quelque différence entr'elles par la taille, qui étoit un peu plus épaisse & plus haute dans mon épouse, c'étoit la même proportion &

& la même noblesse. On les eût prises pour deux sœurs, entre lesquelles quelques années de plus ou de moins ne mettoient point encore d'inégalité.

Malgré la complaisance que je devois à la politesse de Dom Thadeo, combien de fois fus-je prêt à l'interrompre pour me livrer à tous les transports de mon cœur? Car la fermeté que j'avois portée jusqu'alors au-delà de ma propre espérance, recommençoit à m'abandonner, & je fus obligé de reconnoître encore que ce n'étoit point de la force de mon esprit que j'avois tiré du secours contre mes sentimens, puisqu'une légère crainte dont la cause ne subsistoit que dans mon imagination, me faisoit retomber dans toutes les agitations que je croyois avoir évitées. C'est cette instabilité même & cette variété de mouvemens & de situations, que je donne ici pour témoignage & pour confession de ma foiblesse. Cependant je résistois encore; & retenu par une espece de honte, qui venoit des réflexions dont je croyois mon épouse occupée, autant que par la bienléance, qui étoit un autre frein pour moi dans une assemblée si nombreuse, j'aurois peut-être

fauvé les apparences jusqu'à la fin, si en m'efforçant par intervalles de donner quelque attention au discours de Dom Thadeo, je n'eusse été frappé de plusieurs circonstances sur lesquelles il pesoit particulièrement. Rempli comme il étoit lui-même de sa passion pour Cécile, il ne put toucher cette partie de mon Histoire sans relever mon bonheur par des figures éclatantes. Cette merveilleuse faveur du Ciel qui m'avoit conservé une fille si aimable au milieu de tant de dangers, qui l'avoit amenée si heureusement en France avec Madame Riding, qui lui ayant fait trouver un asyle & la plus noble éducation chez Monsieur de L**, m'avoit accordé si long-tems la satisfaction de la voir & le plaisir de l'admirer sans la connoître, pour me conduire, comme par degrés, au bonheur inestimable de retrouver tout d'un coup mon sang, & l'objet de ma plus juste tendresse dans une personne qui méritoit les adorations de tout l'univers; enfin, sa joye, la mienne, celle de mon épouse & de mes amis, le triomphe de tant de sentimens qui venoient de la même cause, & la gloire que Dom Thadeo trouvoit à leur servir

d'interprète , furent autant d'articles sur lesquels il continua d'exercer son éloquence.

Les premiers termes qui avoient pû me donner quelque idée de mon bonheur , m'avoient réveillé comme d'une léthargie , & prêtant l'oreille avec une ardeur dont la cause n'étoit pas encore bien éclaircie , j'avois compris par degrés de quel espoir on sembloit prendre plaisir à me flatter. Les expressions de l'Orateur devenant ensuite si claires , qu'il ne m'étoit plus permis d'y trouver la moindre équivoque , j'avois frémi d'une pensée qui me transportoit dans un nouvel ordre de choses , & qui me sembloit tout changer autour de moi. N'osant néanmoins m'en rapporter surôt ni à ce que je venois d'entendre , ni à l'impression que je ressentois , je tâchai de me rappeler tout ce qui pouvoit avoir quelque rapport au sujet de mon agitation , & je tombai dans un certain effroi , à mesure que j'ouvris les yeux sur diverses circonstances qui s'accordoient à m'y faire trouver de la vraisemblance ; l'arrivée de Madame Riding , les premiers complimens de M. de L*** & du Comte de Clarendon , les caresses passionnées de Cécile ,

celles que je lui voyois recevoir continuellement de Fanny , & plus que tous ces témoignages extérieurs , les mouvemens de tendresse dont je n'avois pû me défendre pour elle ; en un mot , la voix de la nature , qui s'étoit déguisée sous tant de formes , & qui redevint plus puissante que jamais en acquérant la liberté d'éclater , toutes ces circonstances rapprochées & comparées ensemble , me mirent dans un jour qui ne laissa plus d'accès aux moindres ténèbres. Je fus ébloui de cet amas de lumieres , & la conclusion d'une vérité si charmante fut de me lever avec une vitesse qui seroit représentée foiblement par celle d'un éclair , & de me précipiter aux genoux de Fanny & de Cécile. Les Acteurs qui m'environnoient furent rudement choqués sur mon passage , & Dom Thadeo , effrayé de cet emportement , demeura la bouche ouverte au milieu de son discours.

Qu'on ne me demande point la peinture de la tendresse ou de l'étonnement des autres , lorsque je manque ici de force & de lumieres pour décrire mes propres sentimens. Cécile étoit assise près de sa mere. J'ouvris les bras pour les embras-

ser ensemble , & les ferrant avec une ar-
 deur qui ne peut être exprimée , je baissai
 passionnément la tête sur leurs genoux ,
 pour y étouffer mille exclamations tumultueuses qui n'auroient pas manqué d'accompagner mes transports. Je leur entendis pousser un cri qui venoit apparemment de l'impétuosité de leur joie. Ce fut la dernière observation dont je me trouvai capable , car je perdis la connoissance aussitôt , par un évanouissement qui auroit sans doute été mortel , si le Ciel n'eût fait un miracle pour ma conservation. Ma sœur , qui s'en aperçut la première , accourut à moi toute alarmée. Elle pouvoit juger mieux qu'un autre d'un accident dont elle connoissoit particulièrement la cause. Son premier soin fut de m'arracher des bras de mon épouse & de ma fille , qui m'embrassoient avec un mélange passionné d'inquiétude & de tendresse , & leur faisant considérer ce qu'il y avoit à craindre d'une révolution d'esprits si subite , après l'épuisement que m'avoient causé mes chagrins & mes blessures , elle leur fit approuver qu'on commençât par me transporter sur mon lit. Mais les secours que j'y reçus furent long-

tems inutiles. J'y demeurai pendant plus d'une heure, dans une immobilité qui fit douter de ma vie. Il falloit du tems pour appeller mes Chirurgiens. On fit partir tout à la fois plusieurs Courriers pour divers lieux voisins , & jusqu'au retour des plus diligens , le désordre fut inexprimable dans ma maison.

Les Chirurgiens employèrent eux-mêmes inutilement les premiers secours de leur art , & quoiqu'ils s'efforçassent de rassurer l'assemblée par les raisons qu'ils pouvoient tirer de l'excellence de mon tempérament, ils me confessèrent après mon rétablissement qu'ils avoient été alarmés de me trouver dans une insensibilité qui ne différoit presque pas de la mort. Cependant ayant pris soin de visiter mes blessures , ils ne furent pas moins surpris de les trouver si fraîches & si vermeilles, qu'il ne manquoit aux chairs que le secours du tems pour se raffermir. L'excès de la joie peut épuiser dangereusement les esprits ; mais loin de communiquer au sang quelque ardeur maligne , c'est un baume précieux , qui n'y répand qu'une douce & salutaire fraîcheur. La nature, secondée par les Chirurgiens , me fit revenir

Enfin de cette extrémité. J'ouvris les yeux, & jugeant aux larmes que je voyois répandre autour de moi, que je sortois de quelque péril dont on s'étoit alarmé, je tendis les mains vers mon épouse & ma fille, avec un sentiment de reconnoissance qui sembloit ajoûter encore quelque chose de plus tendre à mon amour. La voix néanmoins ne me revenant pas tout d'un coup, & l'avis des Chirurgiens étant que la réparation de mes forces ne se pouvoit faire que par le repos, on exigea qu'après avoir accepté quelques remèdes je demeurasse au lit pour attendre tranquillement le sommeil. Je ne mis qu'une condition à cette loi. Si je manquois de force pour parler librement, je pouvois du moins faire usage de mes yeux. L'amour & la Nature ont-ils un langage plus tendre ? Je priai Fanny & Cécile de se rapprocher un moment, & les ayant considérées avec une douce complaisance, qui me fit tirer plus de forces de cette vûe que de tous les remèdes, je consentis à demeurer dans la situation que les Chirurgiens m'ordonnoient. Leur conseil eut tout le succès qu'ils s'en étoient promis. Je tombai en effet, presque aussitôt, dans un profond sommeil.

Si dans les transports de mes plaisirs ou de mes peines j'ai donné à quelqu'un de mes sentimens, le nom d'intime & d'absolu sur mon ame, j'ai trompé mes lecteurs ou je me suis trompé moi-même. Il n'étoit dû qu'à ceux dont je me trouvais rempli en sortant de cet heureux sommeil. C'est l'époque de la perfection de ma joye, comme j'ai pris soin de faire remarquer celle de mes plus affreuses douleurs. Mais ayant commencé par m'assurer que tous les biens dont je jouissois n'étoient pas une illusion, & leur trouvant en effet autant de solidité que de charmes, ma situation devint si délicieuse que je ne balançai point à la regarder comme le souverain bonheur. Il ne se présentoit plus rien à mon esprit qui sentît l'inquiétude ou le trouble; toute son étendue étoit trop occupée par les douceurs de la joye. Il ne me restoit pas non plus la moindre trace de foiblesse, ni le moindre ressentiment de mes blessures; le profond repos que j'avois goûté avoit avancé merveilleusement ma guérison. Ainsi ne trouvant au-dedans & autour de moi que des sujets de contentement & des motifs de sécurité, je ne
sentis

sentis plus d'autre agitation que celle d'un doux empressement, qui me fit souhaiter de revoir aussi-tôt tout ce que j'aime.

Je demandai à quelques Domestiques qui se trouverent dans ma chambre, des nouvelles de leurs maîtresses; car attachant du plaisir jusqu'aux moindres circonstances, je trouvois de la douceur à donner déjà cette qualité à Fanny & à Cécile. On me répondit qu'après avoir passé près de moi une partie de la nuit, elles s'étoient retirées lorsqu'elles m'avoient crû absolument sans danger. Mon impatience ne me permit point d'attendre leur réveil. Il n'y avoit point d'indiscrétion à faire l'essai de mes forces. Je me levai pour passer dans leur appartement.

Elles étoient toutes deux dans le même lit. Je m'en approchai comme d'un Temple. Le profond sommeil où elles étoient ensevelies me laissa le tems de les considérer dans une situation qu'elles n'avoient pû prendre que par choix avant que des'endormir. Elles se tenoient étroitement embrassées, & Fanny avoit la bouche sur le sein de sa fille. L'invention des

Peintres n'exprime rien de si naïf & de si attendrissant. Cette mere incomparable sembloit réunir tous les sentimens de son ame au lieu qu'elle touchoit de ses lèvres. L'affoupissement du sommeil n'empêchoit point qu'il ne parût quelque chose d'animé sur son visage. C'étoit l'expression d'une tendresse qui est au comble de son ardeur, mais qui n'est pas satisfaite encore, & dont les desirs augmentent à mesure qu'elle obtient & qu'elle jouit. Quels avoient dû être les transports dont je ne représente que l'image ! L'attitude de Cé-cile n'étoit pas moins touchante. Heureux Pere ! Heureux Mari ! car c'étoit moi que ces deux cœurs passionnés cherchoient l'un dans l'autre. J'étois l'objet de leurs tendres caresses. La nature ne leur inspiroit pas un sentiment qui ne tournât au profit de l'amour.

Je ne me serois jamais rassasié de ce spectacle. Ce fut pour en jouir plus librement que je m'assis vis-à-vis d'elles, sans pouvoir en détourner un moment les yeux. La vivacité du plaisir ne me laissa guères de penchant d'abord aux réflexions. Cependant après m'être abandonné longtems à des impressions si charmantes, je vins in-

insensiblement à m'entretenir de ce qui me restoit à faire pour le bonheur de deux personnes à qui j'allois devoir tout le mien.

Ce moment fut décisif pour une partie de ma vie, que je n'annonce pas comme la plus glorieuse ; mais qui doit entrer dans la composition d'une Histoire où j'ai promis de ne pas déguiser mes faiblesses, non plus qu'on ne m'y verra ravaler mes vertus. Dans les excès de ma joie, peut-être a-t-il été pardonnable à un cœur qui les avoit si peu connus, & qui se sentoît délivré pour la première fois de cette sombre tristesse dont il avoit été possédé si longtems, de regarder son plaisir comme son unique remède, ou d'oublier du moins s'il y en avoit d'autre à chercher, tandis qu'il en tenoit un dont il étoit si satisfait. La Philosophie n'étoit plus à mes yeux qu'un fantôme, & quand les raisons qui m'avoient forcé d'y renoncer ne m'auroient plus été présentes, un si long intervalle que j'avois passé dans la persuasion de son impuissance, m'auroit accoutumé à la négliger comme une règle inutile. Je voulois être heureux & partager mon bonheur avec deux personnes qui m'étoient chères. Pourquoi attendre de si loin ce

que le présent sembloit m'offrir ? La vraie sagesse n'est-elle pas celle qui conduit au terme par les voies les plus courtes ? Ainsi comme emporté par l'ascendant du plaisir qui regnoit dans mon cœur, je conclus qu'il n'y avoit rien de plus important pour moi que de m'en assurer la durée, & rien ne m'y parut si propre que de tirer des circonstances de ma fortune, tout ce qui pouvoit servir à me composer une vie pleine de charmes. Les richesses qui m'étoient venues de la succession de mon grand Pere, étoient inestimables. Trois millions d'argent comptant en faisoient la moindre partie. Ce que je possédois en lingots d'or, en diamans, & en autres effets précieux ne pouvoit être évalué. J'avois laissé à Nantes ce que je n'avois pu facilement emporter, & cette raison étoit la seule qui eût balancé pendant quelque tems l'inclination qui me faisoit souhaiter de retourner en Angleterre. Mais les tems étoient changés. Les craintes qui m'avoient dégoûté de la France ne subsistoient plus. Cécile étoit à couvert sous le nom de ma fille. Mes fils ne couroient aucun risque dans un College que leur Mere connoissoit, & où elle

avoit elle-même des liaisons. Qu'avois-je à craindre pour moi-même, avec la qualité d'Etranger ? Tant d'efforts que mes ennemis avoient faits inutilement pour me nuire devenoient un motif de sécurité par leur impuissance. Je flattois par ces raisonnemens le desir qui m'étoit né tout d'un coup de faire quelque essai des agrémens de Paris. Etrange foiblesse du cœur, lorsqu'il s'abandonne à lui-même. Le repos & la prospérité dont je commençois à peine à jouir, me firent éclore en un moment mille vaines passions. Je pensai à me procurer une Maison magnifique, un Equipage & une suite dignes de mes richesses, enfin à ne rien épargner pour faire oublier toutes leurs peines à mon Epouse & à ma fille, dans le sein de l'abondance & des plaisirs.

L'intérêt de M. de L** étoit le seul obstacle qui pût m'arrêter. Mais s'il ne pouvoit demeurer en France, sans s'exposer à quelque danger, après les mesures qu'il avoit prises pour son départ & qui ne pouvoient être longtems secrètes, il m'étoit facile de lui assurer une situation fort agréable à Londres, en lui confiant le soin & l'usage du bien de ma

femme, qui étoit encore entre les mains de Mylord Tervill. Je m'arrêtai à cette résolution. Son amitié & la reconnoissance que je devois à ses services, ne me permettoient plus de mettre aucune différence entre sa fortune & la mienne. Je me crûs trop heureux d'avoir une occasion si naturelle de lui procurer plus de repos & de commodités qu'il ne s'en promettoit en changeant de Patrie; & ne me proposant pas de faire un séjour éternel en France, j'étois bien résolu d'ajouter quelque jour à ce bienfait, tout ce qui pourroit servir à lui faire passer une vieillesse agréable.

Ces projets m'ayant occupé jusqu'au réveil de Fanny, comment serois-je revenu à des réflexions plus simples & plus modérées, lorsqu'en lui voyant ouvrir les yeux, la disposition de mon cœur ne fit que s'échauffer par des redoublemens de plaisir? La surprise qu'elle eut de m'apercevoir si près d'elle, fut bientôt dissipée par l'air tendre & riant qu'elle découvroit sur mon visage. Tous les charmes & toutes les graces se répandirent aussi sur le sien, & le mouvement précipité qu'elle fit pour se tourner vers moi

ayant réveillé Cecile au même moment, j'eus la douceur inexprimable de les voir toutes deux me tendre les bras, avec cette vivacité & cette ardeur qui n'appartiennent qu'à la nature & à l'amour. Il m'en coûta bien plus qu'à elles pour ne me pas livrer au même transport; mais la modestie m'imposant des bornes dans la présence de ma fille, je saisis leurs mains sur lesquelles j'imprimai mille fois mes lèbres, & l'impétuosité de mes sentimens me lia quelque tems la langue, jusqu'à m'ôter le pouvoir d'accompagner d'un seul mot mes caresses.

A quel torrent d'expressions passionnées mon silence fit-il aussitôt place! Etant sorties de ma bouche, sans ordre & sans liaison, il ne faut pas s'attendre qu'elles en aient pu conserver dans ma mémoire. Elles étoient d'ailleurs interrompues par les soupirs & les tendres murmures des deux chers objets qui partageoient les mouvemens de mon cœur, & cette confusion dura jusqu'à l'arrivée de Mylord Clarendon & de ma sœur, qui furent bientôt suivis du reste de mes Hôtes. Ils n'avoient rien eu de plus pressant à leur réveil, que de s'informer de ma santé, surpris

d'apprendre contre toute espérance que je m'étois trouvé assez de force pour passer dans l'appartement de mon Epouse, ils s'étoient hâtés de me venir marquer leur étonnement & leur joie. La présence de tant de personnes à qui leur service & leur amitié donnoient de si justes droits à notre confiance, changea peu notre situation ; mais l'intérêt même qu'ils prenoient à notre bonheur, & leurs tendres félicitations nous ramenerent insensiblement à un entretien plus tranquille. Sans descendre à des détails qui ne convenoient point encore aux circonstances, nous admirâmes par quel enchaînement de merveilles le Ciel avoit pris plaisir à ménager notre sort. Que d'obscurité dans les lumieres des Hommes ! Quelle témérité dans leurs jugemens ! Quelle injustice dans leurs défiances & dans leurs plaintes ! En appliquant ces réflexions à ma propre conduite, quels reproches ne méritoient pas mes anciens murmures, mes révoltes contre les dispositions de la Providence, & toutes les extrémités où je m'étois laissé emporter par la douleur & le désespoir ? La force de cette pensée me faisant rapprocher en un moment tout mes malheurs

de leur source, je conçus pour la première fois que si mon cœur n'avoit jamais eu de reproches à se faire, les apparences de ma conduite avoient pû quelquefois chagriner une femme aussi délicate que Fanny, & que par une fatale imprudence, j'avois ouvert aussi moi-même le précipice où j'étois tombé. Dans l'ardeur de ma tendresse, & porté par les circonstances à tout ce qui pouvoit flatter le cœur & l'imagination de ma chere Epouse, je ne balançai point à faire ouvertement cet aveu. Mais ce fut sans abandonner les intérêts de mon innocence; & me tournant vers elle. Ah! confessez aussi, lui dis-je, que vous avez blessé la justice & l'amour, en cédant trop facilement à vos préventions, & qu'un peu d'ouverture, du moins à l'égard d'un mari dont vous n'avez jamais dû soupçonner la droiture & l'honneur, nous eût garanti de bien des infortunes. De quelque douceur que j'eusse accompagné ce reproche, elle en parut frappée, & son attention s'étant repliée tout d'un coup sur elle-même, je vis que le souvenir du passé la touchoit assez pour faire sortir quelques larmes de ses yeux. Mais je me hâtai

d'en interrompre le cours : Ne nous condamnons pas trop sévèrement , repris-je , & n'ayons pas pour nous-mêmes plus de rigueur que le Ciel , qui rend enfin justice à l'innocence de nos vues & de nos sentimens. Il est aisé , au retour de la lumière , de reconnoître la vanité des fantômes dont on s'est effrayé dans les ténèbres. Mais il n'en est pas moins doux , ajoutai-je , de retrouver son bonheur , quoique les raisons qu'on avoit d'en pleurer la perte , fussent autant de malheureuses illusions. Et prenant occasion de cette pensée pour m'adresser à Madame Riding , je lui demandai avec empressement à quelle autre faveur du Ciel je devois un miracle aussi étonnant que la conservation de ma fille , & quel moment elle choisiroit pour me raconter tant de merveilles.

Elle n'auroit pas refusé de me satisfaire sur le champ , si Mylord Clarendon a qui il restoit quelque inquiétude pour mes deux fils , & qui ne vouloit pas différer à se rendre lui-même au Collège , ne l'eût priée de remettre à son retour un récit qu'il n'étoit pas moins curieux d'entendre. J'y consentis d'autant plus volontiers que les endres mouvemens de mon cœur n'étant

point encore appaisés, rien ne pouvoit me paroître plus doux dans ces premiers momens que de me livrer aux innocentes caresses dont on ne se laissoit pas de me combler. Fanny & Cecile se firent habiller. Je continuois de les regarder avec autant d'avidité, que si j'eusse commencé chaque instant à les voir. Le son de leur voix, leur marche, leur figure, leurs moindres mouvemens & leurs moindres paroles, faisoient naître dans mon ame quelque sentiment nouveau. J'étois empressé autour d'elles, comme si je n'eusse plus eu d'autre occupation que de les servir, d'autre soin que leur plaire, & d'autre desir que de les voir & de les aimer. Chaque témoignage d'empressement m'étoit bien rendu par l'air de satisfaction & de tendresse avec lequel on paroissoit le recevoir. Ce n'étoit pas un Pere & une Fille, une Epouse & un Mari; c'étoit des amans, charmés l'un de l'autre, qui se parloient, si l'on veut, pour la première fois, après s'être longtems adorés; qui se retrouvoient après s'être crus séparés par la mort, ou qui se croyoient sûrs, après de longues & cruelles traverses, d'être réunis & tranquilles pour jamais.

Cependant nos spectateurs se mêlant aussi à la conversation, je leur parlai du dessein où j'étois, pour faire part de ma fortune à mes amis autant que pour donner à mon propre bonheur toute l'étendue qu'il pouvoit recevoir de mes richesses, d'abandonner promptement S. Cloud & de former une Maison brillante à Paris. Mon intention, leur dis-je, n'est pas de vivre perpétuellement en France; mais outre qu'il me seroit dur de quitter si tôt de chers amis, à qui la reconnoissance m'attache désormais par des liens si sacrés, je considère que je n'ai point de meilleur choix à faire pour l'éducation de mes Enfans, que les Colleges de Paris; & si leur Mere est satisfaite de celui qu'on leur a choisi, je ne demande que de connoître mieux dans quels principes on les élève pour y donner mon consentement. Ainsi, continuai-je en m'adressant à Fanny, nous jouirons ici pendant quelques années des biens que le Ciel nous accorde, & vous serez charmée vous-même d'avoir eu l'occasion de connoître la France avant que de passer en Angleterre. Je remarquai que Mr. & Madame de L** étoient les seuls qui reçussent froi-

dement cette ouverture ; mais je connoissois leurs raisons , & je leur fis changer de visage en leur expliquant le projet que j'avois formé pour leur satisfaction. Mr. Briand, qui arriva chez moi au même moment , prit sur lui le soin de me louer un Hôtel à Paris, & je lui recommandai de le choisir magnifique & digne de toutes les vues que je me proposois.

Mylord Clarendon étoit parti ; mais comme le desir de reconnoître ses bontés par une liaison plus intime, avoit beaucoup de part à ma résolution , j'étois sûr que le même penchant dont il étoit prévenu pour moi , la lui feroit approuver. Nous passâmes le tems jusqu'à son retour dans cette douce ivresse qu'inspirent le bonheur & la joie. Je m'apperçus avant que personne eût pris soin de me l'apprendre, que Dom Thadeo étoit sensible aux charmes de Cecile. Son ardeur se déclaroit jusques dans une certaine contrainte dont il ne pouvoit se défendre en me la voyant embrasser , & qui me parut un assez bizarre effet de la jalousie. Mais quoique je n'eusse encore interrogé personne sur la nature de ses prétentions , je trouvai cette passion trop respectueuse & trop récente pour m'en alarmer.

Dans la joie & la confiance de son cœur, Fanny ne laissa point de rappeler le souvenir de Madame Lallin; & s'étonnant de ne l'avoir pas vu paroître, elle s'informa secrètement de ce qu'elle étoit devenue. On lui apprit ce que personne n'ignoroit dans ma maison, que le chagrin d'être regardée comme la cause de nos malheurs l'avoit fait partir sans me communiquer son dessein; qu'elle avoit à peine emporté de quoi se couvrir, & que l'on n'avoit aucune lumière sur la route qu'elle avoit choisie. Le tendre naturel de Fanny lui fit prendre un intérêt sensible à ce récit. Quoique les playes de son cœur fussent encore si récentes, elles ne vit plus dans Madame Lallin qu'une femme infortunée qui méritoit sa compassion, & que l'avenir alloit rendre d'autant plus misérable, qu'en sortant de l'opulence où elle avoit vécu chez moi, le changement de sa situation lui seroit plus difficile à supporter. Pleine de ce sentiment, elle donna ordre à Drink, à qui elle s'étoit adressée, de ne rien épargner pour découvrir le lieu de sa retraite, dans la seule vue de lui assurer une vie douce par ses libéralités. Drink me rapporta cet

entretien , en relevant avec admiration la bonté de sa Maitresse. Cette nouvelle preuve étoit superflue pour moi , qui la connoissois si bien ; mais je ne l'admirai pas moins , dans les circonstances où nous étions encore ; & pour laisser à Fanny toute la douceur & tout le mérite de sa générosité, je défendis à Drink de lui faire connoître qu'il m'en eût averti.

J'ignorois les affaires qui avoient conduit si matin le Comte de Clarendon à Paris ; & n'ayant point d'inquiétude pour mes enfans depuis que je sçavois , par le témoignage même de leur mere , qu'ils pouvoient être fort bien au Collège , je ne me serois pas défié de la raison qui l'avoit fait partir avec tant d'empressement. Il revint l'après-midi , & l'on m'annonça avec lui le Pere Recteur , dont j'avois reçu la visite deux jours auparavant. La juste punition de mon ennemi , dont toutes les circonstances m'avoient été racontées la veille , joint à l'intérêt de mes enfans , & à la considération même du Comte , qui prenoit la peine de m'amener ce pere , me disposerent à le recevoir avec autant de satisfaction que de politesse. Son compliment me fit con-

noître qu'il étoit informé de l'heureux retour de mon Epouse. Il prit part à mon bonheur ; & passant légèrement sur l'aventure du malheureux que le Ciel , me dit-il , avoit pris soin lui-même de punir , il en vint tout d'un coup à mes enfans , sur lesquels ils s'expliqua dans les termes qu'il avoit concertés avec le Comte. Ce généreux Seigneur l'avoit prié de ne laisser rien échapper qui pût me faire connoître le péril auquel ils avoient été exposés , & charmé lui-même de l'ordre qu'il avoit vu régner au College , il prit la parole pour me rendre témoignage du soin qu'on y prenoit de leur éducation. Il s'en étoit fait un spectacle agréable pendant une partie du jour , & le détail dans lequel il entra là-dessus me fit naître la curiosité de me procurer quelque jour le même amusement. Je suis Protestant , ajouta-t-il en s'adressant au recteur , & vous ne vous attendez pas que je loue vos principes de Religion ; mais dans un âge où l'esprit des enfans n'est point capable de se déterminer par choix , j'examine peu quelles speculations on leur présente , & je ne m'attache qu'aux pratiques dont on leur fait former l'habitude.

Ils

Ils ne demeurent guères chez vous au-delà de leur quinzième année; à peine est-ce le tems où commence l'exercice de la raison: c'est alors qu'ils deviennent capables de distinguer la vérité; & quand on supposeroit qu'ils l'eussent reçue dès l'enfance, il n'est pas moins nécessaire alors de leur en rappeler tous les principes, pour leur procurer le mérite de l'embrasser librement. Mais je regarde d'un autre œil ce qui dépend des facultés sensibles, telles que le cœur, la mémoire, & généralement tous les organes du corps. Les premières méthodes decident ordinairement de ce qu'on doit attendre d'un enfant pour toute sa vie, parce que les habitudes qu'elles servent à former changent rarement lorsqu'elles ont acquis un certain degré de force, & sont peut-être proprement ce qui doit porter le nom de nature. Milord Clarendon concluoit, sur les observations qu'il avoit faites au College, qu'il y a peu de ces établissemens, où un pere, curieux de voir former ses enfans à l'honneur, à la politesse, à la bonne grace du corps, aux qualités, en un mot, qui servent à rendre meilleur ou plus aimable, & même aux scien-

ces qui entrent dans le caractère de l'homme de mérite accompli , puisse les placer avec autant d'avantage qu'au Collège de Louis-le-Grand.

En rendant grace au Comte de ce compliment , le Recteur ne convint point que sa premiere réflexion fût tout-à-fait juste. Mais il la trouvoit d'ailleurs trop favorable à ses vues pour la combattre , & j'observai qu'en la regardant comme une erreur , il s'applaudissoit de la facilité qu'elle lui donnoit d'inspirer à mes deux fils des principes de Religion dont il attendoit plus de fruit que le Comte. Pour moi qui n'avois point encore de lumieres fort étendues sur cette matiere , & qui étoit disposé à bien juger d'une Religion où la justice & la bonté étoient réputées comme des vertus nécessaires , je demurai satisfait du témoignage de mon ami ; & loin d'interpréter mal les vues secrètes que j'attribuois au Recteur , je jugeai non-seulement de sa droiture personnelle , mais de la vérité même de sa Religion , par son zèle.

L'inclination que cette idée me fit concevoir pour lui s'accrut encore , lorsque Fanny étant venue se joindre à l'assem-

blée, je compris, par la joie qu'elle marqua de le voir, & par la reconnoissance dont elle fit profession d'être redevable à ses soins, qu'il avoit servi à la consoler dans ses peines. Elle me confessa qu'ayant reçu de lui des instructions fort longues & fort assidues, elle s'étoit déterminée sous sa conduite à suivre la Religion Romaine. Milord Clarendon, qui l'ignoroit encore, fut plus surpris que moi de cette déclaration. Il l'interrompit. Ah ! Madame, s'écria-t-il, que je vous porte envie si vous avez trouvé quelque rayon de lumière au milieu de ces ténèbres, & que j'attens de consolation de votre secours ! La Religion que vous avez embrassée est sans doute la seule qu'il y eût à choisir pour vous, puisqu'avec tant d'esprit & de droiture vous ne sçauriez être soupçonnée d'avoir fait cette démarche au hasard. Votre sincérité vous en a fait une loi, & je comprends que cette disposition est d'un grand prix aux yeux de celui qui pénètre les cœurs. Mais j'y suis comme vous ; & comment se fait-il qu'après tant d'études & de recherches, je ne sois point encore au terme où vous êtes peut-être ar-

rivée par des voies plus courtes ?
Cette exclamation, accompagnée de quantité de regrets qui ne sont point équivoques dans un honnête homme, produisit un effet étonnant sur l'esprit du Recteur. Il leva les yeux au Ciel ; & prévenant la réponse de mon Epouse : Je regarde ce jour, nous dit-il avec transport, comme le plus heureux de ma vie. J'ai la satisfaction de me trouver parmi des cœurs droits, à qui la lumière manque, mais qui la cherchent, & je leur promets, au nom du Ciel, qu'elle ne leur sera pas refusée. Milord, reprit-il en s'adressant au Comte, ne cherchez pas plus loin ce qui vous est offert. J'embrasse votre Religion si je ne vous fais pas connoître l'excellence de la mienne. C'est vous engager beaucoup, répondit le Comte avec douceur ; mais je ne refuse pas vos éclaircissements si vous pouvez les détacher de cet amas de questions inutiles qui me paroissent autant d'obstacles au triomphe de la vérité. Cette promesse ravit le Recteur. Il en remercia le ciel ; & se l'étant fait renouveler avec la même joye, il fut le premier à changer de discours, pour éviter des dis-

cussions inutiles, qui ne pouvoient le conduire à son but dans les bornes ordinaires d'une conversation.

Je me confirmai dans l'opinion que j'avois de sa sincérité & de son zèle, sans prévoir le succès que le Ciel devoit donner un jour à ces heureuses prédictions. J'étois si éloigné d'en espérer quelque fruit pour moi-même, que le Comte, à qui je ne rendrois pas justice, si je ne faisois observer que dès ce tems-là il avoit jetté les fondemens d'une Philosophie fort supérieure à celle du vulgaire, m'ayant demandé, après le départ de cet honnête homme, ce que je pensois de ses engagemens, je le priai de ne me pas faire entrer dans un projet qui ne convenoit ni à mes besoins présens, ni à mes anciennes résolutions. Telle étoit la force du souvenir que je conservois encore de Saumur, & tel le fond que je faisois imprudemment sur la nouvelle disposition de mon cœur.

Elle étoit en effet si délicieuse, que ne cessant point de se communiquer à tous mes sens, je me vis bientôt rétabli dans un degré de force qui me rendit les plus brillans avantages de la jeunesse.

se. Ce qui me restoit de langueur & de foiblesse pouvoit-il résister longtems au soin que Fanny prenoit de changer elle-même l'appareil de mes blessures ; & ses moindres caresses ne rendoient-elles pas plus de chaleur à mon sang qu'il n'en avoit perdu par une si longue altération ? Sa présence continuelle, celle de Cécile, leurs discours, leurs soins, les doux amusemens qu'elles se faisoient autour de moi, & dans lesquels je voyois entrer, avec la même complaisance, ma sœur, Madame Riding, & tous mes Hôtes, jusqu'au cher Comte de Clarendon qui ne dédaignoit pas de se mêler dans nos simples badinages ; enfin, l'air de joie qu'on sembloit respirer dans toute ma famille, tout conspiroit à m'entretenir dans une situation digne d'envie.

Aussi ne diffèrai-je plus l'exécution de mon projet ; & Monsieur Briand m'ayant rendu compte des préparatifs qu'il avoit faits à Paris, j'invitai tout ce qu'il y avoit d'Etrangers dans ma maison à venir partager avec moi les plaisirs de cette fameuse Ville. Le Comte me promit de n'être pas long-tems à m'y rejoindre. Quelques lettres qu'il avoit reçues le même

jour l'obligeoient de retourner à Rouen ; & sans chercher à pénétrer ses affaires , je lui avois remarqué des apparences d'inquiétude qu'il s'efforçoit inutilement de déguiser. Attaché pour le reste de ma vie à ses intérêts, je ne pus vaincre la passion que je ressentis de m'y rendre utile ; & le voyant prêt à partir sans m'avoir fait aucune ouverture , je l'arrêtai au moment qu'il montoit dans son Carosse. Je me suis trop flatté, lui dis-je , en m'attribuant votre estime & votre confiance. Vous avez des peines que vous ne me communiquez pas. Il me regarda un moment avec quelque surprise , & m'ayant pris par la main , il me conduisit à l'écart pour me tenir ce discours.

Je n'ai pas voulu troubler la paix de votre cœur par des confidences auxquelles j'appréhendois que l'amitié ne vous rendît trop sensible ; mais puisqu'elle vous porte à m'en faire un reproche , ne vous prenez qu'à vous-même de la compassion que je vais vous causer. Vous sçavez quel rang j'ai perdu avec la faveur du Roi. La malignité de mes ennemis a prévalu sur la bonté de mon Maître , & pour prix de trente ans de services , je me vois dé-

pouillé de mes emplois, & forcé de chercher un asyle hors de ma Patrie. On n'auroit pas ménagé ma vie si ma fidélité & mon zèle n'eussent été à l'épreuve des plus noires accusations. Après m'avoir abandonné par foiblesse, le Roi m'éloigne par confusion. Je le connois. Le remord qu'il a de m'avoir sacrifié, m'expose peut-être éternellement à sa haine ; comme si l'augmentation de ma disgrâce en pouvoit couvrir l'injustice.

Avant qu'on m'eût ôté les Sceaux ; continua le Comte, & dans un tems où je croyois ma fortune bien affermie, je ne vous dissimule point que l'ambition ne m'ait fait concevoir de hautes espérances. Je voyois le Roi sans enfans, & la Duchesse d'York ma fille à deux pas du Trône. Je ne bleffois point mon devoir en me flatant qu'elle y pourroit monter un jour ; & si j'ai fait quelques démarches dans cette vûe, ma justification est qu'elles s'accordoient avec l'honneur de mon Maître, & les droits de la Religion. Mais vous ne prendriez pas une juste idée de mon embarras si je ne vous en expliquois plus particulièrement la cause.

La passion du Roi pour les plaisirs
ayant

ayant fait entrer toute la Cour dans le même goût, il y a long-tems que c'est un mérite en Angleterre d'inventer de nouvelles fêtes, & de se rendre utile à l'entretien du luxe & de la débauche. On s'étoit déclaré pendant l'hiver pour la danse, & la fureur des bals s'étoit tellement répandue à Londres, qu'elle avoit gagné jusqu'à la Bourgeoisie. Il n'y avoit point de nuits où l'on ne s'assemblât dans une infinité de lieux pour danser jusqu'au jour. La Cour s'y mêloit sous le masque avec la Ville; & pour favoriser ce déguisement, on s'y faisoit porter en chaise, souvent sans suite & sans flambeaux. Ces divertissemens tumultueux entraînoient toujours beaucoup de désordres; mais c'en étoit le principal agrément pour la jeunesse de la Cour. Le plaisir de courir de maisons en maisons, & d'y voir naître quelque nouvelle scène, dont les Acteurs évitoient d'être reconnus, fut trouvé si piquant par la Reine même, qu'elle se le procuroit chaque nuit avec aussi peu de précaution que le moindre de ses sujets.

Etant une fois seule, par un excès de licence qu'on auroit peine à se persuader, elle perdit de vûe ses porteurs, & son

embarras fut extrême après s'être donnée des soins inutiles pour les retrouver. Le Duc de Buckingham l'avoit reconnue , malgré son déguisement. Il se fit pendant quelque tems un amusement de sa peine ; & voyant que la foule ne lui permettoit pas sitôt de se retirer , il forma tout d'un coup un dessein digne de lui. Ayant laissé un de ses gens pour la suivre , il accourut à Saint James , où j'étois avec le Roi ; il pria ce Prince de passer avec lui dans son cabinet : Sire , lui dit-il , je viens vous offrir une occasion de vous défaire de la Reine , que vous ne retrouverez peut-être jamais. Il lui raconta dans quelle situation il l'avoit laissée , & levant la voix avec assez de chaleur pour oublier que je pouvois l'entendre : dites un mot , Sire , reprit-il , & je l'enleve. Je la fais partir dès cette nuit pour quelque Isle de l'Amérique , & vous serez le maître de faire un heureux mariage qui donnera des héritiers à votre Couronne.

Quelque horrible que fût ce conseil ; il ne fut point reçu avec assez d'indignation pour me persuader qu'il seroit rejeté. Ce que j'avois entendu étant capable de me causer une juste alarme , je profitai

du tems que le Roi employoit à répondre, pour me servir d'une plume qui se trouva sous ma main, & marquant à ma fille le danger où la Reine étoit exposée, je la pressai, pour son propre intérêt, de chercher quelque moyen de le détourner. Il m'eût été inutile de prêter l'oreille à la réponse du Roi, qui baissoit la voix avec plus de prudence que Buckingham. Mais cette précaution même, & la longueur de ses délibérations, me faisant croire le péril encore plus pressant, je me hâtai d'envoyer mon billet à la Duchesse d'York. Buckingham sortit, sans que j'eusse pu découvrir de quels ordres il étoit chargé. Mon inquiétude ne faisant qu'augmenter, je quittai le Roi sous quelque prétexte, & je suivis son confident avec assez de diligence & de bonheur pour le voir entrer dans sa chaise sans en être apperçu. La mienne étoit au bas de l'escalier. Je me fis porter sur ses pas jusqu'à la maison où je m'imaginai qu'il avoit laissé la Reine. Il reprit son habit de bal à la porte, tandis que je demurai à quelque distance pour l'observer. On trouvoit alors dans toutes les rues de Londres des facilités pour se masquer sur le champ.

Je ne perdis pas un moment , & m'étant déguisé d'une façon bizarre , je m'introduisis dans une assemblée si nombreuse & si confuse , qu'avec quelque soin que j'eusse observé l'habillement de Buckingham , j'eus beaucoup de peine à le reconnoître.

Cependant je le découvris dans la foule. Il paroissoit donner quelques ordres à un autre masque qui l'écoutoit fort attentivement , & qui sortit de la salle après l'avoir quitté. Je ne doutai point que ce ne fût quelque satellite qu'il avoit chargé de l'exécution de son dessein. Quelques moyens qu'il pût employer , j'étois résolu de suivre toutes ses démarches , & si je n'étois pas assez heureux pour découvrir la Reine , j'avois pris le parti de faire éclater mes craintes , plutôt que de la laisser exposer à une si lâche trahison. Mais je crus enfin l'appercevoir , & les regards de Buckingham , qui se tournoient souvent vers elle , ne me servirent pas plus à la découvrir , que l'embaras dont elle ne pouvoit cacher les marques. Elle s'étoit retirée dans un coin , d'où elle paroissoit observer tous ceux qui s'approchoient d'elle , pour reconnoître quelqu'un sans doute à qui elle pût s'ouvrir

avec confiance. Je finis sa peine en lui apprenant sans détour que j'étois venu pour la servir, & quoique je prisse soin de déguiser ma voix, je lui parlai avec tant de respect & de zèle, qu'elle ne put me prendre pour un inconnu. Elle consentit à me suivre. Je la précédai de quelques pas pour tromper la vigilance de Buckingham. Il s'aperçut en vain qu'elle lui échappoit. Ses gens n'étoient pas encore rassemblés, & mes porteurs m'attendant à quelque distance, je la pressai d'entrer dans ma chaise, & je la suivis à pied jusqu'à la petite porte de Whitchall. Elle me conjura de lui apprendre à qui elle avoit cette obligation. Je ne lui répondis qu'en lui conseillant, pour la sûreté de sa vie & de son honneur, de ne jamais s'exposer à la même aventure.

Tandis que je la servois si heureusement, mon billet avoit été remis à ma fille, qui l'avoit communiqué sur le champ au Duc d'Yorck. L'appartement n'étant pas éloigné de celui du Roi, ce Prince n'avoit pas cru qu'il y eût de remède plus prompt contre le mal dont je le menaçois, que de faire connoître sur le champ à son frere que son dessein n'étoit pas ignoré. Cette ouverture

fut reçue avec des témoignages de surprise & de colere, qui étoient l'effet d'une profonde dissimulation. Le Roi voulut sçavoir de qui venoit un avis qu'il traita d'imposture, & feignant de le mépriser, il n'en passa pas moins le tems dans une vive alarme jusqu'au retour de Buckingham. Quoique le Duc eût refusé de me trahir, & que je me fusse conduit avec tant de précaution que j'étois sûr du secret, les soupçons du Roi & de son confident ne purent tomber que sur moi. J'ai sçu qu'on s'étoit informé avec soin si je n'étois pas entré dans l'appartement de ma fille en sortant de celui du Roi, & qu'on n'avoit rien épargné pour corrompre mes porteurs. Mais l'usage de la Cour étant d'employer des gens de confiance pour cet office, les miens m'étoient attachés jusqu'à perdre la vie, comme il leur est arrivé au tems de ma disgrâce, plutôt que de manquer à la fidélité qu'ils me devoient.

Telle est la source du chagrin dont vous me voyez dévoré. Buckingham, le plus malin & le plus ardent de mes ennemis, ne manqua point cette occasion de me rendre suspect au Roi, en lui mettant dans

l'esprit que c'étoit l'ambition qui m'avoit porté à le traverser. Le ressentiment qu'il en eut devenant d'autant plus vif, que ma conduite ne lui donnoit aucun prétexte pour le faire éclater, il n'y eut point de délibérations dans lesquelles il n'entrât avec mes ennemis, pour éloigner à jamais ma fille & mes petits enfans du Trône. Il pensa à répudier la Reine, sous ombre de stérilité; mais toute l'Angleterre ayant sçu qu'elle avoit fait une fausse couche, il fut forcé de renoncer à ce projet. Ses flatteurs lui proposèrent de prendre deux femmes, & portèrent la bassesse jusqu'à lui présenter un recueil d'autorités & de preuves en faveur de la poligamie. Il se livra d'abord à cette honteuse espérance; mais les représentations de Coventry, & d'un petit nombre d'honnêtes gens, le rappellerent à des maximes moins déréglées. Pour irriter encore plus ses soupçons, le Duc de Richmond épousa malgré lui Mademoiselle Steward, sur laquelle on lui avoit fait jeter les yeux pour remplacer la Reine, & Conbury, l'aîné de mes fils, fut accusé d'avoir contribué à ce mariage par ses conseils. Ma faveur n'a fait que baisser depuis ces

deux événemens, & la haine de Buckingham, qui travailloit depuis quinze ans à me perdre, feroit venue à bout de me conduire à l'échaffaud, si mon innocence n'eût été assez reconnue pour l'emporter sur les horribles impressions dont il a rempli l'esprit de mon maître.

C'est par ménagement pour le Duc d'York & pour ma fille que j'ai pris le parti de me retirer en France ; car avec un cœur irréprochable, j'aurois affronté tous les dangers, & nulle composition ne m'auroit satisfait pour mon honneur & mon innocence. Mais j'ai considéré qu'en m'obstinant à résister, j'augmentoïis l'aversion du Roi, & sa jalousie pour le Duc, qui n'a déjà que trop éclaté. Je me consolois ainsi de ma disgrâce par la douceur de penser qu'elle étoit utile à ma fille, & que l'obscurité où je suis condamné pour le reste de ma vie, pourroit tourner quelque jour à l'avantage de la plus précieuse partie de mon sang. Mais d'affreuses nouvelles, que j'ai reçues par un Courrier de la Duchesse, abattent ma constance en renouvelant toutes mes craintes. Elle m'écrit que sur l'indiscrétion qu'elle a eue de parler à quelques amis d'une histoire

de la vie du Duc d'York & de la mienne , à laquelle elle travaille depuis long-tems , le Roi , ou quelqu'un de ses Emissaires , lui a fait enlever secrettement tous les mémoires qu'elle avoit rassemblés pour cette entreprise. Et dans ce nombre , elle me confesse qu'elle avoit toutes les Lettres qu'elle a reçues de moi depuis son mariage , sans en excepter le billet par lequel je lui donnai avis du péril de la Reine. Combien de fois l'ai-je fait souvenir de les brûler ! Ces lettres ne contiennent rien qui blesse mon devoir ; mais un pere s'explique naturellement avec sa fille , & j'ai quelquefois recommandé à la Duchesse de prendre la conduite & les sentimens qui convenoient à nos espérances. Dans la disposition où je vous ai représenté le Roi , il n'y a trouvé que trop de sujets de redoubler ses soupçons. Son ressentiment contre le Duc & ma fille a éclaté jusqu'à lui faire refuser de les voir. On parle du dessein qu'il médite avec ses confidens , de légitimer le Duc de Monmouth , en déclarant qu'il avoit contracté un mariage secret avec sa mere. Il le rappelle en Angleterre dans cette vûe. Les craintes de ma fille la font balancer , si sa

lûreté ne demande pas qu'elle s'éloigne de la Cour, & qu'elle vienne vivre en France avec moi. Elle est alarmée pour moi-même depuis que le Roi a nommé Buckingham pour l'ambassade de cette Cour. Mes ennemis regrettent de m'avoir laissé échapper, & la Duchesse s'imagine que ce n'est pas sans quelque vûe secrète qu'on a choisi le plus ardent pour l'envoyer en France.

Il étoit inutile, ajoûta le Comte, de vous fatiguer par un récit auquel vous ne sçauriez prendre d'autre intérêt que celui de l'amitié. Mais si cette raison m'a porté à vous cacher mes peines, je n'ai pû refuser de vous ouvrir mon cœur, lorsque vous vous plaignez de mon silence. Son discours & l'air de tristesse que toute sa constance ne m'empêchoit pas de remarquer dans ses yeux, me touchèrent si sensiblement, que je me serois déterminé à partir sur le champ pour l'Angleterre, s'il y avoit pu tirer la moindre utilité de mes services. Mais après lui avoir fait cette offre, il me vint à l'esprit que si la Duchesse d'York étoit forcée de passer en France, il n'y avoit personne qui pût la servir plus utilement que M. & Madame de L*** qui étoient toujours ré-

folus de se rendre incessamment à Londres. La qualité de François réfugiés leur assuroit une liberté dont ils pouvoient faire toutes sortes d'usages ; & quand cette entreprise leur auroit ôté l'espérance de retourner en Angleterre , j'étois persuadé que pouvant trouver le même asyle dans quelqu'autre pays protestant , ils feroient volontiers le sacrifice de leurs premières vûes à l'amitié qu'ils avoient conçue pour le Comte. Je lui communiquai cette pensée. Il la trouva si heureuse , que s'y étant attaché tout d'un coup , il me laissa le soin d'en ménager le succès. M. de L*** à qui j'en fis aussitôt l'ouverture , la reçut comme la plus précieuse occasion qu'il pût espérer de rendre service à l'innocence & à la vertu. Il ne voulut pas même que son départ fût remis après celui du Comte. Tous ses préparatifs étant achevés dès le premier voyage , il ne demanda que quelques heures pour faire tranquillement ses adieux , & se reposant sur le Comte de tous les autres soins , il reprit vers le soir le chemin de Rouen avec sa femme.

La satisfaction que j'eus d'avoir rendu un peu de tranquillité au Comte de Clarendon , joint à la certitude de revoir

deux amis si chers, & aux mesures que j'avois déjà prises pour leur procurer à Londres une situation plus agréable, dissipa quelques sentimens de tristesse que l'inquiétude de l'un & le départ des autres avoient mêlé à ma joie. Je ne pensai qu'à me rendre à Paris, & faisant d'avance à Fanny & à Cécile une image délicieuse de la vie que j'allois leur faire mener, nous entrâmes dans cette grande Ville comme en triomphe. L'inclination que Dom Thadeo continuoit de marquer pour ma fille, m'obligeoit peut-être à quelques précautions ; mais je ne me défiois point de l'amour dans le cœur d'un honnête homme, & la reconnaissance que je devois à son zèle ne me permettoit pas de lui laisser prendre un logement étranger, tandis que je recevois chez moi M. & Madame des Ogeres au même titre.

Nous fûmes charmés de la magnificence & des commodités de notre nouvelle habitation. Monsieur Briand, accoutumé au faste de la Cour & bien instruit de mes richesses, avoit rassemblé dans l'espace de quelques jours ce qu'il avoit trouvé de plus riche & de plus agréable à Paris. Je le remerciai d'être entré si parfaitement dans

mes vûes ; & toujours plein du projet que j'avois formé , j'exhortai ma famille & tous les compagnons de ma fortune à jouir avec moi des biens que le Ciel m'avoit accordés. Le cœur n'a pas besoin d'efforts pour s'ouvrir à la joie , & pour goûter les premières douceurs de la prospérité. J'admirais moi-même avec quelle facilité je me livrois à tous les amusemens qui m'étoient offerts. M. Briand , que j'avois choisi pour le guide de mes plaisirs , me proposa dès le même soir ceux qui se présentent continuellement à Paris , les Spectacles , le jeu , les Concerts. J'acceptai la Comédie que je ne connoissois encore que de nom. J'y parus de l'air le plus brillant avec toute ma famille. Fanny me confessa qu'elle y avoit pris beaucoup de goût ; & nous revînmes fort satisfait de cet essai d'amusement.

Cependant ma dissipation même ne pouvant me faire renoncer à cet ancien goût d'ordre & de méthode dont je m'étois formé une si longue habitude , je pensai dès le soir du même jour à mettre de l'ordre dans mes plaisirs , & jugeant que ce n'étoit point une science dont je pusse trouver les principes dans moi-même , j'ap-

pellai M. Briand & toute ma famille à ce conseil. Il est question, leur dis-je, de travailler à notre félicité commune, & de l'établir sur des fondemens qui ne puissent être ébranlés. J'ai plus de richesses qu'on n'en demande communément pour être heureux, & je les abandonne à ce dessein. Mais ne connoissant cette Ville que par la réputation qu'elle a d'être le centre de tous les plaisirs, je voudrois les connoître assez pour faire choix de ceux qui nous conviennent. Je les demande honnêtes, délicats; mais vifs, & qui ne laissent rien à desirer au cœur; enfin, je veux tirer du commerce du monde, ajoutai-je en m'adressant à M. Briand, tout ce qu'il a de plus délicieux & de plus propre à satisfaire d'honnêtes gens. Vous en avez l'usage. C'est vous que je consulte.

Il me répondit que n'ayant jamais été assez riche pour se procurer tous les plaisirs qui s'offroient à Paris, il ne pouvoit me donner les lumières qu'on tire de l'expérience; mais que s'il devoit s'en rapporter à ses propres desirs, & au goût de ceux qui étoient mieux partagés que lui des biens de la fortune, il me nommeroit aisément les

principales sources du bonheur ; qu'après le soin par lequel j'avois fort bien commencé, de me donner une maison magnifique, & un équipage fort brillant, il falloit faire les frais d'une table où l'abondance & la délicatesse fussent réunies, & n'y être jamais sans un certain nombre d'aimables convives ; que la Musique, le Jeu, les Spectacles partageroient les intervalles des repas ; que la promenade & la chasse auroient leurs jours marqués, comme des exercices nécessaires pour l'entretien de la santé qui est le fondement de tous les plaisirs ; que la lecture même, la conversation & les visites étoient autant de supplémens qui entroient pour quelque chose dans le plan d'une vie heureuse, & qui pouvoient y contribuer du moins par la variété ; que si j'étois sensible à la douceur d'être flatté avec politesse, écouté avec complaisance, servi avec zèle, je pouvois rendre libre l'entrée de ma maison, & m'assurer d'y être bientôt environné d'une foule de courtisans qui se feroient une étude de prévenir tous mes desirs ; que j'apprendrois d'eux tous les jours les nouveaux divertissemens qui naistroient à la Cour ou à la Ville, &

que mes richesses me mettant sans cesse en état de ne me rien refuser, je pourrois joindre ce surcroît de plaisir à ceux dont je ferois régulièrement mon occupation.

Il cessa de parler, pour sçavoir par ma réponse, s'il étoit bien entré dans mes vûes. Je regardois, pendant ce tems-là, Fanny & Cécile, & flatté en effet par tant d'images riantes qu'il avoit assez heureusement réunies, je ne doutai pas qu'elles n'y fussent du moins aussi sensibles que moi. Trouvez-vous, dis-je à Fanny, qu'il manque quelque chose à ce tableau ? Elle me répondit, que sans l'examiner, elle donnoit d'avance le nom de plaisir à toutes les occupations que je partagerois avec elle. Cécile s'échauffa encore moins, & je pris son silence pour une maniere de se conformer au sentiment de sa mere. Ce qu'elles avoient entendu me paroissoit trop capable de leur plaire pour me défier de leur goût ; & le mien ne s'éguissant même que par le desir & l'espérance de satisfaire toutes leurs inclinations, je revins au dessein que j'avois eu de mettre de l'ordre dans une carriere qui se présentoit avec tant d'agréments. M. Briand fut encore consulté sur le rang que
je

je devois donner aux plaisirs qu'il avoit nommés. Je le trouvai plus éclairé qu'il ne s'en glorifioit dans ses conseils ; & me souvenant moi-même de la maxime d'un ancien Philosophe sur l'usage des plaisirs , je cherchai à les assortir avec une proportion si juste , que ceux qui étoient destinés à succéder ne pussent souffrir aucune diminution par la nature de ceux qui les auroient précédé.

De toutes les propositions de Monsieur Briand , la seule que je ne pus goûter , fut d'ouvrir indifféremment ma maison à toutes les personnes d'un nom connu , pour me donner un air de grandeur par la multitude de ceux qui viendroient me composer une espèce de cour. Cette vaine affectation , qui m'exposeroit à voir tous les jours de nouveaux visages , & qui me priveroit sans cesse des douceurs de la familiarité , me parut moins un plaisir qu'un supplice. Mais je lui recommandai instamment de me procurer des amis que je pusse trouver du plaisir à voir plus d'une fois , & qui fussent même assez distingués par l'esprit & la politesse , pour me faire trouver , dans le séjour de Paris , un des prin-

cupaux agrémens que j'y voulois chercher. Fanny fut encore plus délicate sur le choix des Dames avec lesquelles on lui proposa de se lier. Elle les demandoit sages, douces, modestes; & dans un tems où toutes ces vertus n'étoient pas fort en honneur à la Cour de France, il n'étoit pas aisé de lui trouver des amies d'un si beau caractère. Cependant je me rappelai le souvenir de la Comtesse de ***. que j'avois vûe souvent à la Cour de Madame, & dont j'avois admiré autant de fois le mérite. Elle m'avoit traité avec tant de bonté & de distinction, que je me flattai d'être reçu d'elle agréablement lorsque je lui présenterois ma femme; & l'amitié supposant quelque ressemblance d'inclinations, je comptai que nous trouverions dans les amies de cette Dame toutes les qualités qu'elle possédoit elle-même, & que Fanny desiroit.

Ces projets n'ayant pû s'exécuter dans un jour, je satisfis le lendemain l'impatience que j'avois de revoir mes deux fils. Leur mere s'étoit donné cette satisfaction dès le moment de notre arrivée, autant pour répondre à l'empressement

de Cécile, qui brûloit d'embrasser ses freres, que pour entrer dans un détail de soins qu'elle n'avoit pû prendre encore. J'avois sçu d'elle, qu'à la seule sollicitation du Recteur, la cour avoit levé l'ordre qui leur faisoit une prison du college. Il avoit fait valoir la conversion de leur mere; & le ministre, informé en même tems qu'ils n'étoient pas sujets du Roi, avoit marqué beaucoup de regret de s'être laissé engager à cette violence. Un procedé si honnête ayant achevé de dissiper toutes mes craintes, je ne regardai point, comme un devoir gênant, la visite que je ne pouvois me dispenser de rendre au Recteur.

Cependant je n'entrai point au college sans un certain frémissement qui étoit comme le reste de mes anciennes préventions. Il augmenta même lorsqu'étant introduit dans la cour je me vis au milieu d'un grand nombre de peres, qui étoient à s'y promener, & qui fixerent curieusement leurs regards sur moi. Je leur trouvois une phisionomie d'esprit, qui étoit encore relevée par l'air négligé de leurs personnes, au travers duquel un homme qui n'est point accoutumé à les

voir en troupe, est surpris de voir briller des yeux fins, & de remarquer une contenance imposante. L'habit de cette société, dis-je en moi-même, donne-t-il une apparence de mérite à ceux qui le portent ; ou n'est-elle composée en effet que de gens qui fasse cet honneur à leur habit ? Je compris tout d'un coup que des hommes de ce caractère, qui vivent sous la même discipline, & qui se conduisent par les mêmes principes, ne pouvoient être médiocrement bons ou mauvais ; & que soit l'un ou l'autre, ceux qui l'étoient moins ne pouvoient faire qu'une exception fort légère au grand nombre. Cette pensée n'étoit pas propre à me rassûrer ; les connoissois-je assez pour savoir entre les mains de qui je venois me livrer ? Je traversois la cour avec un renouvellement de défiance, & les salutations que je recevois de tous côtés ne la dissipoient pas, lorsqu'au son d'une cloche je vis sortir de différentes portes des flots de jeunes gens qui me formerent un spectacle aussi nouveau qu'agréable. Je m'arrêtai au milieu de mes gens pour ne rien perdre de cette vûe. Je ne me lassais pas d'admirer une jeunesse si brillante ; &

quoiqu'il me fût aisé de juger que c'étoient les Eleves du college, au nombre desquels je m'attendois de voir paroître mes enfans, leur multitude, leur propreté & leur bonne grace augmentoient de plus en plus mon étonnement. Il fut interrompu par l'arrivée du pere Recteur qu'on avoit averti de ma visite. Mon premier compliment roula sur l'objet dont j'étois rempli; & tandis que je lui marquois vivement mon admiration, en lui demandant les noms de ceux dont la physionomie avoit le plus d'éclat, j'étois occupé d'une réflexion qui l'auroit charmé s'il l'avoit pû pénétrer. Mais il me donna occasion lui-même de la développer par ses réponses. Frappé de lui entendre nommer la principale noblesse du royaume, & de n'en pas voir finir le nombre: Eh! depuis quand, lui dis-je, êtes-vous assez bien dans l'esprit du Public pour être chargés de ce précieux dépôt avec une confiance si générale? Il trouva cette question singulière. Ce college, me répondit-il, est établi en France depuis plus d'un siècle, & nous avons toujours eu la satisfaction d'y voir à peu près le même nombre d'enfans, sans que

la confiance du Public ait jamais parue se refroidir. Et ce que vous voyez ici, ajouta-t-il, vous le verriez dans toutes les villes du royaume où nous avons des établissemens. Quoi ! repris-je avec une véritable surprise ; dans le tems qu'on vous a persecutés, décriés, qu'on vous a chargés de mille accusations odieuses, & que le Public a reçu avidement tant d'écrits où vous êtes cruellement déchirés, il n'a pas cessé de remettre entre vos mains ce qu'il a de plus cher, & de vous confier le plus important trésor de l'état ? Non, me dit-il modestement ; & si vous aviez jetté les yeux dans nos Eglises, vous y auriez vû constamment ce même Public, qui ne s'est pas relâché d'une autre sorte de confiance dans des intérêts encore plus délicats ; vous verrez de même qu'elle ne s'est pas démentie à l'égard d'une infinité d'autres services auxquels notre profession nous oblige. Mais je vous expliquerai, ajouta-t-il, un mystere qui paroît vous étonner. Et me prenant par la main, il me conduisit dans une salle où il continua de me parler ainsi.

Laissons à part, me dit il, toutes les difficultés qui peuvent arrêter un Protestant. Le but particulier de notre société

est de veiller à la défense & au soutien d'une Religion qui nous apprend que ce zèle pour la soutenir & pour la répandre, est ce qu'il y a de plus agréable & de plus héroïque aux yeux de Dieu qui en est l'auteur. Ainsi nous sommes engagés, par un double devoir, à la conserver pure entre nous, & à l'inspirer aux autres. Il falloit des moyens qui pussent nous conduire à cette fin. La sagesse de notre instituteur a choisi les plus naturels, en nous attachant au service du Public par toutes les voies qui peuvent se rapporter à notre destination. Au ministère ordinaire de l'Eglise, il nous a fait joindre l'exercice des talens de l'esprit, le goût même de la politesse, & de tout ce que le monde a d'estimable au milieu de sa corruption. Rien n'est profane pour nous, si nous avons quelque espérance d'en faire un usage qui le sanctifie. Nous nous livrons à l'étude des sciences, & nous faisons profession de les enseigner : nous serions soldats & matelots, si nous en espérons le même fruit. Maîtres d'Ecole en France, Mandarins à la Chine.

Il n'est pas difficile de pénétrer par quels liens toutes ces occupations peuvent être

rapportées à notre but ; mais elles nous ont fait plusieurs sortes d'ennemis. Premièrement , ceux qui le font de la Religion , & qui cherchent à la détruire ou à l'altérer par des innovations. Notre résistance les irrite. Ils tournent contre nous les armes dont nous nous efforçons de la garantir. En second lieu , les libertins , qui par un dérèglement d'esprit , dont la corruption de leur cœur est la source , affectent de jeter du ridicule sur tout ce qui est opposé à leurs maximes. Enfin , nos concurrens , ceux qui marchent dans la même carrière sans tendre toujours au même terme , s'affligent de voir nos succès plus éclatans. Ils ne considèrent pas que cette différence vient de celle de nos motifs. Des établissemens civils , qui ne sont soutenus que par des vûes humaines , ne supposent point ce désintéressement & cette ardeur que le zèle de la Religion inspire , sans compter l'assistance du Ciel , qui ne manque point à des entreprises formées pour sa gloire. Si nos travaux sont quelquefois plus heureux , c'est que les difficultés nous épouvantent moins , & qu'avec l'aiguillon qui nous presse , elles ne sont jamais capables de nous rebuter. Cependant

dant la haine, la malignité & l'envie, qui sont respectivement les dispositions habituelles des trois sortes d'ennemis que j'ai nommés, ne cessent point de nous mordre & de nous insulter. On prétend faire passer les mouvemens de notre zèle pour des intrigues d'ambition, notre retenue pour hypocrisie, notre douceur & notre complaisance pour mollesse politique; enfin, les plus grands effets de notre ardeur pour la Religion, ces pénibles fonctions de notre ministère, ces voyages qui entraînent la privation de toutes les commodités & souvent la perte même de la vie, on les travestit en avidité pour l'or, & en passion pour tous les objets de l'avarice. Ainsi, notre sort ordinaire est d'essuyer des contradictions & des outrages, que la foi nous fait regarder heureusement comme une partie de notre récompense. Mais au milieu de ce déchaînement, qui subsistera sans doute aussi long-tems que nous conserverons quelque vertu, le Public se déclare pour nous malgré lui-même; c'est-à-dire, que malgré le penchant malin qui lui fait prendre du goût à la satire, ne reconnoissant point des ambitieux dans des gens qui re-

noncent volontairement aux bonheurs, ni des amateurs de l'or dans ceux qui vivent contents du nécessaire, ni des politiques dans une société d'hommes désintéressés qui ne balancent point à monter sur un échaffaut quand c'est la voie la plus sûre & la plus courte pour aller à leur but, il nous accorde une confiance que nous devons, sans doute, à son estime, & qui nous venge bien des chimeriques applaudissemens qu'il donne quelquefois à nos ennemis.

Je fus si frappé de cette éloquente apologie, & l'impression en fut si forte, qu'interrompant le Recteur, je lui confessai que je ne connoissois rien de si grand & de si respectable que son Ordre. Cette confiance comme arrachée, sur laquelle je ne pouvois démentir mes yeux, eut pour moi la force d'une preuve invincible, qui me disposa à croire tout ce qu'il avoit ajouté à son avantage. J'insistai même sur cette réflexion pour la confirmer. Oui, lui dis-je, je reconnois dans les persécutions auxquelles vous êtes exposés, le vrai caractère des hommes, qui est de rabaisser ce qu'ils admirent, & de chercher des défauts dans ce qu'ils estiment. Ils haïssent

ce qu'ils ne peuvent mépriser, & la force de la vertu & du mérite les ramene néanmoins à la confiance, qui est une confession forcée de leur injustice. J'ignore, continuai-je, ce que c'est que cette Religion à laquelle vous êtes disposés à faire tant de sacrifices, & quand vous m'avez traité de Protestant vous me supposiez des connoissances dont je n'ai jamais eu le bonheur de m'occuper. Mais je suis porté à bien juger de ce qui vous inspire tant de zèle, & je loue votre attachement pour un parti où vous croyez reconnoître la vérité. C'étoit lui donner occasion de se jeter dans les éclaircissemens qu'il m'avoit déjà promis. Je n'aurois pû éviter de l'entendre, si le désir que j'avois de voir mes enfans, ne m'eût servi de prétexte pour finir cet entretien. Il m'accorda ce que je lui demandois, en me promettant d'avance que je serois content du spectacle qu'il alloit m'offrir.

Il me fit traverser plusieurs cours & visiter divers édifices où je remarquai beaucoup d'ordre & de propreté. Je fus surpris du silence que j'y voyois regner, après avoir été témoin de la légèreté & des emportemens de joie d'une nombreuse

jeunesse à la sortie des écoles. Il m'apprit la division des exercices , & l'exactitude avec laquelle les plus dissipés se rangioient à leur devoir , au son d'une cloche , ou à la voix d'un Préfet. Les loix qu'ils observoient dans leurs jeux & dans leurs études , leur docilité , leur émulation , le soin qu'on prenoit de leur former le cœur & les manieres par les mêmes degrés que l'esprit , les usages mêmes de leur commerce , & l'attention qu'on avoit continuellement de leur proposer les plus nobles exemples de politesse & de bon goût , enfin toutes les méthodes qu'on employoit pour leur éducation , me firent un récit si curieux & si intéressant , que je ne me laissois point de l'entendre. Nous gagnâmes l'appartement de mes deux fils , que je trouvai assez commode pour me flatter qu'ils avoient été traités avec distinction. Ils me parurent forts satisfaits de leurs exercices , & de la bonté de leurs maîtres. Le pere Recteur , qui avoit été informé de mon opulence , me proposa de leur donner un Gouverneur , & me parla avec éloge , d'un jeune homme qui se présentoit pour cet office. J'y consentis avec joie , & j'en

abandonnai le soin à sa prudence.

En continuant de me faire voir tout ce qui mérite la curiosité d'un étranger au college de Louis le Grand, il ne perdit point une seule occasion de me rappeler les raisonnemens qu'il m'avoit faits en faveur de sa compagnie. L'adresse avec laquelle il y mêla quelques réflexions sur l'état de la Religion en Angleterre, ne me laissa point douter qu'il ne portât ses vûes plus loin que le présent, & que son espérance ne fût de tirer un jour quelque utilité de mes services. Je ne lui scus pas mauvais gré de ce dessein, qui répondoit fort bien à l'idée qu'il m'avoit donnée de son zèle. Enfin je le quittai avec assez d'estime, pour demeurer sans inquiétude sur la situation de mes enfans, & pour me proposer d'entretenir avec lui quelque commerce.

Il avoit évité de me parler du Malheureux dont sa compagnie s'étoit purgée, & je m'étois bien gardé de lui rappeler un souvenir si désagréable. Mais, comme si ce jour eût été marqué par le Ciel pour effacer dans mon esprit toutes les traces du passé, au moment même qu'il me conduisoit à mon carrosse, un Ecclésiastique

qui étoit à l'attendre, & qui s'étoit informé qui j'étois en me voyant avec lui, s'approcha de nous avec des marques particulières de surprise & de joie. Nous attendîmes l'explication qu'il paroïssoit disposé à nous donner. Il nous témoigna d'abord qu'il ne pouvoit lui arriver rien de plus heureux que ma rencontre, dans des circonstances où la commission dont il étoit chargé me regardoit autant que le Recteur; & se faisant connoître pour le Curé de Ruel, il nous apprit qu'il avoit reçu deux jours auparavant les derniers soupirs d'un homme qui avoit emporté beaucoup de remords dans le tombeau. J'avois été appelé, continua-t-il, pour entendre sa confession, & dans l'état où il étoit réduit par une profonde blessure, j'espérois à peine qu'il vécût jusqu'à la fin de mon ministère. Cependant la force de son temperament l'a soutenu pendant quelque jours, & j'ai eu la consolation de les lui voir passer dans les sentimens d'une vive pénitence. Entre tous les désordres qu'il avoit à se reprocher, il n'a paru si sensible à rien, qu'au malheur qu'il a eu de deshonorer par sa conduite le corps dont il est sorti. La justice du Ciel ayant

prévenu l'effet de ses autres desseins, il se flattoit qu'un repentir sincere pouvoit expier ses intentions; mais le tort qu'il a fait à son Ordre, est un crime consommé, dont il trembloit que son châtement même ne fût point une suffisante réparation. C'est dans cette crainte, ajoûta le Curé, qu'il m'a recommandé, en expirant, de vous rendre témoignage de ses regrets, & de vous déclarer qu'il s'est regardé comme le plus coupable de tous les hommes.

Le Recteur me regardoit timidement pendant cette déclaration, & je compris quelle impression il souhaitoit qu'elle fît sur moi; je la ressentais déjà, & je ne fis que la suivre, en lui disant qu'une réparation de cette nature, dans la bouche d'un homme mourant me paroissoit la plus glorieuse apologie qu'il pût desirer pour son Ordre. Un coupable ajoûterai-je, qui prend le tort qu'il vous a fait, pour mesure de ses plus cuisans remords, me doit donner une haute idée de votre innocence & de votre vertu. Je partis dans ces sentimens, & je n'ai jamais eu d'occasion de les changer.

J'admirai, en retournant chez moi, avec

quel bonheur tout sembloit concourir à ma tranquillité. Mais je trouvai de nouvelles raisons de la croire inébranlable dans le récit qu'on me fit à mon arrivée. Le Duc de Monmouth étoit à Paris, & sa passion pour Fanny ne lui ayant pas permis de retourner à Londres sans la voir, il lui en avoit fait demander la permission par un Gentilhomme de sa suite. Elle avoit rejeté d'abord cette proposition avec une juste colere, & dans l'indignation de lui voir conserver des esperances, elle avoit tourné brusquement le dos à son confident. Mais le témoignage de son cœur & la fierté même de ses sentimens, l'ayant bien-tôt fait revenir de cette premiere chaleur, elle avoit conçu que s'il est quelque fois permis à une femme de tirer quelque avantage de la foiblesse des hommes, c'étoit dans l'occasion qui s'offroit naturellement. Elle connoissoit les chagrins de Mylord Clarendon, & combien le Duc de Monmouth, que le Roi ne rappelloit pas sans quelque dessein, alloit avoir de part aux intrigues de la Cour. Il lui vint à l'esprit de faire usage du pouvoir qu'elle avoit sur lui, pour le rendre utile aux intérêts du Comte. Le seul embarras qui fut

capable de l'arrêter étoit mon absence ; mais ne pouvant douter que les intérêts de ce cher Comte , ne me fussent aussi sacrés que les miens , elle se flatta non-seulement de me faire approuver sa conduite , mais de mériter mes louanges , en faisant réussir sans ma participation , un projet dans lequel je ne pouvois entrer avec bien-séance. En effet elle fit rappeler le Messager du Duc , & traitant sa commission de badinage , elle lui déclara plus sérieusement qu'elle pouvoit attendre un service fort important de son Maître.

Le Duc fut presque à l'instant chez moi. L'air respectueux avec lequel il se presenta , fit croître la hardiesse de Fanny. Elle lui parla de l'amour comme d'une passion qui ne pouvoit entrer que dans des cœurs libres ; & le vôtre , lui dit-elle avec enjouement , étant aussi occupé par l'ambition que le mien l'est par l'attachement que je dois à mon mari , nous ne pouvons prétendre l'un de l'autre que de l'estime & des services. Elle lui promit de souffrir ses soins à ce titre , & le flattant jusqu'à lui faire entendre qu'il pouvoit s'acquérir des droits inviolables sur sa reconnoissance , elle lui demanda s'il étoit disposé à se

contenir dans ces bornes. Peut-être que la douceur & les graces qui ne l'abandonnoient jamais, rendirent plus d'esperance au Duc que ce discours ne lui en avoit ôté, mais la suite ayant trop prouvé qu'il n'étoit point capable de la modération qu'on lui demandoit, il n'étoit pas possible qu'il fût sincere, lorsqu'il promit à Fanny de se contenter de son estime. La joie même qu'il marqua de ce traité, auroit parue suspecte à une femme plus versée dans la galanterie. Cependant persuadée par ses protestations, & n'écoutant que l'envie de rendre service au Comte de Clarendon & à sa famille, elle demeura satisfaite du désintéressement avec lequel il lui offrit les siens, & lorsqu'elle me fit ce récit je fus trompé moi-même par les apparences.

Elle lui apprit donc une partie des inquiétudes du Comte, & les justes sujets qu'il avoit de se défier des intentions du Roi. Comme il étoit difficile de ne laisser rien échaper d'indiscret dans un détail où le Duc étoit lui-même intéressé, elle évita tout ce qui avoit quelque rapport à la jalousie de Charles, & n'attribuant sa haine qu'à d'anciennes raisons qui n'a-

voient jamais éclaté , elle s'expliqua avec force sur le péril dont le Comte étoit menacé en France , & la Duchesse sa fille en Angleterre. Mylord Clarendon , m'a comblée de bienfaits , ajouta-t-elle ; je lui dois plus que je ne puis lui rendre , & je promets une éternelle amitié à ceux qui mettront son repos & celui de sa famille à couvert. La réponse du Duc ne fut point incertaine. Soit qu'il ignorât les motifs qui le faisoient rappeler par le Roi , soit que la force de sa passion lui fit sacrifier ses propres intérêts , il s'engagea par mille sermens à faire sa cause de celle du Comte , & il partit extrêmement satisfait de l'occasion qu'il avoit de plaire à Fanny.

Je ne le fus pas moins de sa résolution. Sans examiner de quelle source elle pouvoit partir , & trop supérieur à certaines craintes pour m'allarmer de ses sentimens , je ne considérai que les intérêts du Comte , que Fanny avoit si heureusement ménagés. Monmouth , avec la témérité & la présomption qui étoient les vices de son caractère , avoit tant de générosité & de grandeur d'ame , que je croyois une entreprise fort bien entre ses mains , lorsqu'il s'étoit engagé à la faire réussir. La

paix de mon cœur se confirmant ainsi par toutes sortes de prospérités & d'avantages , je me livrai avec ma chere Epouse à l'admiration des faveurs du Ciel , & je l'invitai à jouir d'un bonheur que rien ne paroïssoit capable de traverser.

Je n'ai jamais douté que dans ces premières circonstances du changement de notre sort , dans cette âge d'or de notre fortune & de notre amour , Fanny n'ait été aussi sensible que moi à l'espérance des plaisirs qui étoient prêts à se rassembler autour de nous , & que la nouveauté du moins d'une situation qui nous promettoit tant de délices ne fit sur elle une vive impression. Dans les tendres entretiens que nous nous ménagions plusieurs fois le jour , j'observois que son ame étoit aussi pénétrée de joie que la mienne , & que si elle avoit à se faire quelque violence , c'étoit pour en moderer les transports. Cette vûe redoubloit les miens. Je l'exhortois à ne pas craindre d'être trop heureuse , & à songer que des cœurs qui s'étoient livrés sans ménagement à la tristesse , ne devoient pas se faire un scrupule de s'ouvrir sans réserve au plaisir. Je parvenois ainsi par mes caresses autant que par mes

discours, à lui faire développer tous les trésors d'amour & de joie, qui sembloient chercher encore à se cacher au fond du sien; & la fin de ces délicieux momens étoit toujours de nous perdre dans les bras l'un de l'autre, avec si peu d'attention pour ce qui existoit hors de nous, que la ruine de l'univers n'auroit pas fait de diversion au moindre de nos sentimens.

Cependant elle ne revenoit point de ces transports sans trouver aussi-tôt dans sa mémoire quelque sujet de défiance & d'inquiétude, qui la ramenoit à des réflexions plus sérieuses que les circonstances ne paroissent propres à les inspirer. Il sembloit qu'après s'être élevée au-dessus des bornes de la nature par la force du plaisir, elle ne retrouvât plus assez de liaison dans ses idées pour revenir tout d'un coup au point d'où elle étoit partie; & qu'un reste de cette triste habitude où elle avoit vécu si long-tems de se livrer à mille craintes vagues & mal éclaircies, déterminât naturellement l'attention de son ame vers quelque trace qui les renouvelloit encore. Comme elle n'avoit rien de plus présent ni de plus cher

après moi, que sa fille, c'étoit sur elle ordinairement qu'elle tomboit dans ces agitations. Elle s'alarmoit des moindres nuages qu'elle avoit remarqués dans ses yeux, ou du plus léger changement qu'elle craignoit pour sa santé. La passion de Dom Thadeo, dont elle ne s'étoit pas d'abord effrayée plus que moi, lui parut capable ensuite de causer tôt ou tard quelque chagrin à Cécile. Elle m'en parla sérieusement. Dans quelque silence & quelque respect qu'il se fût toujours contenu, elle apprehendoit que des soins si passionnés ne fussent importuns à sa fille, & elle m'apprit même que se faisant une étude continuelle de pénétrer ses sentimens, elle y avoit découvert des semences de chagrin & de tristesse qu'elle ne pouvoit attribuer à d'autres causes.

Je souris de cette découverte, & l'interprétant différemment, je lui demandai si la mélancolie de Cécile étoit une marque bien sûre qu'elle se trouvât importunée des soins de son amant. Je lui faisois cette question avec beaucoup de tranquillité, parce qu'ayant déjà réfléchi sur les suites d'une passion dont je remarquois continuellement les progrès, j'en

avoit été si peu alarmé que je souhaitois au contraire assez de bonheur à Dom Thadeo pour gagner l'estime de ma fille. En jettant les yeux sur l'avenir, je ne me croyois pas sûr d'obtenir en Angleterre ce degré de considération qui mène aux grandes alliances, mes richesses n'effaçoient pas la tache de mon origine, surtout dans un tems où la mémoire de Cromwel étoit en horreur. Il me sembloit que le mariage de Cécile avec un étranger me mettroit à couvert de cette reflexion, & connoissant par des témoignages certains la naissance & le rang de Dom Thadeo, je ne voyois d'ailleurs rien dans son caractère qui pût m'inspirer de l'éloignement pour sa personne. La reconnaissance que je lui devois étoit encore un prétexte. A toutes ces raisons j'en joignois une plus forte, qui venoit de ma tendresse infinie pour Cécile. Elle avoit goûté les douceurs de l'amour : son cœur souffroit peut-être d'avoir perdu de si délicieux sentimens ; & dans un âge où la nature en fait sentir vivement le besoin, j'aurois voulu qu'elle n'eût pas sujet d'en regretter la privation.

Je fis goûter aisément toutes ces idées

à Fanny. Elle entra aussi dans la pensée où j'étois que les apparences de tristesse qu'elle remarquoit à sa fille pouvoient venir de quelque altération dans son cœur, & elle se promit bien d'en démêler promptement la vérité. Mais nous en étions fort éloignés l'un & l'autre, lorsque nous la soupçonnions d'être sensible à l'amour, & toutes nos conjectures n'auroient jamais pû nous faire atteindre à la cause de ses peines.

Tranquille néanmoins aussi long-tems que nous les ignorâmes, nous reçûmes avec joie M. Briand, qui nous apportoit de nouvelles lumières sur le plan de nos plaisirs. Il revenoit accompagné de deux gentilshommes François, à qui il avoit fait l'éloge de ma famille, & l'ouverture du dessein que j'avois de mener une vie délicieuse à Paris. C'étoit, me dit-il en nous les présentant, les deux seigneurs de la cour qui en connoissoient le mieux tous les agrémens, & qui avoient le goût le plus raffiné pour les plaisirs. Leurs premières offres répondirent fort bien à ce portrait. Ils me proposèrent le choix de ce qui étoit le plus en honneur à Paris, Lully pour la Musique, avec les meilleurs instrumens

instrumens de l'opera ; cinq ou six gens de Lettres qui passioient pour d'agréables convives, & plusieurs personnes renommées par l'enjouement de leur esprit & de leurs manieres. Quelques soupers, me dirent-ils, donnés de bonne grace à la compagnie qu'ils promettoient de m'amener, suffisoient pour me rendre tout d'un coup célèbre, & pour attirer bientôt chez moi la cour & la ville.

Je conçûs par ce discours que la réputation d'homme libéral & magnifique étoit regardée comme une partie du bonheur, & je résolus de mettre aussi cet avantage au rang de mes plaisirs. La partie de souper fut liée pour le même jour ; & par le zèle de mes trois Guides, tous les convives qu'ils m'avoient nommés s'y trouverent réunis. Il y manquoit des Dames Françoises ; mais l'ardeur dont j'étois rempli ne m'empêchoit pas de penser que l'honneur de mon épouse demandoit plus de précaution dans ce choix, & n'ayant pas remis bien loin le projet que j'avois formé pour lui procurer des amies, je n'eus avec elle, dans cette premiere fête, que les Dames qui habitoient ma maison. Elles étoient assez aimables pour faire ou-

blier qu'elles étoient étrangères. La politesse de mes convives ne leur permit point d'en juger autrement. Après un concert, digne en effet de la plus brillante assemblée, on se mit à table sous les auspices de la magnificence & de la joie. Si tout ce qui fut offert m'attira de continuels éloges, l'ardeur avec laquelle tout fut accepté, dut me persuader qu'ils étoient sinceres. La conversation s'échauffa par degrés. Bientôt les récits agréables, les bons contes, la faillies fines & piquantes, se succéderent sans intervalle. Cent sortes de vins exquis entretenoient cette aimable chaleur, & l'excellence jointe à la profusion dans les services & dans les mets, étoit à tous momens un autre éguillon pour la joie comme pour l'appétit. Quoique je n'eusse point dans le fond du caractère cette gayeté qui porte à rire & à folâtrer, je me sentis comme emporté par la force de l'exemple; & si je dûs m'en rapporter aux applaudissemens que je reçus plus d'une fois, mes idées ne furent pas les moins réjouissantes, ni mes faillies les moins heureuses. J'étois enchanté de la satisfaction que j'en voyois ressentir à Fanny, & le seul désir de l'ani-

mer à la joie auroit suffi pour m'élever l'esprit & l'imagination. La nuit nous parut trop courte, au milieu des plaisirs où le jour vint nous surprendre. Nous nous quittâmes si satisfaits les uns des autres, que toute l'assemblée brûlant de renouveler cet essai, il n'y eut pas un seul de mes convives qui ne s'engageât à remplir constamment sa place à ma table.

La carrière une foi ouverte avec tant de succès, tous les projets de Mr. Briand parurent s'arranger d'eux-mêmes, & chaque jour m'apporta, comme il avoit prévu, de nouveaux goûts & de nouvelles lumieres. Ayant conçu par l'expérience, autant que sur les principes, que la bonne chere est le vrai fondement de tous les autres plaisirs, je me fis une loi de n'épargner ni soins ni dépenses pour ma table, & je pris dans cette vûe, des mesures qui n'étoient pas encore fort communes à Paris. J'établis à grands frais des pourvoyeurs, non-seulement dans les provinces de France où la nature se distingue par l'excellence de quelque production, mais dans les pays étrangers d'où je pouvois recevoir régulièrement quelque mets rare, ou quelque liqueur estimée. Ainsi, tandis que le Nord

me fournissoit ses poissons les plus exquis, je tirois du Midi mon gibier, & mes vins du Levant. Je n'aurois pas souffert qu'on eût fait paroître devant moi un plat ou un flacon qui n'eût pas porté un caractère extraordinaire, & que mon maître d'hôtel eût pas recommandé par un éloge.

L'expérience servit à me convaincre que je ne m'étois pas trompé dans l'opinion que j'avois des plaisirs de la table, & le mérite autant que le nombre des convives que la réputation de la mienne m'attira tous les jours, ne me laissa point douter que tout le monde n'en eût la même idée. Ce fut de-là que le reste de mes plaisirs tira son cours, comme d'une source vive & féconde où la joie se renouvelloit sans cesse avec le goût de toutes sortes d'amusemens. Les parties de jeux & de promenades, les bals, les concerts, les spectacles, venoient à la suite de ces délicieux festins. L'ordre n'en étoit réglé que par les desirs que le présent faisoit naître, ou par les informations que je recevois des nouveaux amusemens de la cour & de la ville. Bientôt les femmes qui se lierent avec Fanny lui composèrent une cour aussi nom-

breuse que la mienne. J'avois réussi heureusement à lui procurer l'amitié & l'estime de Madame la Comtesse de ***. Cette Dame se faisant un mérite de lui amener ce qu'elle connoissoit de plus aimable dans son sexe, je vis en peu de jours ma maison aussi brillante que Versailles. Mes appartemens étoient vastes, & meublés avec une magnificence royale. Ce fut un spectacle charmant pour moi-même que cette multitude de beautés, qui s'empressoient de caresser ma chere épouse, & qui formoient un cercle autour d'elle. Je ne pris point pour un langage flatteur, l'aveu qu'elles faisoient de céder à ses charmes. Fanny paroissoit au milieu de cette belle assemblée, comme une Reine aussi aimable que riche & puissante, qui doit les respects qu'on lui rend, à sa personne plus qu'à sa dignité, & qui ne s'attire ni la censure ni l'envie, parce que tout le monde est porté à confesser qu'elle mérite les adorations qu'elle reçoit.

Cécile partageoit les éloges qu'on prodiguoit à sa mere. C'étoit pour moi un redoublement de satisfaction, car ces deux chers objets étoient comme confondus dans mon cœur, & je ne distinguois pas

à laquelle des deux je souhaitois plus de plaisir & de gloire.

Il ne me coûte point à confesser que dans cette premiere ivresse où je passai plus de trois mois, il ne me vint pas même à l'esprit que j'eusse rien à desirer de plus heureux. Le charme de tant de frivoles amusemens m'avoit d'abord séduit par sa nouveauté, & sans avoir pénétré peut-être une seule fois jusqu'au fond de mon cœur, il m'avoit assez occupé l'esprit pour me persuader qu'il n'y laissoit plus de vuide à remplir. S'il m'étoit arrivé quelque fois de me ralentir dans la recherche ou dans le goût de mes plaisirs, mon ardeur n'avoit pas tardé à se ranimer, par la pensée que le bonheur d'autrui ne dépendoit pas moins que le mien de mon attention & de ma constance; & ce motif, qu'une passion incapable de se ralentir me rendoit sans cesse présent, avoit toujours eû, sans doute, beaucoup plus de force que ma propre inclination pour me porter au genre de vie que j'avois embrassé. Ce n'est pas une excuse que je prépare d'avance à l'étrange égarement dont j'ai commencé la description. Je me dois ce témoignage qu'ayant crû remarquer fort

Souvent des traces d'ennui ou de lassitude dans les yeux de Fanny & de Cécile, je n'avois jamais eû tant de zèle pour faire renaître leur vivacité, que dans ces momens où je craignois que leur dégoût ne vînt du relâchement de mes soins. J'avois poussé le desir de les rendre heureuses jusqu'à perdre alors toutes sortes de ménagemens pour ma santé; & cent fois il m'étoit arrivé de leur sacrifier mon propre goût, pour leur proposer des amusemens que je croyois plus conformes à leur inclination qu'à la mienne.

Ces marques d'ennui & de langueur qui leur échapoient souvent, m'avoient quelque fois frappé jusqu'à me faire naître l'envie de leur en demander la cause; mais voyant ensuite que leur complaisance se ranimoit, & ne pouvant douter de leur santé, qui étoit dans sa fleur la plus brillante, je m'arrêtois à croire que ces alternatives n'étoient que l'effet de cette douce fatigue qui suit ordinairement les plaisirs. Alors ma joie croissoit d'autant plus, que c'étoit une preuve de la douceur qu'elles trouvoient à s'y livrer; & sans me jeter dans d'autres réflexions, je recommençois à les y in-

viter avec une nouvelle ardeur. Fanny, toujours complaisante à l'excès, me remercioit des soins que je prenois pour lui plaire, & se réduisoit seulement à me demander quelquefois ce que je pensois de certaines parties qui m'avoient coûté beaucoup de frais & d'embarras. Moi, qui m'arrêtois bien moins à ce qu'elles étoient en elles-mêmes, qu'au plaisir qu'elles avoient pû lui causer, je ne manquois point de prendre cette question pour une marque du goût qu'elle y avoit trouvé, & je croyois la flatter beaucoup en les relevant par de grands éloges.

Mais après s'être fait si long-tems violence, elle en vint par degrés à marquer une répugnance plus ouverte, sur-tout pour les repas du soir, qui traînoient ordinairement fort loin dans la nuit. Elle prenoit occasion des plus légères incommodités pour se retirer avec sa fille; & lorsqu'elle avoit pû se dérober ainsi sous quelque prétexte, personne n'auroit obtenu l'entrée de son appartement. Elle ne s'en livroit pas plutôt au sommeil. J'étois surpris, en sortant de table aux heures de la nuit les plus avancées, de la trouver occupée d'une lecture, ou seule à méditer,

méditer, tandis qu'elle avoit forcé Cécile de se mettre au lit pour ménager sa santé. De quelques idées qu'elle fût alors remplie, elle prenoit un visage riant à mon retour ; & paroissant persuadée que je venois de goûter beaucoup de plaisir, elle me demandoit, d'un air si libre, les circonstances dont je m'étois le plus amusé, que je fus encore assez long-tems la dupe de cette fausse tranquillité. Je lui racontois en effet ce que j'avois trouvé de plus agréable dans les manieres & dans les discours de mes convives. Je lui faisois la peinture des nouveaux visages, & des caractères singuliers. Je riois le premier, pour l'inviter à rire ; & rempli comme j'étois de mille choses réjouissantes que j'avois entendues, mes discours n'étoient ni pesans, ni ennuyeux. Elle paroissoit y prendre goût, & la seule crainte apparemment de diminuer celui que j'affectois d'y prendre, l'empêchoit de me laisser appercevoir qu'elle en étoit importunée.

Il lui arriva dans cet intervalle un accident qui servit encore à soutenir de ce côté-là mon illusion, mais qui m'apporta des lumieres sur un autre intérêt dont je commençois à m'occuper fort sérieuse-

ment. Dom Thadeo, toujours aussi attentif à gagner mon estime par l'honnêteté de ses manières, qu'à s'insinuer dans le cœur de Cécile par son respect & par ses soins, amena un jour chez moi une Dame Espagnole accompagnée d'un homme de la même nation ; & les ayant laissés dans une salle pour se donner le tems de m'apprendre ce qu'ils avoient à me demander, il vint me raconter en peu de mots leur aventure. C'étoient, me dit-il, deux personnes qu'il avoit connues particulièrement à Madrid ; & que le hasard lui avoit fait rencontrer depuis peu de jours. Leur dessein étoit de passer en Angleterre, pour y jouir d'une liberté qu'ils ne pouvoient espérer dans leur patrie. Ils avoient besoin d'une recommandation, & le desir qu'il avoit de les obliger l'avoit porté à leur offrir la mienne. Il ajouta qu'ayant pensé à les présenter d'abord à mon épouse, qui prenoit plaisir à parler quelquefois leur langue, & qui auroit eu la bonté sans doute de me solliciter pour eux, il avoit été arrêté par des contestations dont il vouloit me faire le juge avant que d'exécuter son projet : la Dame, continua-t-il, n'est pas d'une condition qui permette tout à fait à une femme d'un cer-

tain rang de se lier étroitement avec elle , & je la connois néanmoins si séduisante , que Madame Cleveland , tendre & sensible comme elle est , aura peine à se défendre de l'aimer. Je suis persuadé , ajouta-t-il , qu'elle trouvera de la satisfaction dans son entretien , & c'est un amusement que je voudrois lui procurer ; mais je me crois obligé de vous avertir qu'il conviendrait peu qu'elle la vît trop familièrement.

Pour en juger mieux , lui répondis-je ; il faut que je commence moi-même par la voir ; & passant avec lui dans la salle où il l'avoit laissée , je trouvai effectivement une femme dont la figure étoit aussi prevenante que ses manières & son langage. Elle m'expliqua avec moins de ménagement que Dom Thadeo , les raisons qui la conduisoient en Angleterre. C'est l'amour , me dit-elle en souriant : une cause si intéressante m'assûre la protection de tous les cœurs sensibles. J'aime cet homme , ajouta-t-elle en me montrant son amant ; on le persécute en Espagne ; je renonce à ma patrie pour le suivre. Ce discours , prononcé avec une grace admirable , & mille traits qui me firent juger aussi avantageusement de son caractère que de son esprit , me disposerent à

lui rendre tous les services qui dépendoient de moi. Je ne crus pas même que l'objection de la naissance fût une raison assez forte pour priver Fanny du plaisir de voir une si aimable Espagnole. Le mérite répare la naissance. Je fis faire cette réflexion à Dom Thadeo ; & prévenant moi-même l'étrangere , je lui proposai de passer dans l'appartement de mon épouse qui l'entendrait parler volontiers dans une langue qu'elle sçavoit parfaitement , & d'une nation à laquelle elle prenoit beaucoup d'intérêt.

J'avois quitté Fanny presque au même moment. Je l'avois laissée dans une situation tranquille , & rien n'avoit été capable de la troubler. Cependant à peine eut-elle le tems de jeter les yeux sur l'Espagnole , qu'elle poussa un cri perçant , & prenant sa fille par la main , elle l'entraîna avec la dernière précipitation dans un cabinet qui étoit au fond de son appartement. Madame des Ogeres , ma belle-sœur & Madame Riding , qui étoient avec elle , l'ayant suivie immédiatement , je demurai seul avec Dom Thadeo & les deux étrangers , qui ne furent pas moins surpris que moi de cette scène.

Le seul parti que j'eus à prendre fut de

les faire retourner aussitôt sur leurs pas, & sans pouvoir m'imaginer la cause d'un si prompt désordre, je priai Dom Thadeo de faire un moment les honneurs de ma maison, tandis que j'allois m'informer de ce qui avoit alarmé mon épouse. Je le quittai pour prendre le chemin du cabinet ; mais en approchant de la porte, je fus arrêté par Madame des Ogeres qui en sortoit brusquement, & qui m'entraîna par la main. Dites-moi, commença-t-elle avec chaleur, sçavez-vous qui vous venez de nous amener, & n'avez-vous pas dû prévoir l'embarras où vous nous avez jettées ? Ce reproche me parut si obscur, que dans le trouble où il me jetta moi-même, je la pressai vivement de s'expliquer. Après les craintes, reprit-elle, que le seul souvenir de l'Isle de Madere renouvelle tous les jours dans l'esprit de Madame Cleveland, avez-vous pû lui présenter une femme odieuse qui l'a exposée au plus affreux péril dont le Diel l'ait jamais délivrée ? Je compris tout d'un coup que c'étoit cette même Comédienne de Madrid dont Gelin avoit employé les artifices, & je ne fus pas surpris de la frayeur que sa présence venoit de causer à Fanny. M'ayant fait sou-

vent raconter ce que j'en avois appris par les confessions de Gelin, elle avoit traité mille fois de miracle la force qu'elle s'étoit sentie dans cette généreuse aventure, & jamais effectivement elle n'en parloit sans trembler. Sa frayeur redoubloit encore, lorsque joignant à cette pensée les maléfices que Gelin avoit tentés sur elle à Chail-
lot, elle songeoit que toutes les fureurs de l'enfer s'étoient exercées contre sa vertu, & qu'il avoit fallu des prodiges du Ciel pour l'empêcher d'en être la proie. Ces idées l'avoient quelquefois jettée dans des agitations qui m'avoient fait repentir de lui en avoir trop appris. Ainsi reconnoissant mon imprudence, j'entrai dans le cabinet avec les plus tendres marques de chagrin, & je lui fis des excuses qui appaisèrent facilement le sien. Il lui resta néanmoins de la précipitation avec laquelle elle s'étoit levée, une douleur assez violente au pied pour la retenir pendant quelques jours dans son appartement. Mais loin de s'en affliger, elle tourna en badinage un accident qui devoit la priver des plaisirs que je lui préparois dans une nouvelle fête dont on m'avoit donné l'idée, & cette affectation d'indifférence que j'attribuai à la crainte que

son incommodité ne me causât trop d'alarme , venoit uniquement de la satisfaction qu'elle avoit d'éviter des divertissemens qui lui étoient devenus insupportables.

Dom Thadeo se ressentit de sa joie , par la facilité qu'elle eut à lui pardonner d'avoir été l'occasion de sa peine. Ses excuses furent simples. Il ignoroit l'aventure de Fanny , & l'Espagnole qui ne s'attendoit à rien moins qu'à retrouver dans mon épouse l'inconnue qu'elle avoit voulu tromper à Madere , fut elle-même extrêmement surprise d'une rencontre si imprévue. Il se défit d'elle sur le champ , pour venir réparer une indiscretion dont on ne pouvoit justement lui faire un crime.

Mais cette aventure devoit avoir d'autres suites. Avec beaucoup d'étonnement , cette femme artificieuse emporta un ressentiment fort vif du mépris que mon épouse avoit marqué pour elle. La vengeance fut son premier desir ; & les vûes que cette passion lui inspira s'accordant avec son caractère naturel , qui étoit l'envie de plaire , & de satisfaire sa vanité par des conquêtes difficiles , elle forma le dessein d'enlever ma tendresse à Fanny. Les lumieres qu'elle avoit reçues de Dom Thadeo sur les quali-

tés de cœur & d'esprit que mes amis m'attribuoient, lui firent trouver autant de gloire dans cette entreprise que le motif de la vengeance lui fit espérer de plaisir. Elle conçut que ce n'étoit pas aux voies ordinaires qu'elle devoit avoir recours. La difficulté qui lui causa d'abord quelques embarras, fut celle de lier avec moi quelque commerce. Cependant ses artifices ne l'abandonnerent pas au besoin.

Dès le soir du même jour, je reçus d'elle un billet fort pressant, par lequel elle me prioit, sous le nom d'une Dame Angloise qui avoit été dans la confidence de Cromwell, & qui avoit des secrets d'importance à me communiquer, de lui accorder quelques momens d'entretien dans un lieu qu'elle me designoit. C'étoit celui où elle étoit logée. Il ne me vint pas la moindre défiance à l'esprit. Je connoissois le nom sous lequel elle m'écrivoit, & la civilité seule m'auroit conduit chez elle indépendamment de mille autres motifs. Je ne balançai point à m'y faire mener sur le champ dans mon carrosse. Elle avoit pris soin d'éloigner son amant; & pour prévenir sans doute le premier mouvement qui m'auroit pû porter à me retirer en m'apercevant que j'é-

tois trompé, elle m'attendoit dans le cabinet le plus enfoncé de son appartement. J'y fus introduit au travers de plusieurs chambres, dont la propreté annonçoit une femme de distinction, & sa fortune la mettant en état apparemment de vivre avec une certaine splendeur, elle étoit dans un déshabillé des plus magnifiques & des plus galans. Je ne la reconnus pas tout d'un coup. Le préjugé où j'étois, joint au changement de sa parure, me porta d'abord à la saluer en Anglois, & je m'assis même auprès d'elle sans me remettre le moindre trait de son visage.

Cependant, comme elle n'avoit rien compris à quelques mots que j'avois prononcés dans une langue qu'elle ignoroit; elle ouvrit autrement la conversation; & s'étant servie de la langue Espagnole, je ne pus demeurer plus long-tems dans l'erreur. Quelques marques d'étonnement qui m'échapperent aussitôt, ne l'empêcherent point de continuer son discours. Elle me conjura d'approuver un artifice innocent, qui étoit bien pardonnable à la passion qu'elle avoit de me connoître, & à la nécessité où elle étoit de se justifier. Le hasard lui ayant fait rencontrer à Paris Dom Thadeo, son an-

cien ami, elle n'avoit pû l'entendre parler de l'excellence de mon mérite, sans être piquée d'une vive curiosité de me voir, & ce desir s'étoit bien augmenté lorsqu'elle avoit appris que je pouvois lui rendre service en Angleterre. Elle avoit eu quelque chagrin, à la vérité, de l'accueil injurieux que lui avoit fait mon épouse; mais quand elle eût pû prévoir une rencontre à laquelle elle s'attendoit si peu, n'ayant point de reproches à craindre, elle n'auroit pas pensé à l'éviter. Les efforts qu'elle avoit faits pour la retenir dans l'Isle de Madere méritoient bien moins sa haine que sa reconnoissance & son amitié. Affligée donc qu'un contretems si fâcheux m'eût obligé de la quitter, & convaincue par ses propres yeux que le portrait qu'on lui avoit fait de moi n'étoit pas flatté, elle n'avoit pu résister à l'impatience de me revoir. Je devois pardonner le petit artifice qu'elle avoit employé à la vivacité qui est naturelle aux Espagnols, & si elle l'osoit dire, à l'ascendant de son étoile qui n'avoit jamais laissé de liberté à son cœur à la vûe d'un homme de mérite. Elle me regardoit d'un air si tendre en me tenant ce discours, & sa rougeur aidoit si adroitement le langage de ses yeux, que si

je n'eusse point été prévenu sur son caractère, l'amour propre m'eût persuadé infailliblement qu'elle avoit conçu pour moi des sentimens fort tendres; mais assez défendu par l'opinion que j'avois d'elle, je l'interrompis honnêtement pour lui faire perdre, par ma réponse, l'espérance qu'elle pouvoit avoir de me tromper.

Ici je confesse que soit dépit de voir ses avances inutiles & résolution de triompher de ma sagesse à toutes sortes de prix, soit impétuosité de tempérament, soit excès d'artifice & d'imposture, elle me mit, par une ouverture sans ménagement, dans la situation la plus délicate où le goût du plaisir ait jamais exposé ma vertu. Je m'étois levé pour la quitter. Elle m'arrêta par la main, & la tenant assez pour me fixer vis-à-vis d'elle, elle m'adressa toutes ces expressions passionnées qui sont le plus vif langage de l'amour en Espagne. Ses yeux, sur lesquels je ne pouvois éviter de faire tomber les miens, sembloient m'en apprendre encore plus que sa bouche. Son teint s'étoit animé des plus belles couleurs. Tous ses charmes étoient exposés à ma vûe, & je ne remarquois que trop qu'au moindre signe de leur victoire on étoit disposé à m'en laisser

recueillir toutes les douceurs qui pouvoient me consoler de ma défaite. Dois-je faire cet aveu à mes Lecteurs ? Je fus trahi par mes sens , qui se révolterent assez contre ma raison pour me faire tout craindre de sa foiblesse. Ils prirent tout d'un coup tant d'empire , que pensant moins à les combattre qu'à justifier leur tyrannie , je mis en délibération si c'étoit me rendre coupable que d'accepter des plaisirs qui m'étoient offerts , & que je ne m'étois procurés par aucun desir qui blessât mon devoir. J'ignore quel eût été l'effet de cette réflexion , si l'image de Fanny , qui vint se présenter tout d'un coup à ma mémoire , n'eût comme changé la scène que j'avois devant les yeux. Je ne vis plus qu'elle , & cette douce modestie qui accompagnoit toujours la tendresse de ses regards , me fit rougir d'avoir été sensible un moment à des caresses effrontées , & à un langage dissolu. Heureusement le Ciel permit , pour confirmer mes forces , que Dom Thadeo se fît entendre dans la chambre qui touchoit au cabinet. Il venoit demander compte à Dona *** de l'aventure qui s'étoit passée chez moi , & sur laquelle son empressement de la quitter , pour se rendre auprès de mon épouse , ne

lui avoit pas permis de recevoir d'elle tout l'éclaircissement qu'il desiroit. Je dégageai ma main de celles qui la retenoient encore; & tournant le dos avec une révérence forcée, j'allai au-devant de Dom Thadeo qui avoit été fort surpris de trouver mon carrosse à la porte. Il ne le fut pas moins de me voir passer rapidement en lui faisant signe de me suivre. Etant descendu sur mes pas, il se rendit à la priere que je lui fis de monter avec moi dans mon carrosse. Mon dessein étoit de lui raconter de quel embarras j'étois si heureusement sorti; mais la confusion qui me restoit de ma foiblesse me fit naître tant de distractions tumultueuses, que j'arrivai chez moi sans avoir prononcé un seul mot. Les conclusions qu'il tira de mon silence, & qu'il me déguisa pendant quelques jours, n'appartiennent point à cette partie de mon histoire.

Je ne reparus point aux yeux de Fanny sans quelques sentimens de honte, que la seule vûe d'une épouse si vertueuse étoit capable de faire renaître. Cependant le feu d'un amour, qui n'en étoit pas plus altéré, eût bientôt consumé ces foibles taches. Je repris auprès d'elle toute la tranquillité &

toute la joie dont sa présence étoit pour moi comme une source inépuisable. Son incommodité l'attachant à sa chambre, je déclarai que ma maison seroit fermée aux étrangers jusqu'à sa guérison. En vain s'opposa-t-elle à cette résolution, qu'elle regardoit comme un sacrifice que je lui faisois de mes plaisirs. Mon cœur sentoit déjà que tous les amusemens auxquels je donnois ce nom ne le méritoient pas dans son absence. Nous soupâmes en famille dans son appartement, & cet ordre dura aussi long-tems qu'elle fut à se rétablir. Elle en parut si satisfaite, & ses discours rendirent nos repas si enjoués, que je la soupçonnai de se faire cet effort par complaisance, pour me dédommager des plaisirs dont elle s'imaginoit que je me privois pour elle.

Ce fut à la fin d'un de ces soupers domestiques que je proposai à Madame Ridding de nous faire une relation suivie de ses aventures & de celles de Cécile. Peut-être nous l'avoit-elle déjà faite plus d'une fois toute entière, mais par fragment & par parties, dans l'espérance où nous étions toujours de satisfaire Milord Clarendon qui avoit souhaité qu'elle se fît en sa pré-

sence. Son absence durant plus long-tems qu'il ne nous l'avoit fait espérer, je pressai Madame Riding de ne pas différer davantage un récit qu'elle seroit libre de recommencer à l'arrivée du Comte. Elle nous satisfit dans ces termes :

Fin du Livre douzième.



HISTOIRE

DE MR.

CLEVELAND.

LIVRE TREIZIEME.

IL ne m'est pas difficile de rappeler des événemens dont les traces subsisteront toujours dans ma mémoire. Mais en commençant un récit où je vous annonce beaucoup plus d'infortunes que de faveurs du sort, je suis arrêté par la crainte de mêler quelque amertume à l'heureuse situation où vous êtes. N'exigez pas du moins que je renouvelle d'affreux souvenirs, que le changement de votre sort doit avoir effacés. Je détache de mes aventures, & de celles de Cécile, tout ce qui peut avoir quelque liaison avec les vôtres; & si j'ai quelque espérance de vous attendrir, c'est par les sentimens d'une compassion si douce,

ce,

ce, qu'elle n'aura rien de pénible & de douloureux.

Nous fûmes séparées de vous par les Rouintons. Je détourne les yeux de l'horrible image de nos premières frayeurs. La connoissance que ces Barbares eurent bientôt de notre sexe, nous mit à couvert de leur furie. Ils nous reléguèrent parmi leurs femmes & leurs malades, qui composoient une espèce d'arrière-garde à quelque distance de leur troupe. Nous n'y trouvâmes point d'autres marques de barbarie que celles qui étoient naturelles à une nation si féroce, c'est-à-dire, que ne leur voyant pour nous aucune apparence de haine, je commençai à me flatter que notre vie étoit du moins en sûreté, & que de quelque côté qu'ils pussent nous conduire, nous trouverions tôt ou tard l'occasion de nous rejoindre.

Cette espérance s'accrut encore, lorsque je les vis attentifs à nous accorder les mêmes secours qu'à leurs femmes, & disposés à porter Cécile, que ma grosseur leur fit regarder apparemment comme un fardeau trop pesant pour mes forces. Mais le péril auquel ma lassitude nous avoit exposées étoit trop présent à mon imagination,

pour me permettre aucun ménagement qui eût l'apparence de foiblesse , si je m'étois arrêtée par un mouvement de désespoir qui m'avoit fait succomber à mes peines , & renoncer au soin de ma vie , je conçus qu'avec le précieux dépôt que le Ciel avoit remis entre mes mains , il ne m'étoit plus permis de penser à mes propres maux , & qu'il falloit attendre du secours & des forces du même pouvoir qui me faisoit comme une loi de m'en servir.

La résolution que je formai , non-seulement de suivre la marche de mes compagnes , mais de porter constamment Cécile entre mes bras , parut m'attirer quelques marques d'admiration , qui augmentèrent mon courage en renouvelant ma confiance. Le chemin qu'on nous fit faire chaque jour ne fut pas aussi long que je l'avois appréhendé. Tandis que la troupe des Sauvages faisoit ses excursions ordinaires pour la chasse , nous avançons avec beaucoup de lenteur , & je m'apercevois vers le soir , par l'exactitude avec laquelle ils ne manquoient pas de nous rejoindre , que les lieux du repos étoient réglés. Ainsi mes forces naturelles , joint à la légèreté que j'acquis bientôt par la diminution de mon embon-

point , furent suffisantes pour me faire résister à la fatigue d'une longue marche. Je tentai plus d'une fois pendant la nuit de découvrir le quartier où vous étiez gardés, trop contente si j'étois parvenue seulement à vous voir , & à vous faire connoître notre situation ; mais ne pouvant vous chercher qu'au hasard , je rencontrois toujours quelques Sauvages qui sembloient s'imaginer que je m'étois égarée imprudemment , du moins si j'en juge par le soin avec lequel ils me faisoient retourner auprès de mes compagnes.

Je n'ai jamais compris dans quelles vûes ils firent un jour la séparation de leurs femmes , pour en laisser une partie derriere eux, tandis qu'ils continuerent leur marche avec le plus grand nombre. Je fus condamnée à rester avec celles qui furent abandonnées. Leur couleur ne permettant point de distinguer si c'étoit tristesse ou maladie qui les tenoit dans un certain abattement, je passai plusieurs jours dans une nouvelle sorte de frayeur , qui venoit autant de la crainte de quelque mal contagieux , que de l'incertitude du sort auquel nous étions réservées. J'avois remarqué qu'il nous étoit mort, dans un espace assez court, plusieurs femmes

dont on avoit paru regretter la perte. Cette réflexion me portoit bien à croire que celles qu'on avoit laissées avec moi étoient menacées du même malheur, & qu'on n'en avoit pas porté ce jugement sans raison ; mais le Ciel ayant soutenu heureusement la santé de Cécile & la mienne, je ne pouvois pénétrer ce qui nous avoit fait traiter avec la même rigueur. On nous avoit laissé d'ailleurs des provisions qui suffisoient pour nous entretenir long-tems dans l'abondance ; & quoique les femmes auxquelles nous nous trouvions associées n'eussent pas vû partir sans regret leurs compagnes & leurs maris, je n'avois pas remarqué ces transports éclatans dont je me figurois qu'elles n'eussent pû se défendre, si elles avoient été persuadées qu'on les abandonnoit sans retour.

L'unique pensée à laquelle je crus devoir m'arrêter, fut qu'elles étoient atteintes en effet de quelque mal dont on craignoit la communication, & qu'on ne nous avoit laissées avec elles que pour les empêcher de se plaindre qu'elles fussent traitées avec moins de ménagement que des étrangères. Je ne doutai point de cette conjecture, lorsque j'en vis quelques-unes mourir presque

subitement , & les autres si peu effrayées de ce spectacle , qu'à peine s'éloignoient-elles des cadavres qui venoient d'expirer à leurs yeux. Elles demeuroient dans la même indolence , occupées par quelque rêverie profonde , ou fixées par une pesanteur léthargique , qui les rendoit comme insensibles à ce qui se passoit autour d'elles. Il s'en trouvoit néanmoins quelques-unes à qui la force & la légèreté paroissoient revenir. Elles se levoient alors avec une vivacité surprenante ; mais loin de s'arrêter près de leurs compagnes , ou de penser à leur offrir quelques secours , elles prenoient rapidement le chemin qu'elles avoient vû prendre à leurs maris , & seules ou accompagnées elles s'éloignoient , & ne reparoissoient plus.

Quelque incertitude qu'il y eût dans mes premières conjectures , elles m'inspirerent assez d'effroi pour me faire prendre de justes précautions contre le danger. Je me retirai avec Cécile à quelque distance de la troupe , & je ne négligeai pas le soin d'emporter une provision de vivres. La liberté qu'on me laissa de m'écarter fut une autre preuve qui me fit juger de la grandeur du mal. Je m'occupai pendant quelques jours

du triste spectacle qui frappoit continuellement mes yeux. Enfin, la vûe de celles qui paroïssent revenir à elles-mêmes, & qui prenoient aussitôt la fuite, me fit naître deux pensées; l'une, que de quelque nature que fût leur maladie, elles se croyoient sauvées du péril, lorsqu'elles étoient échappées aux premières atteintes; l'autre, que les Sauvages ne pouvoient être fort éloignés, puisqu'elles se hasardoient seules à les suivre dans une situation où je devois craindre à tous momens que l'air seul n'apportât la contagion jusqu'à nous; il me vint à l'esprit de regagner aussi votre troupe, que je me figurois ou déjà rendue dans son habitation, ou campée à peu de distance. Ce parti me parut si facile, & dans quelque vûe que les Sauvages nous eussent laissés avec leurs femmes, il y avoit si peu d'apparence qu'ils s'offençassent de nous voir de l'empreslement pour marcher à leur suite, que je me déterminai à partir sur les traces de la première femme qui pourroit me servir de guide.

Il s'en échappa deux dès le même jour; & je ne manquai point une si belle occasion. Mais je n'avois pas prévu que leur vîtesse surpasseroit la mienne, la joie sans doute

de se voir délivrées d'une situation terrible, les faisoit courir avec la légèreté d'un oiseau, tandis que ma pesanteur naturelle & le fardeau précieux dont j'étois chargée, rendoient ma marche extrêmement difficile. Je les perdis de vûe en peu de tems. Mon courage n'en fut point refroidi. Je me flattai que, dans l'inégalité du terrain, elles reparoîtroient par intervalles, ou que les vestiges de leurs pas suffiroient pour me conduire; & quand j'aurois perdu cette espérance, je n'en aurois pas été plus tentée d'abandonner mon entreprise. Toute autre extrémité ne devoit-elle pas me paroître plus douce que celle que j'évitois par la fuite, & quels motifs n'étoit-ce pas d'ailleurs que le desir de vous rejoindre & la crainte d'être séparée de vous pour jamais? Ajoûtez qu'après avoir perdu mes deux guides, & m'être efforcée inutilement de les arrêter par mes cris, je pensois encore qu'il pouvoit arriver à quelqu'autre femme de se mettre en marche par le même chemin, & de me rendre ainsi le secours qui m'avoit manqué.

Je continuai donc d'avancer, en jettant avec une ardeur égale les yeux devant & derrière moi, & plus fatiguée par mon in-

quiétude que par les difficultés du chemin ; la pensée de me reposer ne m'entra point dans l'esprit jusqu'à la fin du jour. Mais remarquant enfin que le soleil baissoit sur l'horizon , je tombai dans des frayeurs beaucoup plus vives que toutes celles qui m'avoient agitée. Quelle ressource pour une femme timide dans une si affreuse solitude ! Quel remède même contre la faim & la soif qui commençoient à me presser ! Le cher enfant que je portois dans mes bras avoit été enseveli jusqu'alors dans un profond sommeil , & l'agitation de la marche n'avoit servi qu'à le rendre plus tranquille ; mais la nature déclarant bientôt ses besoins par des cris & des larmes , ce fut un nouvel avertissement du déplorable état où je touchois , & dont il ne se présentoit rien qui pût me garantir. Cependant ayant conçu que le désespoir n'étoit propre qu'à précipiter tous les maux qui me menaçoient , je m'armai d'une constance que je croirois impossible dans la même extrémité , si elle n'étoit immédiatement l'ouvrage du Ciel. J'étendis mes regards autour de moi , pour découvrir quelque lieu commode , où je pusse me réfugier avant les ténébres. J'en apperçus un qui me parut tel que je le desirois.

trois , avec cette heureuse circonstance , qu'il étoit proche d'un ruisseau , & qu'il nous offroit ainsi tout d'un coup de quoi soulager le plus pressant de nos besoins. Mais avant que de m'y rendre , je déposai un moment mon fardeau sur le gazon qui m'environnoit , & me prosternant devant le Ciel , dont le secours étoit désormais mon unique espérance , je lui adressai , dans l'amertume de mon ame , tout ce que je crus capable de l'attendrir en notre faveur. Ensuite me tournant vers l'innocente créature qui continuoit de m'exprimer ses nécessités par des larmes ; ne crains rien , lui dis-je , aussi long - tems que la vie me sera conservée , car ma tendresse m'inspire un moyen infailible de soutenir la tienne ; mais si je suis condamnée à périr dans cet horrible désert , puisse le Ciel t'accorder les secours qu'il m'aura refusés ! Je gagnai aussitôt l'asyle que la nature m'offroit dans un lieu où la malice des hommes n'avoit jamais profané ses trésors. Quelques arbres distribués sans ordre formoient un bois de peu d'étendue , & la vue le pénétrant tout d'un coup , il n'inspiroit point l'horreur que l'obscurité cause à l'entrée d'une épaisse forêt.

L'excès de ma soif me fit penser d'abord à l'éteindre. Je m'approchai du ruisseau, & je remarquai avec joie qu'il étoit rempli de poissons, que ma présence n'effrayoit pas. Après avoir satisfait ma soif, je ne doutai point que je n'en pusse tirer le même secours contre la faim, & sentant de quelle importance il étoit de conserver mes forces, je pris heureusement divers poissons, que je ne désespérai pas de rendre propres à ma nourriture. Mais j'étois occupée d'un soin plus pressant. Le jour approchoit de sa fin. Quelques gouttes d'eau que je fis avaler à Cécile; ayant arrêté ses pleurs, je pensai à la mettre à couvert pendant la nuit. Trois arbres qui formoient un triangle régulier, me parurent favorables à mon dessein. J'entourai de feuillage l'espace qu'ils contenoient; & je composai pour elle & pour moi un lit qui pouvoit nous défendre des injures de l'air.

C'étoit la connoissance que j'avois des périls de la nuit qui m'avoit fait commencer par ce soin. J'avois remarqué qu'après les chaleurs du jour, l'excès de la fraîcheur étoit pernicieux aux Sauvages mêmes, & les précautions que j'avois vû

prendre aux Rouintons , s'accordoient là-dessus avec mon expérience. Je fais cette remarque pour justifier ma conduite. Dans un grand nombre de nécessités pressantes , je donnois le premier rang à celles qui l'étoient le plus ; & quoique la faim en fût une aussi qui commençoit à se faire vivement sentir , je m'imaginois qu'ayant pris quelques alimens avant mon départ , ils suffisoient , avec un peu de constance , pour me soutenir jusqu'au lendemain. Bientôt la fin du jour ne me laissa plus d'autre lumière que celle de la Lune. Je n'espérai point dans cette obscurité de pouvoir recueillir ce qui m'étoit nécessaire pour allumer du feu. Ainsi comptant que le sommeil suppléeroit pendant le reste de la nuit , au défaut de nourriture , je me renfermai avec Cécile dans la retraite que j'avois préparée.

Mais j'éprouvai presque aussitôt des maux que je n'avois pas prévûs. Une faim dévorante m'ôta toute espérance de repos , & devenant à la fin un supplice insupportable , elle me força de manger les poissons que j'avois conservés , sans autre préparation que de m'être couché dessus pendant une heure ou deux , pour diminuer leur

crudité par ma chaleur naturelle. Je me trouvai aussi bien de ce misérable repas, que des meilleurs mets. Cécile ayant paru jusqu'alors assez tranquille, je commençois à me flatter d'obtenir un peu de repos, & j'écartois même toutes les idées affligeantes qui pouvoient le troubler, dans la seule vue de conserver ma santé & mes forces, qui faisoient tout le fond de mes espérances. Mais les cris de cette petite infortunée m'avertirent bientôt qu'elle éprouvoit les tourmens dont je venois de me délivrer. Quelle apparence de lui procurer le même soulagement ! Je le lui offris néanmoins, & l'avidité avec laquelle elle parut le recevoir, me fit encore mieux connoître l'excès de ses besoins. Cette pensée arrêta mes mains. La nourriture que je lui offrois me parut moins propre à la soulager qu'à précipiter peut-être la fin de ses jours, & à m'ôter par conséquent le seul bien qui me faisoit encore aimer la vie. Dans un embarras si cruel, je me rappelai la promesse que je lui avois faite en présence du Ciel, & dont je n'avois pas cru l'exécution si proche. C'étoit une idée qui m'étoit restée de quelque ancienne lecture. Je pris Cécile entre mes bras, & regagnant le bord du

tuiffeau à la clarté de la Lune, je fis pour elle ce qu'elle ignore encore, ce que j'ai enſeveli juſqu'à préſent au fond de mon cœur, & ce que je ne vous révéleroſ pas même aujourd'hui, ſi je ne m'étois engagée à ne vous cacher aucune circonſtance de nos aventures. Un mauvais couteau que j'avois conſervé dans toutes mes routes me ſervit à m'ouvrir la veine du bras, au haſard ſans doute de me cauſer une bleſſure dangereuſe. Mon ſang ayant commencé auſſitôt à couler avec abondance, je le re- çus dans le creux de ma main, & le tem- pérant par quelques gouttes d'eau que j'y mêlai, je fis avaller cette étrange liqueur à ma chere Cécile. Elle en prit trois fois avec une ardeur qui me confirma ce que j'a- vois penſé de ſes beſoins. Sa tranquillité revint auſſitôt avec ſes forces. J'avoue que mes larmes couloient auſſi rapidement que mon ſang pendant cette triſte opération ; mais c'étoit de la tendreſſe de mon cœur qu'elles venoient plus que de mon incerti- tude ou de ma crainte. Je l'embrailai mille fois, après lui avoir rendu un ſervice qui ſembloit m'attacher encore plus à elle, & me la rendre plus chere. Je retournai en

suite dans ma retraite, où nous passâmes tranquillement le reste de la nuit.

Fanny, Cécile, moi-même, & tout ce qu'il y avoit de témoins d'un récit si extraordinaire, nous avions été comme effrayés des préparations par lesquelles Madame Riding avoit commencé; & dans l'inquiétude de ce qui devoit les suivre, nous l'avions écouté avec une attention qui ne nous avoit pas permis de respirer. Mais sortant tous à la fois de cette situation, nous nous levâmes en tumulte autour d'elle, pour lui marquer autant d'admiration que de tendresse & de joie. Fanny lui ferrant les mains, sans pouvoir exprimer ce qu'elle sentoit. Cécile étoit suspendue à son cou, & recommençant sans cesse à l'embrasser, elle ne trouvoit pas plus d'expressions que sa mere. Tous les autres la félicitoient d'une action dont l'Histoire ne fournit peut-être aucun exemple. Enfin, j'interrompis ces acclamations, & plus ému que personne par l'étendue que je donnois à mes réflexions; ô! générosité, m'écriai-je, qui surpasse tous nos éloges! Mais c'est à moi que les félicitations doivent être adressées. A toutes les faveurs

dont le Ciel me comble , il joint donc le bien estimable de trouver dans mes amis une ame héroïque , & des épreuves de constance & de zèle qui suffiroient seules pour faire le bonheur d'un cœur sensible ? Madame Riding me supplia de modérer ce transport , & croyant ses services trop payés , me dit-elle , par des témoignages de reconnoissance qui lui étoient plus précieux que son sang , elle nous demanda un renouvellement d'attention pour la suite de son récit.

Le retour de la lumière , reprit-elle , m'apporta des consolations qui me firent perdre le souvenir de cette fâcheuse nuit , Après avoir appréhendé de mourir par la privation des nécessités les plus communes , il me fut bien doux , aux premiers rayons du Soleil , lorsque mon inquiétude m'eut fait parcourir le petit bois qui touchoit à ma cabane , de trouver quantité d'arbres qui portoient naturellement d'excellens fruits , & sur les bords d'un ruisseau une multitude prodigieuse de nids , qui contenoient ou des oiseaux nouvellement éclos , ou des œufs encore plus propres à nous servir de nourriture. Les

Rouintons négligeant des alimens si légers, ce ne fut point leur exemple qui me donna la hardiesse d'en faire l'essai; mais je me souvins que nous l'avions fait heureusement avec les Abaquis. Il me manquoit du feu. Un champ voisin me fournit des cailloux, & le tronc des arbres une mousse propre à s'embrâser par la chaleur des étincelles. Je mis sur le champ toutes ces découvertes en usage. Mon industrie m'en fit tirer tant de succès, que je me rassurai sur toutes les craintes qui m'avoient alarmée.

C'étoit un malheur de moins; mais la liberté d'esprit que je me sentis renaître, ne me rendit que plus de sensibilité pour tout le reste de mes infortunes. Le seul doute de votre sort étoit capable de me causer seul une mortelle agitation, & cent fois, dès le premier jour, je me sentis portée à me remettre en marche pour vous suivre à toutes sortes de risques. Les espérances qui pouvoient me retenir ne portant que sur les femmes que j'avois laissées derrière moi, il me sembloit que je gaignois peu à les attendre, & que la même dureté ou les mêmes erreurs qui en avoient

rendu deux sourdes à mes cris , ne me permettoient guères d'espérer plus de compassion de leurs pareilles. Cependant cette ressource me parut encore préférable aux dangers où je m'exposois en partant sans guide ; & je ne l'abandonnai qu'après avoir passé inutilement plusieurs jours à l'attendre.

Le fruit que je tirai de ma première épreuve , fut d'apprendre à me passer du secours d'autrui pour découvrir & pour préparer mes alimens. Cette facilité que j'acquis avec peu de travail , fortifia mon courage lorsque je me déterminai à partir. J'étois persuadée qu'après une si longue route que nous avions faite avec les Sauvages , nous ne pouvions être fort éloignées de leurs habitations. J'avois déjà fait ce raisonnement en voyant leurs femmes s'échapper seules , & ma pensée est encore aujourd'hui qu'elles ne se feroient point écartées sans avoir quelque certitude de leur route. D'un autre côté , la présence de la mort avoit pû leur faire entreprendre quelque chose au hasard , & cette alternative , sur laquelle je raisonnois aussi , ne faisant que grossir à mes yeux le péril , je ne voyois de part & d'autre que des raisons pressant

tes d'avancer, soit pour m'assurer le bonheur de vous rejoindre, qui étoit mon unique desir, soit pour vous dérober au danger de la mort que nous n'avions pû éviter que par la fuite. Enfin, l'inspiration du Ciel, qui ne manque point d'entrer sans doute dans les entreprises où sa providence est si particulièrement intéressée, ses vûes sur Cécile & sur moi, des conseils plus profonds & plus sages que toutes mes réflexions, me déterminèrent à marcher devant moi, sans autre guide que ma tendresse pour Cécile & mon courage.

Le chemin que je fis chaque jour fut proportionné, non-seulement à mes forces, mais encore aux commodités qui s'offroient pour passer la nuit. Ainsi sans avoir de règle sûre pour juger de la longueur de ma route, je me figure que je n'ai jamais fait plus de quatre lieues dans un même jour. Mais quelle idée prendrez-vous de l'espace que j'ai parcouru, si je vous apprendis que j'ai marché près d'une année entière, en m'obstinant toujours à suivre la même méthode? Il me devint trop clair, après quelques jours de marche, que j'avois manqué vos traces, & je perdis tout-à-fait l'espoir de vous retrouver avec les

Rouintons. Je n'osois arrêter mes pensées sur d'autres sujets de crainte, qui regardoient la sûreté de votre vie. Cherchant, au contraire, à me persuader que vous auriez employé tous vos soins pour vous dérober aux caprices de ces Barbares, j'aimois à penser que vous aviez pris comme moi le parti de traverser l'immense désert où j'étois, & je me repaissois quelquefois de l'espoir de vous rencontrer. J'avois du moins celui de vous rejoindre dans quelque pays habité, ou dans quelque Port; vers lequel je m'imaginois toujours avancer. En un mot, je fermois les yeux sur tout ce qui étoit capable de me jeter dans un affreux désespoir, pour ne les ouvrir qu'à des motifs vagues de consolation & d'espérance qui eurent la force de calmer mon imagination.

Il ne faut pas douter que, marchant sans lumieres & sans règle, je n'aye fait souvent de vastes circuits qui m'ont peut-être ramené sur mes pas. Les rivières, les montagnes, les forêts épaisses m'arrêtoient nécessairement, & je prenois le parti de les cotoyer par de longs détours. Un bonheur dont je ne puis trop remercier le Ciel, & qui m'a pénétré mille fois d'étonnement,

c'est qu'au milieu d'un désert, qui est la retraite des bêtes les plus farouches, il ne me soit jamais arrivé d'en trouver une qui ait pû me causer de l'épouvante ; & par une autre faveur dont je ne ressentis pas moins le prix, mon imagination, comme fermée à toutes sortes de craintes, ne se représenta pas même ce qui auroit été capable de l'alarmer. Si les cris de ces monstres frappèrent quelquefois mes oreilles pendant la nuit, c'étoit de si loin que l'impression n'en fut jamais assez forte pour troubler mon repos. Cependant la commodité des arbres me faisoit choisir ordinairement mon asyle à l'entrée du premier bois que j'appercevois vers la fin du jour. Je me déterminois toujours pour quelque triangle, par la facilité que j'avois à le munir de branches & de feuillages, à moins que le hasard ne me fît découvrir, à l'abri d'une couline ou d'un rocher, quelque grotte, dont il m'étoit encore plus facile de boucher l'ouverture. Dans ma marche, je choisissois aussi pour me reposer au milieu du jour la côte de quelque forêt, où je me sentoís attirée par l'ombre & la fraîcheur. J'aurois appréhendé de m'y engager ; mais je n'en étois que plus tranquille, lorsque j'étois couverte

Par une bannière si épaisse. Il ne manquoit rien à mes desirs, s'il se trouvoit à peu de distance quelque fontaine ou quelque ruisseau. Avec la facilité d'y apprêter nos alimens, j'avois celle de rafraîchir Cécile dans les flots d'une eau pûre ; ce soin me paroïsoit aussi utile à sa santé, qu'il étoit nécessaire à la propreté continuelle où je m'efforçois de l'entretenir. Dans les chaleurs excessives, qui me faisoient craindre qu'une peau mal apprêtée ne fût pour elle une couverture incommode, je l'enveloppois de fleurs & d'herbes odoriférantes. Vous l'aurez prise pour l'Amour, paré des simples ornemens de la nature. Sa langue commençoit à se délier. Quelques mots que je lui faisoit déjà prononcer, ses tendres souris, ses innocentes caresses, faisoient pendant des heures entières mon amusement & ma consolation. Je m'accoutumai tellement à cette vie sauvage, que lassée de mes courses, & charmée de certains lieux où la nature m'offroit ainsi tout ce qui convenoit à mes nécessités présentes, j'aurois pris aisément le parti d'y fixer pour jamais mes pas & mes desirs, si l'espérance de vous rejoindre n'eût sans cesse ranimé mon courage contre toutes les difficultés qui me restoi-
 ent à surmonter.

Elles devoient néanmoins changer de nature. J'étois destinée à goûter une espèce de repos, qui n'auroit point été sans agrément après de si longues fatigues, s'il n'avoit été empoisonné par d'autres inquiétudes. Mon récit n'a pu flatter jusqu'à présent que la tendresse de votre cœur par les douceurs de la compassion. Attendez-vous ici à la surprise que des événemens merveilleux sont capables d'inspirer.

Fin du Tome cinquième.